

LeVerbe

COMMUNION

Le grand retour de la présence réelle



PRINTEMPS 2022

PHOTOREPORTAGE

Le carmel de Dolbeau
Les boulangères
du pain des anges

ÉCONOMIE

La dime
Pour que les bottines
suivent les babines

GRAND ENTRETIEN

Sébastien Doane
Retoucher notre soif
de communion



« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement auprès de Dieu.

C'est par lui que tout est venu à l'existence, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ;

la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée.

Le Verbe était la vraie Lumière, qui éclaire tout homme en venant dans le monde.

Il était dans le monde, et le monde était venu par lui à l'existence, mais le monde ne l'a pas reconnu.

Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité. »

– JEAN 1,1-5.9-11.14

Mangeons et buvons

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Quand les chrétiens du monde entier célébreront la Pâque, cette année, ce sera l'occasion pour plusieurs de renouer avec un triduum vécu en «présences réelles»: celle du Christ dans l'Hostie autant que celle du Christ dans le paroissien d'à côté. Celui-là même qui tape des mains trop fort ou celle qui a (encore) oublié d'éteindre son téléphone avant le début de la messe.

Il semble plus facile de croire que le Christ est présent dans un humble bout de pain qu'il ne l'est dans cet énergumène à l'autre bout du banc. Cet étrange prochain qui s'enfarge pourtant, lui aussi, dans les nouveaux répons du missel romain. Nous partageons au moins cela.

Puis, cinquante jours plus tard, les choses ne se passeront guère mieux.

Les mêmes qui criaient (la foule, tous en chœur...): «Crucifie-le!» lors de la traditionnelle proclamation interactive de la Passion du Vendredi saint répèteront l'expérience lors de la Pentecôte. Nous avons désobéi au Père, tué le Fils; qu'est-ce qui nous empêchera de liquider l'Esprit? Nous recevrons l'Esprit Saint puis, comme de bons confirmands, prendrons quelques photos, rangerons le papier dans notre petite poche arrière en nous empressant de nettoyer l'onction de notre front.

LE COMMERCE INÉQUITABLE DE LA COMMUNION

Si nous pouvons écrire cela aujourd'hui, c'est que nous parlons en parfaite connaissance de cause. Nous faisons cela chaque jour, crucifier l'Esprit Saint. Les trucs ne manquent pas, l'expertise se raffine. Nous faisons cela, rester les fesses vissées dans le fauteuil et les AirPods enfoncés dans les tympans, pour être bien certain qu'il ne puisse jamais nous botter le derrière violemment ni nous murmurer une brise légère à l'oreille.

Nous ne méritons rien. Même les plus purs d'entre nous ne méritent pas le millième des grâces aussi disponibles que méprisées.

En 1892, dans un pamphlet répondant à l'antisémitisme d'Édouard Drumont, l'écrivain Léon Bloy prophétisait d'ailleurs par cet aphorisme: «Jésus n'avait obtenu des Juifs que la haine, et quelle haine! Les chrétiens feront largesse au Paraclet de ce qui est au-delà de la haine» (*Le salut par les Juifs*).

Mais Dieu ne reprend pas sa parole.

Même s'il doit endurer quelques crachats.

Promis, c'est promis, juré, craché.

Dieu merci, l'accomplissement de la promesse ne dépend pas de nos mérites. Il passe seul au milieu des carcasses fumantes tandis qu'Abraham roupille en salivant, entouré d'effluves de barbecue (Gn 15,5-18). Pour paraphraser Péguy, quand Dieu veut une âme, il l'a. Il la séduit à grands coups de cènes d'amour, chaque dimanche, chaque jour s'il le faut.

Avons-nous seulement une idée, une seule petite idée de tout ce que nous pourrions faire en ce monde si nous accueillions l'Esprit Saint? Ce sont des idées de grandeur, convenons-en. Il ne faudrait pas trop en demander: nous ne savons même pas ce que nous cuisinerons pour le souper de ce soir, alors projeter notre vie avec l'Esprit Saint, faudrait pas exagérer.

DÉSIRS DÉTOURNÉS

Qu'est-ce que la communion? Il ne sera pas question, ici, de la communion version *cheap* aux appareils d'harmonie sirupeuse, vendue à coups de slogans abrutissants ou de filtre à ajouter à notre avatar sur les réseaux sociaux. Pas non plus de la pseudo-unité uniforme des régimes glacés carburant à la chair sacrifiée des goulags, des juntas trop efficaces ou des bureaucraties à la médiocrité fiable et constante. Ni de la bonne entente, notre spécialité locale, respectueusement indifférente, et pourtant si intolérante à l'intolérance.

Nous la désirons si fort, toute notre vie, la communion. Celle qui donne la joie, cette joie qui donne l'espérance du ciel. Et l'espérance qui donne la communion comme l'arbre est dans ses feuilles.

Qu'est-ce que la véritable communion? Au-delà de l'union syndicale de ceux qui ont un ennemi commun à abattre. Ou de la fusion charnelle trop souvent réduite à un commerce de corps sans âme.

Oh! nous désirons tant la communion! Celle qui donne la charité autant qu'elle naît de la charité, la charité qui donne de donner, qui donne même à certains jusqu'à se donner totalement. Totalement, quitte à en baver par amour comme vous en bavez pour vos enfants ingrats ou pour votre belle-mère atteinte d'Alzheimer que vous continuez de visiter sans trop savoir pourquoi. À un point tel qu'attendre la moindre rétribution en ce bas monde dépasserait l'illusion pour atteindre la pure folie.

Qu'est-ce qui peut bien faire la communion entre l'infortuné et l'opulent? Entre les pauvres et les autres pauvres, entre les pauvres qui se savent pauvres et ceux qui s'ignorent pauvres; entre ceux qui n'ont rien et ceux qui ne savent même plus quoi faire de ce qu'ils ont, tant ils en ont, et qui sont malgré cela les plus pauvres des deux? Et ceux qui, entre les deux, les classés moyens comme nous, rêvent parfois de se hisser dans le deuxième groupe en marchant délicatement sur la tête des premiers?

Qu'est-ce qui pourra faire, un jour, la communion entre tous ces gens, toutes ces îles, tous ces univers que sont les personnes, leurs blessures, leurs névroses sanitaristes ou complotistes, leurs handicaps du myocarde ou du cortex, leurs crédos progressistes ou traditionalistes, libertins ou libertariens, québécois ou ontariens?

Rien.

Plutôt, quelqu'un.

**«CE N'EST QU'EN CHRIST
QUE TOUTES CHOSES
COMMUNIENT ; IL EST
LE CENTRE DE TOUS LES
CŒURS ET DE TOUS LES
ÊTRES, ET DONC LE PONT
ET LE CHEMIN LE PLUS
COURT DE CHACUN À
CHACUN.»**

– Hans Urs von Balthasar,
Das Weizenkorn [trad. libre], 1944

SI LE CHRIST EST RESSUSCITÉ

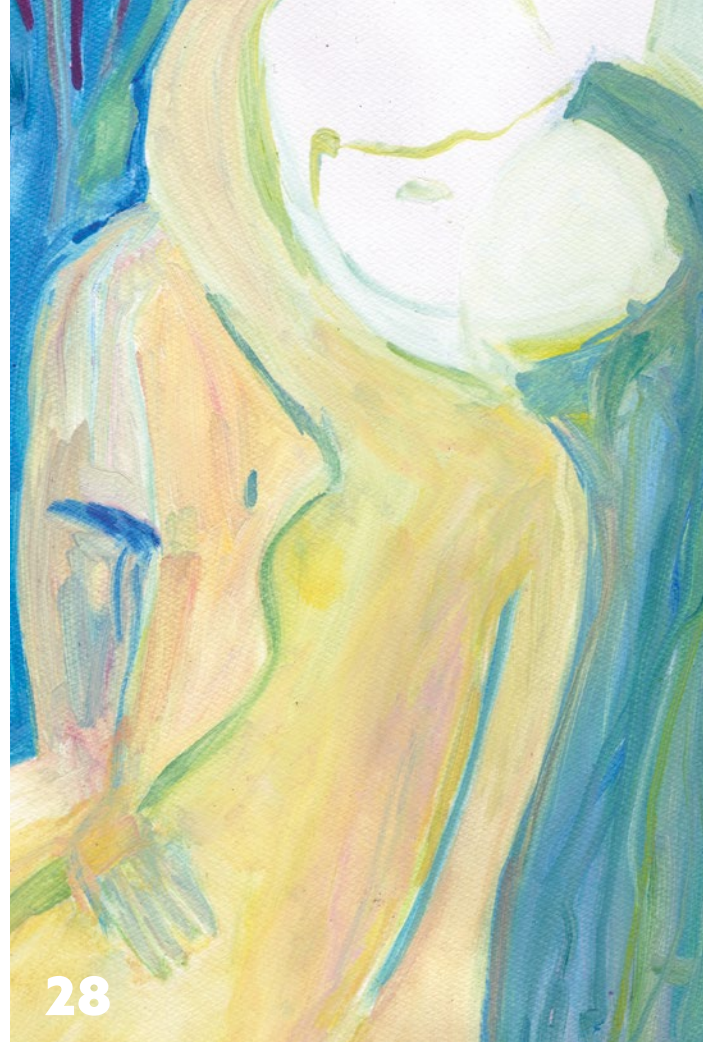
Qu'est-ce qui fait la communion sinon le Christ, par l'Esprit Saint? Et il la fait. Dans les sacrements du pardon et de l'eucharistie. Et il la fait quand un couple fait fougueusement l'amour après avoir goûté au miel de la réconciliation. Et quand un non-vacciné et un vacciné s'assoient à la même table pour partager une poutine après l'engueulade.

Qu'est-ce qui peut faire la communion sinon l'espérance, vertu insufflée par l'Esprit Saint lui-même, qui nous ancre au ciel plutôt qu'en cette vie, nous ouvrant d'un coup à la perspective d'une indispensable mort à soi pour que l'autre soit.

«Si les morts ne ressuscitent pas, dit l'apôtre de nations, mangeons et buvons, car demain nous mourrons» (1 Co 15,32). Mais si le Christ est ressuscité, mangeons son corps et buvons son sang, car aujourd'hui nous vivrons. ■

SOMMAIRE

- | | | | |
|-----------|--|-----------|--|
| 03 | Édito
Antoine Malenfant | 14 | Grand entretien
C'est l'exclusion
qui est à exclure!
Simon Lessard |
| 08 | Courrier | 20 | Boussole
Ils avaient tout
en commun |
| 12 | Prologue
Le grand retour
de la présence réelle
Antoine Malenfant | 22 | Économie
La dime
Brigitte Bédard |
| | | 27 | Boussole
La richesse existe
pour être partagée |
| | | 28 | Reportage
Faites l'amour,
au nom de Dieu!
Marie-Jeanne Fontaine |



- | | |
|-----------|--|
| 34 | Témoignage
Le visage du pardon
Brigitte Bédard |
| 40 | Reportage
J'entrerais au ciel en dansant
Yves Casgrain |
| 48 | Théologie 101
La communion des saints
Antoine Malenfant |
| 54 | Dialogues
Qui parle ensemble s'assemble
James Langlois |
| 55 | L'unité dans la diversité |
| 58 | Tous frères en Adam et Ève? |
| 62 | Des racines en partage |



66 Artothèque
Cènes d'amour
 Emmanuel Lamontagne

74 Mot pour mot
Ce qu'on raconte
sur l'eucharistie



76 Photoreportage
Les boulangères
du pain des anges
 Sarah-Christine Bourihane
 Jean Bernier

88 Témoignage
« Ceci n'est plus
du pain ni du vin »
 Sarah-Christine Bourihane

94 Reportage
Un pour tous et tous
pour un !
 Yves Casgrain

99 L'idée du siècle
Frères et sœurs
en colocation
 Florence Malenfant

100 Classe de maîtres
La réclusion pour écrire
au-delà
 Émilie Théorêt

106 Prière
Communier au Christ
avec Charles de Foucauld
 Jacques Gauthier

108 Spiritualité
De l'exclusion
à la convivialité
 Catherine Aubin

110 Monumental
La cocathédrale Saint-
Antoine-de-Padoue de
Longueuil
 Pascal Huot

112 Artisans

114 Prochain
numéro spécial

Cette revue utilise
 la nouvelle orthographe.

Lumière et poésie

Quel magnifique reportage [« Comme un potier », Ioana V. Bezman et Maxime Boisvert, automne 2021, au sujet des moniales de Chertsey]! Écrit de main de maître. Et moi qui me pensais poète, je suis impressionné par le talent qui émane de ce lumineux témoignage.

Benoît C. – Montréal

Captation outre-mer

Étant de France, j'ai découvert votre site il y a quelques mois en cherchant des choses du côté du Québec. J'ai été agréablement surpris de découvrir un magazine au contenu riche et à l'habillage coloré. Il est vrai que j'ai été très intéressé par le contenu surtout philosophique de votre magazine, notamment les papiers de Simon Lessard, mais surtout ceux de Jean-Philippe Marceau, dont les chroniques [sur le-verbe.com] m'ont fait porter attention au podcast (pardon, « balado »!) *On n'est pas du monde*, qui est devenu une de mes écoutes quasi quotidiennes.

Pierre L. – France

Pas dans le champ du tout

Votre article sur le champ des Sœurs dans *Le Verbe* [« Cultiver le bien commun », Sarah-Christine Bourihane, janvier-février 2022] aborde un angle vraiment intéressant. C'est vraiment le sens que je souhaite pour orienter les futures vocations de ces terres patrimoniales. Vous avez ciblé les bonnes personnes pour en discuter.

Mathieu V. – Québec

Témoignage vivant

Il y a très peu de magazines cathos, et c'est important pour nous de continuer à vous encourager dans un Québec

dépourvu de foi en Dieu. On a besoin de témoignages vivants qui expriment la beauté de croire en un Dieu qui nous aime infiniment malgré nos petites choses. Merci, et continuez votre apostolat!

Alain F. – Sorel-Tracy

Le média et le message

Juste un petit mot pour vous remercier pour votre balado *On n'est pas du monde*. J'ai commencé à l'écouter il y a quelques années et, depuis l'été dernier, je le regarde sur YouTube. J'apprends le français (ou du moins, j'essaie de l'apprendre) depuis quelques années, et j'ai trouvé votre balado en cherchant des conversations en ligne qui avaient été enregistrées avec des microphones de qualité, un bon équipement, etc. Mais je dois admettre que vos échanges et vos présentations m'intéressent aussi maintenant, et j'aime la variété de vos sujets (même si je ne suis pas croyant). En tout cas, je vous souhaite une bonne continuation.

Jacob G. – Minnesota, États-Unis

Un gros wow!

L'article sur le policier [« Chutes, rechutes et guérisons d'un enquêteur », Antoine Malenfant, janvier-février 2022]! Un gros wow! Mon mari est policier et nous avons vraiment été émus de lire son témoignage! Et aussi de voir qu'il y a d'autres policiers croyants!

Myriam C. – sur Instagram

Passer au suivant

Félicitations à toute l'équipe du *Verbe*! Après avoir lu et relu le magazine, je le redonne à des amis pour qu'à leur tour, après en avoir fait la lecture, ils le passent au suivant. Vous occupez une place importante au sein de la presse religieuse. Votre créativité, la qualité de

vos collaborateurs et les thèmes qui y sont traités rafraîchissent le message de l'Évangile. Bravo!

Jocelyne B. – Victoriaville

Bijoux et protéines

Votre magazine est un bijou!

Marie-Odile B. – Bécancour

Tout ce que vous faites, ce sont des protéines spirituelles.

Germain L. – Saint-Jérôme

Respecter l'intelligence

Merci d'être là, car vous apportez un discours réaliste qui respecte l'intelligence des gens.

Gilles M. – Montréal

Fierté renouvelée

J'abonne une amie à votre magnifique magazine que je trouve tellement intéressant. Je l'ai découverte un jour dans un présentoir. Depuis ce temps, j'apprends à avoir la foi davantage. Les témoignages me font réfléchir et m'apportent beaucoup de spiritualité. Je suis fière d'être croyante. Merci de me faire vivre de si beaux moments.

Yolande H. – Saint-Faustin-Lac-Carré des Laurentides

Pour nous écrire :

2470, rue Triquet, Québec (Québec)

GIW 1E2

info@le-verbe.com

Facebook.com/MagazineLeVerbe

Twitter.com/MagazineLeVerbe

Instagram.com/le.verbe

Je m'abonne (ou j'abonne un ami) gratuitement

L'abonnement papier d'un an est gratuit au Canada. Il comprend 6 magazines et 2 dossiers spéciaux par année.

Nom: _____
Société (s'il y a lieu): _____
Adresse: _____ App.: _____
Ville: _____ Code postal: _____
Tél.: _____ Date de naissance: _____
Jour / Mois / Année
Courriel: _____

Je soutiens la mission

Témoigner de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

DON MENSUEL

☐ 25 \$ ☐ 50 \$ ☐ 100 \$ ☐ Autre: _____

J'opte pour un don mensuel et profite ainsi d'un **réabonnement automatique** au magazine! J'autorise Le Verbe médias à prélever le montant choisi, soit sur ma carte de crédit, soit par l'entremise de mon institution bancaire. Selon le cas, je joins un **spécimen de chèque** ou je remplis la section carte de crédit ci-dessous. Je peux à tout moment modifier, suspendre ou arrêter mon don récurrent.

DON PONCTUEL

☐ 250 \$ ☐ 500 \$ ☐ 1000 \$ ☐ Autre: _____

MODES DE PAIEMENT

☐ Visa ☐ MasterCard ☐ Chèque

Nom: _____ Tél.: _____
N° de carte: _____ Exp.: _____
Signature: _____

Je bénéficie du crédit d'impôt

Afin d'économiser des frais administratifs, nous envoyons un reçu de charité par la poste pour tout don de **100 \$** et plus ou sur demande pour tout autre montant.

À titre indicatif

Montant du don	Crédit d'impôt
250 \$	96,50 \$
500 \$	229,00 \$
1000 \$	494,00 \$

S.V.P. RETOURNER VOTRE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE:

A photograph of a woman in a white religious habit, likely a nun, looking down at a small, dark-colored mobile phone held in her hands. She is standing outdoors in front of a light-colored, textured stone wall. A black strap, possibly for a bag, is visible over her right shoulder. The text "Toujours branchées sur Le Verbe..." is overlaid on the left side of the image.

**Toujours
branchées sur
*Le Verbe...***

**Merci à toutes les communautés religieuses
qui nous soutiennent!**

On n'est pas du monde



RADIO VM

Lundi **9 h** | Jeudi **5 h** et **13 h**

RADIO GALILÉE

Lundi **17 h** | Samedi **17 h**

Version 15 minutes : mardi au jeudi **8 h 30**

Aussi disponible sur toutes les plateformes de baladodiffusion

maintenant disponible à
SEL ET LUMIÈRE TV
Lundi 19 h

LE GRAND RETOUR DE LA PRÉSENCE RÉELLE



Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Ce n'est pas parce qu'elle est revenue, la « présence réelle » de (tous les ?) paroissiens dans la nef, que la communion va de soi. Ça demeure un travail de fond, mais il ne faut toutefois pas se leurrer : ce n'est pas notre œuvre. L'Esprit Saint est l'ouvrier et nos corps réunis le matériau de base – dont le prix, à voir ce qu'on investit en santé, augmente plus rapidement que l'inflation. Peu importe, l'Esprit ne ménage pas les moyens pour sanctifier cette pâte sans levain que sont ces corps.

D'ailleurs, parlant de moyens, lequel d'entre nous peut sincèrement se targuer d'en déployer assez pour nourrir la communion dans sa communauté chrétienne ? Jusqu'à se soucier réellement du prochain, comme chez les premiers chrétiens (« C'est l'exclusion qui est à exclure », p. 14), ou à redonner à Dieu une part substantielle de ses revenus (« La dime : pour que les bottines suivent les babines », p. 22) ? L'appel à l'unité – tant spirituelle que matérielle – avec nos frères et sœurs se situe pourtant au cœur de l'Évangile.

Puis, dans l'intimité de la chambre, où la lumière tamisée laisse parfois apparaître les contours de notre mesquinerie, la vocation du couple à faire une seule chair ne peut se réaliser sans communion réelle (« Faites l'amour au nom de Dieu ! », p. 28). De la même manière, quiconque accepte de regarder sa famille avec une once de réalisme constatera que les gains sur le plan de l'harmonie et de l'unité demeurent une chose précaire (« Le visage du pardon », p. 34). Malgré cette grande fragilité, malgré les blessures que nous nous infligeons parfois mutuellement, la famille restera toujours un lieu privilégié pour faire de nous des saints (« J'entrerai au ciel en dansant », p. 40).

Et pourrait-on faire un numéro spécial sur la communion sans aborder l'eucharistie, source et sommet de la vie chrétienne ? Que ce soit par le moyen des plus éloquentes représentations artistiques de la Pâque du Christ (« Cènes d'amour », p. 66), par l'œuvre humble et céleste des fabricantes d'hosties (« Les boulangères du pain des anges », p. 76) ou par le témoignage de vies transformées au contact de l'eucharistie (« Ceci n'est plus du pain ni du vin », p. 88), nos journalistes et collaborateurs nous poussent à contempler le mystère d'un Dieu « mangeable ».

Enfin, si la communion au corps et au sang du Christ nous donne sa nature en partage, le fruit de cet acte – aux apparences anodines, mais à la portée eschatologique – ne peut être qu'un élan vers l'autre pour que nous puissions à notre tour être comestibles pour lui. Ainsi, la communauté dépassera la tentation du communautarisme, et l'uniformité en tous points ne sera plus nécessaire pour qu'advienne l'unité (« Un pour tous et tous pour un », p. 94). ■

C'est l'exclusion qui est à exclure !

RETOUCHER NOTRE
IDÉAL DE COMMUNION
AVEC SÉBASTIEN DOANE

Simon Lessard
simon.lessard@le-verbe.com

« Que tous soient un » (Jn 17,21). Ce rêve de Jésus pour ses disciples n'est pas si aisé à réaliser. Loin d'être automatique et uniformisante, la *koïnonia* des premiers chrétiens devait assumer la diversité et les tensions. En nous initiant à sa manière fascinante de lire la Bible, Sébastien Doane, professeur adjoint à la faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval, retouche notre idéal de communion en lui donnant une couleur non pas « fleur bleue », mais bien plus « rouge sang » !



A quoi avez-vous pensé premièrement quand nous vous avons proposé de parler de communion pour cette entrevue ?

Mon côté professeur s'est dit : « Ah ! tant mieux ! C'est une thématique très paulinienne et ça va me permettre de la révisiter. » Quant au côté plus personnel de ma foi, la communion (en grec *koīnōnia*) est quelque chose que je trouve intrigant, mais aussi ambigu. Beaucoup de choses qui sont dites dans des réflexions spirituelles sur la communion ne me touchent pas du tout parce que c'est un petit peu trop dans les bondieuseries. Comme s'il suffisait de recevoir la communion eucharistique et puis pouf ! tout le monde devient d'accord avec tout le monde dans le meilleur des mondes. À 43 ans, je n'ai plus la naïveté que j'avais quand j'avais 20 ans, et donc je ne vois plus la communion comme quelque chose d'aussi automatique. C'est un idéal à atteindre, certes, mais un idéal qu'il faut travailler. Parce que, si nous n'y mettons pas du nôtre, la communion n'arrivera pas par elle-même.

Où parle-t-on surtout de la communion dans la Bible ?

Il existe une blague de bibliste en anglais qui dit : pour la communion, c'est comme pour les Beatles, « *most of the interesting stuff is about John and Paul*¹ ! » On trouve aussi la notion de mise en commun dans l'Ancien Testament, mais c'est très différent du Nouveau, car c'est quelque chose qui se fait à travers l'appartenance à un peuple, entre des membres d'une même ethnie. Ce peuple se reconnaît surtout comme ceux qui suivent le Seigneur avec leurs règles et leurs rituels, mais l'aspect communautaire et la relation à Dieu qui nourrit cette communion sont toujours sous-jacents.

Paul, qui est juif, quand il parle de communion, essaie de voir comment on peut parler de notre relation à Dieu et aux

autres autrement que biologiquement, puisque les chrétiens n'ont pas nécessairement le même *background* historique et racial. C'est tellement novateur que Paul est contesté et il doit se défendre. Et c'est entre autres au moyen du discours sur la communion qu'il va réussir à mettre des mots sur ce lien qui est en train de se créer au-delà des frontières génétiques d'un peuple.

Avez-vous un exemple où Paul élabore ce genre de discours sur la communion ?

Dans la lettre aux Galates, par exemple, Paul est vraiment fâché, car certains frères ont essayé de circonvenir de force son collaborateur Barnabé. La question est de savoir s'il faut que ceux qui suivent le Christ et qui n'étaient pas juifs suivent les pratiques juives ou pas. Dans cette lutte, il y a Paul et Barnabé d'un côté, Pierre et Jacques de l'autre. On assiste au premier grand conflit en Église, et pour le résoudre, il va y avoir ce qu'on appelle aujourd'hui le concile de Jérusalem. Or, c'est précisément dans ce moment ardu qu'il est question de communion.

Dans un verset très intéressant (Ga 2,9), Paul parle d'une « main de *koīnōnia* ». On peut traduire « une poignée de main », mais c'est plus que ça. C'est « une main de communion » qui exprime la reconnaissance de l'autre et de sa mission, malgré l'importance des différences de points de vue et de façons de faire en Église.

Ce que je trouve intéressant, c'est que la communion dans ce passage souligne l'unité de tous ceux qui suivent le Christ : une unité qui n'est pas dans l'aplatissement des différences, mais au contraire, au sein même de notre différence. Même si on a une façon différente d'envisager la mission, on est ensemble dans cette mission. Je pense que nous avons à apprendre de cela. Nous avons un peu trop le réflexe, aujourd'hui, de la communion où tout le monde doit penser la même chose. Paul

« Ayant reconnu la grâce qui m'a été donnée, Jacques, Pierre et Jean, qui sont considérés comme les colonnes de l'Église, nous ont tendu la main, à moi et à Barnabé, en signe de communion, montrant par là que nous sommes, nous, envoyés aux nations, et eux, aux circoncis » (Ga 2,9).

1. Les choses les plus intéressantes se trouvent du côté de Jean (John Lennon) et Paul (McCartney).

et Pierre ne pensaient pas de la même manière du tout sur des éléments très pratiques et se reconnaissaient pourtant dans la même communion.

Pourtant, cette communion semble loin d'être évidente!

En effet, la communion ne va pas de soi chez les premiers chrétiens. Elle est dans une pluralité parce que les premiers chrétiens sont beaucoup plus pluriels que nous aujourd'hui. C'est à cause de cela qu'ils ont réfléchi sur les liens qui nous unissent entre nous et qui nous unissent aussi à Dieu. Ils ont découvert que c'est le même type de lien qui forme une communion horizontale et verticale. Mais c'est toujours en tension. Et c'est justement parce qu'il y a une tension qu'on en parle. S'il n'y avait

pas de tension, il n'y aurait pas eu tous ces passages sur la communion.

La Bible s'ouvre d'ailleurs dans cette tension: avec Caïn qui tue Abel. Dès que nous sommes deux personnes ensemble, en particulier si nous sommes proches comme des frères, des tensions vont apparaître. La personne que je ne connais pas, qui est loin de moi, je n'ai pas de tension avec elle, car je n'ai rien en commun avec elle. Mais la personne avec qui je vis au quotidien – ma blonde, mon enfant, la dame dans le conseil de pastorale qui a une vision très différente de la mienne et avec qui j'essaie de faire quelque chose –, c'est avec elle que je vais avoir des tensions, pas avec l'inconnue.

La proximité fait en sorte que, oui, nous développons des tensions, mais c'est dans ces tensions-là que peut jaillir quelque chose de spirituel, quelque chose de Dieu entre nous. C'est ce que semblent indiquer Paul et Jean dans les lettres du Nouveau Testament: dans des situations de tension, nous nous appuyons sur la communion avec Dieu pour parler de la communion qui nous unit.

C'est d'ailleurs le même mot *koïnonia* qui est employé pour souligner ce qu'il y a de commun entre nous et aussi ce qui est commun de par notre appartenance au Christ et à Dieu.

C'est une appartenance très forte!

Oui, et cette communion est tellement forte que c'est comme si nous étions du même corps. Nous sommes incorporés avec les autres, mais aussi au Christ, dans sa souffrance comme dans sa résurrection. Paul reprend aussi cette métaphore du corps quand il parle du partage du pain et du vin (1 Co 10,16-17). Mais ce que je trouve fascinant, c'est que cette communion dans le Nouveau Testament n'est pas juste une affaire de sacrement, de prière et d'ecclésiologie, c'est aussi l'aspect financier des choses.

Quel est le but de cette mise en commun des biens matériels? Est-ce une forme de communisme?

Il faut faire attention de comparer cela au communisme, car le communisme vient avec tout un aspect philosophique imbriqué d'athéisme. Dans les Actes des apôtres, on voit que les personnes qui se mettent ensemble pour former l'Église primitive ne font pas juste se mettre ensemble pour prier, mais ils vivent ensemble jusqu'à être économiquement liés.

L'une des richesses du christianisme naissant, c'est de vivre des relations entre des personnes très différentes de celles qu'on voyait dans l'Empire romain, où il existait des tensions sociales hiérarchiques très fortes. Cette communion-là est loin d'être fleur bleue: elle est très incarnée et est en opposition avec les valeurs de l'époque. On ne vit pas cette solidarité avec le prochain qui devrait être notre prochain. On la vit avec le prochain qui ne devrait pas être notre prochain: maître et esclave, homme et

«La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas communion au sang du Christ? Le pain que nous rompons n'est-il pas communion au corps du Christ? Puisqu'il y a un seul pain, la multitude que nous sommes est un seul corps, car nous avons tous part à un seul pain» (1 Co 10,16-17).

femme, Juif et Grec ensemble. Or, c'est complètement contreculturel pour un maître de s'asseoir et de partager le pain avec un esclave, et c'est pourtant ce qui arrive!

«Tous les croyants vivaient ensemble, et ils avaient tout en commun; ils vendaient leurs biens et leurs possessions, et ils en partageaient le produit entre tous en fonction des besoins de chacun» (Ac 2,44).

Toutes les oppositions qu'il pourrait y avoir, on les met de côté, puis on est en communion ensemble à travers ce pain, ces prières et l'argent qu'on partage, à travers les expériences de souffrance et les difficultés de la mission qu'on vit ensemble. Les différences qu'on a ne sont rien par rapport à ce qui est mis en commun. Je pense que c'est

une des choses les plus subversives des premiers chrétiens et qu'on sous-estime aujourd'hui.

Iriez-vous jusqu'à dire que nous négligeons trop souvent l'importance du «matériel» dans notre manière de vivre la foi aujourd'hui?

Cette opposition binaire entre matériel et spirituel, je trouve qu'elle est très moderne. Je ne vois pas pourquoi il faudrait déconnecter l'un de l'autre. Le matériel est peut-être même ce qu'il y a de plus spirituel. Si quelqu'un a faim et qu'on lui donne ce dont il a besoin pour manger, alors tout un bien-être spirituel va jaillir là-dedans.

Un autre exemple, c'est quand Paul parle aux Corinthiens de leur générosité dans la *koïnonia* (2 Co 9,12-13). Ils sont généreux «en communion», pour dire qu'ils font une bonne contribution financière à ceux qui en ont besoin. Même si le mot «communion» n'y est pas, c'est la même idée que l'on trouve dans la lettre de Jacques: «La foi, si elle n'est pas mise en œuvre, est bel et bien morte» (Jc 2,15-17).

Aujourd'hui, nous sommes très prompts à catégoriser les différents comités dans une paroisse. Le comité d'action sociale

n'est pas le même que celui de l'adoration eucharistique. Alors que, pour les premiers chrétiens, c'était une seule et unique chose. C'est une communion de prière et une communion sacramentelle qui relie à Dieu, mais qui relie aussi aux autres, et jusqu'à notre portefeuille.

Je pense que c'est un défi pour nous tous de nous remettre en question et de nous dire: «Peut-être que j'ai à recentrer ma communion. Peut-être que je suis trop d'un côté ou de l'autre.» Dans tous les cas, il ne faut pas lire la Bible comme un miroir. Il faut se laisser mettre au défi par les textes bibliques sur la communion, qui nous invitent à faire un pas de plus dans une direction qui ne nous est pas tout à fait aisée.

À l'inverse de la communion, il y a l'excommunication. Peut-on excommunier au nom de l'Évangile?

Nous sommes habitués à comprendre l'excommunication comme l'exclusion de ceux qui sont en dehors de la norme. Pourtant, dans la lettre aux Galates (Ga 1,9), Paul lance l'anathème à ceux qui excluent. À cette époque, la minorité qui ne pensait pas comme la majorité, c'était Paul et sa *gang*. Encore une fois, Paul nous parle de l'importance de lutter contre l'uniformité. C'est comme s'il disait: «Anathème à ceux qui excluent la diversité!» Il y a une volonté de garder une pluralité ecclésiale dans la communion. Bref, c'est l'exclusion qui est à exclure. C'est quand même intéressant de voir ce retournement!

Jésus lui-même va excommunier des excommunicateurs. Je pense au passage de l'évangile de Matthieu (Mt 23,13) où il réprimande de façon extrêmement violente ses opposants. Ce n'est pas du tout le Jésus que j'ai vu en catéchèse. Quelle est la pire violence qu'on peut imaginer? C'est d'exclure l'autre de la vie éternelle. C'est une violence horrible. Or, on a

«Nous l'avons déjà dit, et je le répète: si quelqu'un vous annonce un Évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème!» (Ga 1,9).



affaire dans ces invectives à un Jésus violent envers ceux qui sont violents, à un Jésus qui exclut du Royaume ceux-là mêmes qui prétendent en exclure d'autres du Royaume.

« Malheureux êtes-vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez à clé le royaume des Cieux devant les hommes; vous-mêmes, en effet, n'y entrez pas, et vous ne laissez pas entrer ceux qui veulent entrer! » (Mt 23,13).

En somme, si quelqu'un exclut et brise la communion, c'est alors lui-même qui est en train de s'exclure de la communion. Si tu as à cœur la communion, il ne faut pas que tu utilises l'anathème comme outil pour arriver à ta communion. Si tu utilises un procédé qui va contre ce que tu vises comme objectif, tu es en train de détruire ton objectif. Comme on dit, la fin ne justifie pas les moyens.

Pourtant, n'arrive-t-il pas aussi à Jean et à Paul d'excommunier des hérétiques et des pécheurs?

C'est vrai. Dans sa première lettre, Jean annonce au début un désir de communion, mais il va ensuite exclure des gnostiques qu'il appelle « antichrists » parce qu'ils ne croient pas en l'humanité de Jésus Christ. L'objectif est la communion, mais des divergences sur le plan de la foi l'obligent à dire ce qu'il est fondamental de croire si l'on veut être unis avec le Christ et avec Dieu. Donc oui, il y a aussi une place pour une forme d'exclusion et pour dire: « Ceci ne fonctionne pas dans notre groupe. »

Aussi, dans un passage par rapport aux mœurs sexuelles, Paul dit aux Corinthiens (1 Co 5,1-2.5): « Il y a une situation d'inceste qui est connue et qui est très problématique. Qu'elle soit dehors, cette personne-là! » N'est-ce pas pourtant l'inverse du message de Jésus sur la femme adultère qui est exclue de la communauté à cause de ses mœurs sexuelles?

C'est ça la beauté de l'interprétation des textes bibliques. Il n'y a jamais que du noir ou que du blanc: on est souvent dans le gris. Quoi faire, alors, quand

on est dans le gris? C'est ce qu'on fait présentement et ce que les rabbins font. Quelqu'un pose une question, quelqu'un d'autre pose une autre question. Tu arrives avec un texte biblique, quelqu'un d'autre arrive avec un autre texte biblique. Il faut toujours être dans un dialogue et se méfier de dire: « La Bible dit que... » La Bible dit une chose, oui, mais elle dit aussi autre chose. Nous sommes obligés, comme lecteurs, de nous responsabiliser.

Enfin, il semble que l'on puisse aussi communier aux souffrances de Jésus. Quel sens cela peut-il avoir?

Notre vie est marquée par la finitude. La vie, c'est un *package deal* qui vient avec la souffrance. Une souffrance injuste et inutile peut-être, une souffrance qu'on voudrait éliminer, mais avec laquelle il faut composer.

Les premiers chrétiens qui souffraient se disaient: « Nous sommes en communion avec le Christ qui souffre et nous sommes aussi en communion dans nos propres souffrances. » Pas pour glorifier la souffrance, mais parce que c'est là où Dieu ressuscite. Dieu ressuscite le crucifié! Je pense d'ailleurs que c'est ça qui rend l'Évangile si important pour des personnes qui vivent dans des situations de maladie, de pauvreté, de violence ou d'oppression politique. Quand tu vois la crucifixion, tu espères la résurrection. Nous attendons ce renversement complet des choses au cœur de nos souffrances, au cœur de la mort.

L'Évangile, la bonne nouvelle, c'est dire que ça ne finit pas dans la mort, qu'il y a une façon de communier avec le Christ là-dedans aussi. L'expérience fondamentale du christianisme, c'est ce passage de la mort à la vie par la souffrance. Je pense que c'est ça, le génie du christianisme. ■

« Il s'agit pour moi de connaître le Christ, d'éprouver la puissance de sa résurrection et de communier aux souffrances de sa passion, en devenant semblable à lui dans sa mort, avec l'espoir de parvenir à la résurrection d'entre les morts » (Ph 3,10-11).

Ils
avaient
tout
en
commun

BOUSSOLE

Quand arriva le jour de la Pentecôte, au terme des cinquante jours, ils se trouvaient réunis tous ensemble. Soudain, un bruit survint du ciel comme un violent coup de vent : la maison où ils étaient assis en fut remplie tout entière.

Alors leur apparurent des langues qu'on aurait dites de feu, qui se partageaient, et il s'en posa une sur chacun d'eux. Tous furent remplis d'Esprit Saint : ils se mirent à parler en d'autres langues, et chacun s'exprimait selon le don de l'Esprit.

Or, il y avait, résidant à Jérusalem, des Juifs religieux, venant de toutes les nations sous le ciel. Lorsque ceux-ci entendirent la voix qui retentissait, ils se rassemblèrent en foule. Ils étaient en pleine confusion parce que chacun d'eux entendait dans son propre dialecte ceux qui parlaient.

Dans la stupéfaction et l'émerveillement, ils disaient : « Ces gens qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans son propre dialecte, sa langue maternelle ? » [...]

Alors Pierre, debout avec les onze autres apôtres, éleva la voix et leur fit cette déclaration : « Vous, Juifs, et vous tous qui résidez à Jérusalem, sachez bien ceci, prêtez l'oreille à mes paroles. [...] Hommes d'Israël, écoutez les paroles que voici. Il s'agit de Jésus le Nazaréen, homme que Dieu a accrédité auprès de vous en accomplissant par lui des miracles, des prodiges et des signes au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes.

« Cet homme, livré selon le dessein bien arrêté et la prescience de Dieu, vous l'avez supprimé en le clouant sur le bois par la main des impies. Mais Dieu l'a ressuscité en le délivrant des douleurs de la mort, car il n'était pas possible qu'elle le retienne en son pouvoir. [...] Que toute la maison d'Israël

le sache donc avec certitude : Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous aviez crucifié. »

Les auditeurs furent touchés au cœur ; ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : « Frères, que devons-nous faire ? »

Pierre leur répondit : « Convertissez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ pour le pardon de ses péchés ; vous recevrez alors le don du Saint-Esprit. Car la promesse est pour vous, pour vos enfants et pour tous ceux qui sont loin, aussi nombreux que le Seigneur notre Dieu les appellera. »

Par bien d'autres paroles encore, Pierre les adjurait et les exhortait en disant : « Détournez-vous de cette génération tortueuse, et vous serez sauvés. »

Alors, ceux qui avaient accueilli la parole de Pierre furent baptisés. Ce jour-là, environ trois-mille personnes se joignirent à eux. Ils étaient assidus à l'enseignement des apôtres et à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières. La crainte de Dieu était dans tous les cœurs à la vue des nombreux prodiges et signes accomplis par les apôtres.

Tous les croyants vivaient ensemble, et ils avaient tout en commun ; ils vendaient leurs biens et leurs possessions, et ils en partageaient le produit entre tous en fonction des besoins de chacun.

Chaque jour, d'un même cœur, ils fréquentaient assidument le Temple, ils rompaient le pain dans les maisons, ils prenaient leurs repas avec allégresse et simplicité de cœur ; ils louaient Dieu et avaient la faveur du peuple tout entier. Chaque jour, le Seigneur leur adjoignait ceux qui allaient être sauvés.

Ac 2,1-8.14.22-24.36-47



partage
pauvres

Simplicité

DON



\$\$\$



LA DIME

Pour que les bottines suivent les babines

Texte de Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Illustrations de Marie-Pier LaRose

La dime est-elle morte de sa belle mort ? Depuis son abolition en France, dans la foulée de la révolution de 1789, s'est-elle éteinte dans la conscience des chrétiens devenus « modernes » ? Donner 10 % de son revenu est-il dépassé ? Irréaliste ? Et si se dépouiller d'une partie de son avoir permettait une chose très simple : laisser Dieu être Dieu dans sa vie ?

Dans l'Ancien Testament, on payait la dime pour l'entretien du temple, des prêtres, ou on donnait les premiers fruits de la récolte, en guise de reconnaissance à Dieu. Dans les évangiles, Jésus ne remet pas en question la dime ni le denier du temple, mais il critique ceux qui paient pour être dans les règles, sans le moindre amour pour Dieu (Lc 11,42). Il admire la veuve qui donne de son nécessaire, alors qu'ordinairement, on donne de son superflu (Lc 21,1-4).

Mais à quoi sert la dime ? D'abord, à l'évangélisation, tel que l'affirme le concile Vatican II, et donc à combler les besoins de ceux et celles qui s'y consacrent. Ensuite, aux pauvres, aux malades et aux souffrants.

On juge peut-être que donner 10 % est trop élevé ? Pourtant, encore aujourd'hui, des catholiques en viennent à participer à la dime, par amour pour Dieu et par amour du prochain.

COMME LES PREMIERS CHRÉTIENS

Christine et Philippe participent à la dime depuis peu. « J'ai toujours voulu vivre à la manière des premiers chrétiens, raconte Christine. Dans les Actes des apôtres, c'est clair : "Tous les croyants vivaient ensemble et ils avaient tout en commun ; ils vendaient leurs biens et leurs possessions, et ils en partageaient le produit entre tous en fonction des besoins de chacun" » (Ac 2,44-45).

« À notre paroisse, nous n'étions pas nourris spirituellement. Il n'y avait pas non plus de vie fraternelle ni de vie de prière. Enthousiasmés par la lecture de *Rebuilt* et de *Rénovation divine*¹, nous avons proposé [la pratique de la dime] à l'équipe pastorale, mais nous avons essuyé un refus. »

1. Michael White et Tom Corcoran, *Rebuilt. The Story of a Catholic Parish*, Ave Maria Press, Notre Dame, Indiana, 2013. James Mallon, *Rénovation divine : Guide pratique du manuel de survie pour les paroisses*, Novalis, 2017.

Pourtant, comme on le découvre dans l'enseignement de l'Église, le spirituel l'emporte sur le matériel lorsqu'il est question des moyens d'évangélisation et de soutien de l'œuvre de Dieu. Et comme les apôtres s'en étaient aperçus, même dans le service aux pauvres, la Parole de Dieu doit venir en premier (Ac 6,2). Car comment nourrir les pauvres si l'ouvrier lui-même meurt de faim? C'est le soutien de toute la communauté qui permet d'œuvrer pour le Royaume de Dieu.

Le couple donnait à la quête chaque dimanche pour «payer les factures et les rénovations» du bâtiment, alors que l'évangélisation, elle, semblait absente. Il n'y avait pas, non plus, de place pour les familles, ce qui, avec sept enfants, représentait un réel problème.

«On a commencé à "magasiner une paroisse", et la Providence nous a fait tomber sur une communauté nouvelle qui répondait à nos désirs les plus profonds», ajoute Philippe.

Après quelques années de cheminement, l'idée de participer à la dime est venue naturellement. Parler de «partage» pendant le carême ou encore aider les pauvres lors d'une collecte spéciale n'était pas suffisant. «Est-ce que c'était juste un beau discours? De belles valeurs? Nous nous sommes sentis interpellés intimement à passer de la parole aux actes, tout simplement», conclut Philippe avec un large sourire.

Dernièrement, Philippe nous a recontactés pour nous informer que son salaire venait d'être augmenté de 6 %, et une partie rétroactivement. «Nous avons fait confiance à Dieu, et voilà comment il nous remercie!», s'est-il exclamé au téléphone, émerveillé.

VIVRE DE PROVIDENCE

Pour Marie-Noël et René, participer à la dime est devenu, avec le temps, tout à fait normal.

«Je me souviens de la première fois qu'on a donné 10 % de notre salaire à la communauté», raconte Marie-Noël, une belle femme pimpante de 80 ans qui, avec son mari, est engagée dans une communauté nouvelle depuis près de 20 ans.

«Ça donnait 7000 \$! J'ai dit à René qu'on pourrait se payer un beau voyage avec ça! Ça m'a tirillée intérieurement, et puis j'ai abandonné ça à la

Providence. Avec les années, ce que je trouve le plus beau, c'est que notre contribution sert à l'élaboration de différentes missions. Et quand on change de voiture, on la donne à la communauté au lieu de la vendre. Comme tous les membres de la communauté, nous prenons part à l'œuvre de Dieu.»

Mettre tout en commun permet à chacun des membres de compter sur les autres. Un membre tombe malade? Il peut compter sur le soutien financier de la communauté, une rentrée de denrées alimentaires ou de l'aide à domicile concrète.

Pour René, homme pragmatique, contribuer à la dime est une seconde nature. «J'ai souvent été responsable de collectes de fonds à mon travail ou marguillier en paroisse. Ça m'a toujours rendu paisible de donner. Comme une sécurité. Je mets ça à la banque. Le Seigneur s'occupe de nous.»

Avec ses cinq enfants, ses onze petits-enfants et ses trois arrière-petits-enfants, le couple est toujours étonné de voir qu'il ne manque de rien. «Pour nous, la dime nous permet de constater, de nos yeux, Dieu en action. Dieu-Providence. Et puis... On a même beaucoup voyagé!» lance Marie-Noël en riant.

CONVERSION FINANCIÈRE

Faut-il être membre d'une communauté nouvelle pour participer à une «vraie» dime? Bien sûr que non. Mais il faut l'admettre, en paroisse, participer à hauteur de 10 % de son revenu est rare.

Or, participer à la dime, selon l'écrivain Jean Pliya², donnerait à Dieu l'occasion de se manifester dans notre vie. Ne pas se dépouiller de ce 10 % reviendrait à se priver de centaines de preuves de sa présence et de sa fidélité. C'est ce qu'Inès et Aurel ont vécu.

En 2016, le couple décide d'acheter une maison, mais se retrouve propriétaire de deux duplex et emménage en février 2017.

En bonne comptable agréée, Inès avait tout planifié: plans de construction, investissements, baux des locataires, etc. «Oh oui! s'exclame Aurel en taquinant sa douce du coude, tout était calculé! Comme dans un beau fichier Excel!»

2. Jean Pliya, *Donner comme un enfant de roi. La dime et la grâce de donner dans l'Église catholique*, 3^e édition revue et augmentée, Paris, François-Xavier de Guibert, 2006.

// BANQUE

@

DIME?

10% !

amour
chrétien

dettes
//



C'est le soutien de toute la communauté qui permet d'œuvrer pour le Royaume de Dieu.

Mais les imprévus surviennent : Aurel n'obtient pas l'emploi promis, leur remboursement d'impôts traîne, les cartes de crédit débordent. « C'était le désastre ! lance Inès. Nous n'avions qu'un seul salaire ! »

Pour garder courage, ils prient ardemment et consacrent plus de temps à discerner la volonté de Dieu. Un jour, un appel se fait sentir. « Il nous est venu dans le cœur qu'il fallait que nous donnions notre dime... Nous nous sommes regardés, abasourdis : nous n'étions même pas capables de payer nos dépenses ! » raconte Inès en flattant les cheveux du petit Yoan, deux ans, endormi sur ses genoux.

Cette idée saugrenue les tараude pourtant tout l'été, et à la fin d'août, ils appellent la paroisse. « Nous avons demandé à payer par prélèvements bancaires – nous voulions être certains de ne pas changer d'idée ! » ajoute Aurel en riant.

Le 25 août, ils envoient leurs informations bancaires... en priant ! « Dieu, nous te faisons confiance. Si nous t'apportons le premier fruit, nous croyons que ça va aller mieux parce que c'est toi maintenant qui vas gérer ! » Trois jours

plus tard, une lettre de Revenu Canada arrive et confirme que le montant de 15 000 \$ retenu depuis 18 mois allait être déposé dans leur compte... Dieu répondait au quart de tour !

« Pour nous remettre sur pied, ça prenait plus que ça, avoue Aurel. Nous étions endettés jusqu'au cou, et je n'avais toujours pas de boulot. »

En décembre 2018, Inès craque : « Aurel m'a écoutée pendant deux heures. Ça ne marchait pas ! Nous ne pourrions jamais fonder une famille ! Je voulais tout vendre ! »

Malgré le fait que tous les spécialistes bancaires rencontrés prédisaient une faillite imminente, Aurel demande à Inès une année de patience, de confiance et de prière et promet que, si la situation

ne s'améliore pas, alors ils quitteraient tout. « Je voulais prier tous les jours pour que Dieu nous donne la vision pour notre famille ; j'étais certain que c'était la volonté de Dieu. Il voulait purifier quelque chose en nous – notre rapport à l'argent... Ne disait-il pas de ne pas s'inquiéter du lendemain ? »

Pendant cette année-là, les tentations n'ont pas manqué. Des amis suggéraient de prendre l'argent de la dime pour payer les dettes ; d'autres qu'ils devraient faire faillite. Le doute s'installait. Faisaient-ils fausse route ? Vivaient-ils sur une autre planète avec cette histoire de dime ? « C'était un combat pour demeurer dans la prière et la confiance en Dieu », avoue Aurel.

Puis, tranquillement, tout s'est mis en place. Aurel a trouvé un emploi, mais quelque chose se passait aussi dans l'invisible. « On aurait dit que Dieu nous faisait rencontrer les bonnes personnes, nous donnait des idées, nous inspirait pour trouver des moyens de diminuer nos dettes. Des trucs concrets. Nous avions des lumières. Nous avons vraiment senti qu'il s'établissait une alliance très serrée entre Dieu et nous. »

L'argent, admet Aurel, était le domaine de leur vie le plus instable. « Le fait d'avoir commencé à donner notre dime a permis à Dieu de mettre sa main sur nous. Finalement, ce n'est pas une question de dime, c'est une question de mettre Dieu en premier, dans tout ce qu'on entreprend. Dieu voit grand. Nous, petit. Si nous ne rêvons pas comme lui, nous manquons bien des bénédictions. »

La meilleure des bénédictions ? C'est une foi renouvelée. « Il n'y a personne qui va me faire croire que 90 % béni par Dieu, ce n'est pas mieux que 100 % dans mes mains. On nous demande comment nous avons traversé tout ça : nous répondons que c'est Dieu qui a tout fait ! »

On peut le voir pour le croire. Le partage, le souci des pauvres, la simplicité de vie, comme toutes les grandes idées fondamentalement chrétiennes, gagnent à être vérifiés dans le concret de la vie. Aux grands mots, les gestes concrets. ■

La richesse existe pour être partagée

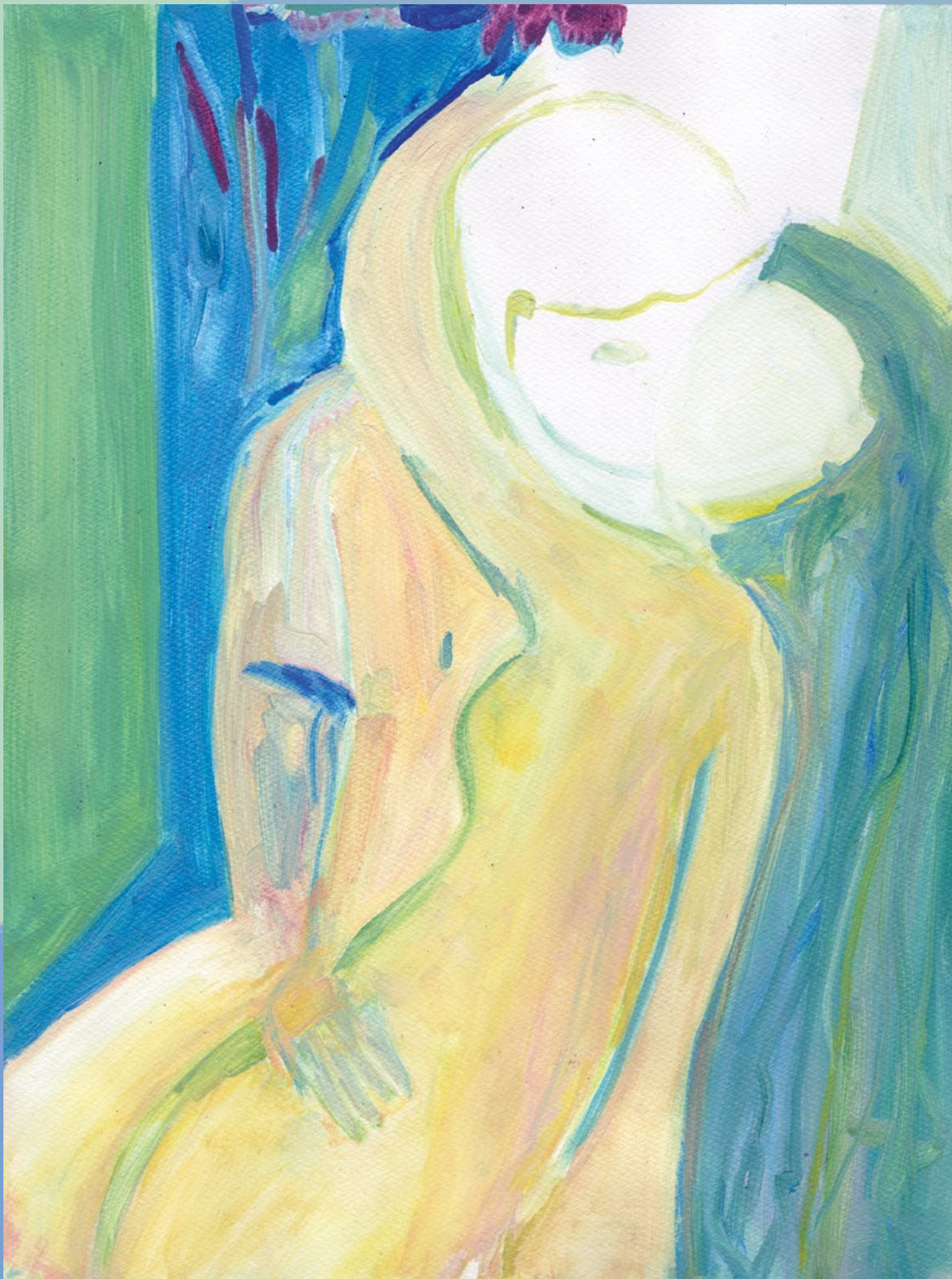
*L*es biens, même légitimement possédés, conservent toujours une destination universelle; toute forme d'accumulation indue est immorale, car en plein contraste avec la destination universelle assignée par le Dieu Créateur à tous les biens. De fait, le salut chrétien est une libération intégrale de l'homme, libération par rapport au besoin, mais aussi par rapport à la possession en soi: «Car la racine de tous les maux, c'est l'amour de l'argent. Pour s'y être livrés, certains se sont égarés loin de la foi» (1 Tm 6,10). Les Pères de l'Église insistent sur la nécessité de la conversion et de la transformation des consciences des croyants, plus que sur les exigences de changement des structures sociales et politiques de leur époque, en pressant ceux qui s'adonnent à une activité économique et possèdent des biens de se considérer comme des administrateurs de ce que Dieu leur a confié.

Les richesses remplissent leur fonction de service à l'homme quand elles sont destinées à produire des bénéfices pour les autres et pour la société: «Comment pourrions-nous faire du bien au prochain – se demande Clément d'Alexandrie – si tous ne possédaient rien?» Dans la vision de saint Jean Chrysostome, les richesses appartiennent à quelques-uns pour qu'ils puissent acquérir du mérite en les partageant avec les autres. Elles sont un bien qui vient de Dieu: ceux qui le possèdent doivent l'utiliser et le faire circuler, de sorte que les nécessiteux aussi puissent en jouir; le mal consiste dans l'attachement démesuré aux richesses, dans la volonté de les accaparer. Saint Basile le Grand invite les riches à ouvrir les portes de leurs magasins et s'exclame: «Un grand fleuve se déverse, en mille canaux, sur le terrain fertile: ainsi, par mille voies, tu fais arriver la richesse dans les maisons des pauvres.»

La richesse, explique saint Basile, est comme l'eau qui jaillit toujours plus pure de la fontaine si elle est fréquemment puisée, tandis qu'elle se putréfie si la fontaine demeure inutilisée. Le riche, dira plus tard saint Grégoire le Grand, n'est qu'un administrateur de ce qu'il possède; donner le nécessaire à celui qui en a besoin est une œuvre à accomplir avec humilité, car les biens n'appartiennent pas à celui qui les distribue.

Celui qui garde les richesses pour lui n'est pas innocent; les donner à ceux qui en ont besoin signifie payer une dette.

– *Compendium de la doctrine sociale de l'Église*, n^{os} 328-329



FAITES L'AMOUR

au nom de Dieu !

OU COMMENT METTRE UN PEU DE CIEL DANS NOS CORPS

Texte de Marie-Jeanne Fontaine
marie-jeanne.fontaine@le-verbe.com

Illustrations de Joséphine Dubern

Le titre aura probablement attiré votre attention : faire l'amour, c'est bon, c'est beau, c'est fort et ça intrigue. Certains courants spirituels en ont même fait une religion. Nous n'avons qu'à penser au tantrisme, un mouvement spirituel hindou, qui prône que corps et spiritualité ne peuvent être dissociés dans l'acte sexuel. Dans le vaste jardin du Cantique des cantiques se côtoient mystérieusement autant le délice de la jouissance que les blessures les plus profondes. Si l'atteinte du « 7^e ciel » a quelque chose de transcendant, elle offre pourtant un caractère bien incarné ! Comme m'a dit récemment un interlocuteur, « la communion des corps, ça commence bien avant le lit ! »

Question (de) préliminaire(s) : est-ce qu'on devrait inviter Dieu dans le lit conjugal ? Si certains couples prient avant de faire l'amour ou lorsqu'ils désirent concevoir un enfant, d'autres trouveront l'idée un peu étrange. Même si « ça s'insère drôlement dans des préliminaires », reste que, pour les couples témoignant dans cet article, les bons fruits qui découlent de leur intimité affective et sexuelle sont un cadeau de Dieu et font grandir leur amour.

« C'EST LE P'TIT MACHIN QUI PASSE PAR ICI¹ »

La physiologie de la sexualité est passionnante et drôlement bien organisée.

Beaucoup d'hormones sont libérées durant un acte sexuel et jouent un rôle important, notamment l'ocytocine (hormone de l'attachement et des contractions lors de l'orgasme... et même de l'accouchement!), qui n'est jamais sécrétée sans ses acolytes endorphines (hormones de la relaxation). De plus, pour qu'un homme ou une femme atteigne un orgasme, il faut que son état général physique et mental permette à la stimulation sexuelle d'atteindre le seuil de « non-retour », où le système nerveux autonome peut faire ses arabesques entre le versant sympathique (excitation) et parasympathique (repos).

« Quand on est amoureux, plusieurs choses s'agitent dans le corps. Être follement amoureux, c'est exactement les mêmes ressorts qu'une dépendance », explique Raphaëlle de Foucauld, conseillère conjugale, praticienne en psychologie positive et sexologie. Être amoureux empêcherait et annihilerait même toutes les parties du cortex frontal, centre de fonction de la pensée et des valeurs.

Alors, faut-il arrêter d'être amoureux ?

Certainement pas ! « C'est compliqué d'aimer si on n'est pas amoureux ! Tout

se rejoint. Après ça, quand on est amoureux, le corps va parler, il va avoir des désirs, et les désirs en eux-mêmes, ils sont bons. » Aimer est une autre affaire. « On est dans une autre dimension plus réfléchie. Dans *aimer*, il y a la notion de la fidélité qui entre en ligne de compte, d'engagement, de fécondité, de responsabilité, de confiance », ajoute Raphaëlle.

Mais une sexualité jouissive est-elle seulement une affaire de compatibilité des corps et d'hormones ? Déjà, dans l'univers sexologique, une nuance est apportée entre l'orgasme (plaisir subjectif) et l'orgasme (plaisir objectif provoqué par la stimulation sexuelle qui ne se contrôle pas). On peut imaginer que les dimensions de la communion parfaite des amants dépassent largement la sexualité et même l'unique communion des corps. « Aujourd'hui, les scientifiques s'accordent pour le dire : quelqu'un qui est heureux, c'est quelqu'un qui sait mettre en perspective ses pensées, ses valeurs et ses émotions », ajoute Raphaëlle. Pour la conseillère conjugale, « l'harmonie » survient quand sont liés désirs, émotions et pensées rationnelles.

FAIRE L'AMOUR S'APPREND

« Faire l'amour », jolie image de la langue française évoquant quelque chose de la construction.

Myriam et Daniel sont mariés depuis 20 ans cette année et ils ont appris à faire l'amour. « Au début, c'était plus compliqué. Quand ça marchait pas trop, Daniel se fâchait, il s'en allait et moi ça faisait que je ne me sentais pas vraiment aimée et respectée. Avec les années, il a compris qu'il fallait qu'il m'écoute. » Avec le temps, leur dialogue – en mots et en gestes – s'est étoffé et leur attention l'un envers l'autre a grandi.

Pour Daniel, la communion dans la sexualité est aussi loin d'être une histoire de performance. Passeront « à côté de la *track* » ceux qui se coincent dans la logique mécanique/technique : « Si tu es

juste *mindé* là-dessus, tu ne vas pas voir que [ta partenaire] est mal à l'aise ou que ça ne marche pas. » La clé pour lui ? Être à l'écoute de l'autre et être dans le « don de soi mutuel ».

COMMUNICATION !

Dans son métier, Raphaëlle rencontre beaucoup de couples, souvent en crise. « Quand on évoque la sexualité, on se rend compte que la situation sous-jacente est bien plus complexe. » En général, la sexualité vient cristalliser d'autres problématiques chez la femme et chez l'homme. « Un couple en crise est un couple qui a une sexualité plus rare, parfois même inexistante. »

Bien sûr, certaines difficultés fonctionnelles ou physiologiques peuvent être une barrière et créer des conflits ou des frustrations nécessitant un accompagnement médical et psychologique. Mais dans son expérience professionnelle, la difficulté la plus récurrente que rencontre Raphaëlle, c'est un problème « de communication ».

Myriam l'illustre bien dans son témoignage avec Daniel : « Ce qui me bloque, c'est vraiment quand on ne se parle pas et qu'on vit chacun de notre bord. Ça se reflète dans notre sexualité aussi. Ça suit les hauts et les bas. »

Le couple a découvert, il y a quelques années, les langages de l'amour² qui lui ont permis de mieux « s'accorder ». « Je n'avais pas compris que le langage de l'amour de Daniel, c'était vraiment le toucher. Que c'était comme ça qu'il se sentait aimé », exprime Myriam. De son côté, elle n'osait pas trop le « minoucher », appréhendant qu'il veuille toujours « plus ». Cette prise de conscience lui a fait demander à Dieu le « désir ». « C'est un des miracles dans ma vie : Dieu a exaucé cette prière-là. » Son désir de Daniel a augmenté. « Je pense qu'il a vraiment vu la différence », dit-elle en riant ! « Il a pu se sentir plus intensément aimé. »

1. Ici, l'explication purement pratique d'Henri Dès dans sa chanson pour enfants *Le petit zinzin*.

2. Concept créé par Gary Chapman, auteur et conseiller conjugal américain.



Le rythme est aussi un des sujets «insolubles dans un couple», aux yeux de la conseillère conjugale et sexologue. Chacun vit sa sexualité différemment et à son propre rythme. «L'un a plus envie que l'autre, qui peut avoir un peu moins de désir.» Pas de doute, accorder son désir sexuel et ses besoins affectifs profonds est un travail de longue haleine, mais c'est aussi la clé d'une plus grande harmonie.

MOINS DE VÊTEMENTS, PLUS DE GUÉRISON

Noémie a connu de la sexualité... le vide. Elle allait dans les groupes de sexoliques anonymes l'année avant son mariage tout en recherchant pourtant la communion avec les autres par des relations sexuelles. Mais son désir était chaque fois déçu : «Plus je la cherchais, plus la communion devenait juste impossible parce que, chaque fois, tu te blesses en te donnant tout entière, en te donnant à quelqu'un qui, finalement, ne veut pas vraiment te recevoir. Tu blesses l'autre en faisant un peu la même chose avec lui. Puis moi, étant croyante, je décevais chaque fois mon Seigneur. J'avais honte, et là, ce sont des couches et des couches de mauvais sentiments.»

«À la fois, je saisisais la grandeur de [la sexualité], parce que c'était comme mon meilleur moyen d'autodestruction.»

À la base, elle a vécu une «rupture de communion avec elle-même», les prémices de sa sexualité étant «hyper blessées». Sa première exposition à la pornographie à 11 ans a tôt fait de l'attirer dans la «spirale infernale» de la dépendance. Même si elle est convertie à la foi chrétienne vers 16 ans, cela ne l'empêche pas de porter pendant encore plusieurs années ce lourd fardeau.

Noémie rencontre celui qui deviendra son mari et qui veut vivre la chasteté avec elle avant le mariage. Un homme qui veut la choisir pour toujours sans la connaître entièrement... Découverte

guérissante! Elle réalise qu'elle a une valeur non seulement aux yeux de Dieu, mais aussi aux yeux de quelqu'un. «Parce que, des fois, ça devient un peu abstrait, l'amour de Dieu. On a besoin de quelqu'un autour de nous pour nous montrer que Dieu nous aime.»

Ils se sont mariés. Ils se sont unis. «Et ça a été extraordinaire.»

LA DÉLICATESSE DE DIEU

Noémie a découvert une très grande liberté dans une sexualité exclusive. «Probablement la sexualité la plus plate aux yeux du monde, dans le sens où il n'y a rien d'excitant à avoir des relations sexuelles toujours avec la même personne dans le même lit. Il n'y a rien de fou. Mais ça m'a TELLEMENT libérée.» Après trois ans de mariage, elle a l'impression que leur communion charnelle les rapproche toujours davantage, elle et son mari. «Ça a été juste des couches de guérisons, les unes par-dessus les autres!»

Elle rend grâce au Seigneur pour sa patience et pour le cadeau qu'il lui fait de vivre maintenant une belle sexualité. «Je pensais que c'était à part, que Dieu n'allait pas toucher à ça parce que je l'avais trop bousillée. Pour moi, il ne pouvait pas aller là... Mais non! C'est beau de voir qu'il s'est rendu dans ces profondeurs, qu'il s'y rend encore, qu'il nous visite.»

DE QUEL BOIS SE CHAUFFE-T-ON ?

Qu'est-ce qui peut enrichir ou réparer la communion des corps et des cœurs?

«C'est comme bien des choses dans la vie, ça a besoin d'être entretenu. Un sentiment amoureux, c'est un peu comme un feu. On a besoin d'y mettre du bois pour que ça brûle!» conclut Raphaëlle.

Faire l'amour, c'est «naturel», ça fait partie de la vie. Pour Raphaëlle, il

s'agit de donner à la sexualité sa juste place. Si c'est un «moment de retrouvailles intimes du couple» et un pan important de la relation, un regard chaleureux, un mot gentil, une caresse ou un acte de gentillesse est tout aussi important. «Un orgasme va provoquer beaucoup de choses. Mais dans un couple qui aura des extases au lit sans savoir se parler gentiment, quelque chose va aller de travers.»

Le couple existe évidemment au-delà de sa sexualité, rappelle Raphaëlle, évoquant l'exemple de maladies ou de handicaps rendant les relations sexuelles complexes ou impossibles. «Ils ne sont pas toujours des couples plus malheureux que les autres.» La sexualité est ainsi un mot large, dynamique, qui fait partie d'un tout. «On peut avoir du plaisir autrement que juste dans une relation génitale.»

*

Dans toutes les transformations du corps et du cœur, à travers les mille-et-un événements de la vie, beaux ou difficiles, le quotidien, les adultères, les soucis, l'arrivée d'enfants, les fausses couches, les changements, les deuils, les maladies, la communion des corps et des cœurs plonge ses racines et déploie ses branchages, offrant ses plus beaux fruits : la joie et la Vie. ■

✚ *Ne gâchez pas votre plaisir, il est sacré. Pour une liturgie de l'orgasme, Olivier Florant, Presses de la Renaissance, 2006, 240 pages.*

Éloge du mariage, du couple et autres folies, Christiane Singer, Albin Michel, 2000, 131 pages.



TÉMOIGNAGE

LE VISAGE DU PARDON

Texte de Brigitte Bédard

brigitte.bedard@le-verbe.com

Illustrations de Marie-Pier LaRose

Tout allait bien chez les Drolet. Autour, on disait que c'était une famille modèle. Couple heureux. Yvan et Nicole sont de bons chrétiens. Et six enfants avec ça ! Une maison chaleureuse dans une campagne généreuse. Geneviève, cinquième enfant de la fratrie, dit même que sa famille, c'était *La petite maison dans la prairie* en peinture.

Et puis, par un matin d'été – c'était en 1980 –, un drame horrible projette la famille en enfer. Louis-Nicolas, le petit dernier, sort de la maison et monte dans la voiture familiale, dont la porte avait été mal fermée. En jouant avec les clés, il s'aperçoit que la voiture recule toute seule. Il prend peur et descend, mais, sur son élan, il tombe par terre, sous la voiture.

La roue avant l'écrase. Yvan, tout proche, se précipite... Son fils git dans une mare de sang. Il hurle. Les enfants accourent. Nicole, déjà là, prend son bébé dans ses bras et le berce, tout doucement, pendant qu'il agonise.

En racontant cette histoire, Geneviève a la gorge nouée.

« Mes parents ont été traumatisés. Ils se sont accusés l'un l'autre de la mort de mon frère. Il n'y avait pas de pardon. Ma mère est tombée en dépression. Elle en voulait à Dieu et s'est coupée de lui. Mon père a perdu la foi. Il est devenu violent. Ils se sont séparés, et on s'est retrouvés seuls avec ma mère. J'ai dû m'occuper d'elle pendant tout mon secondaire. Elle faisait une tentative de suicide tous les



deux mois. Souvent, j'ai dû la rentrer de force à l'hôpital. Pour moi, ma relation avec mon père s'est brisée à ce moment-là.»

Un autre drame – comme si celui-là n'était pas suffisant – allait donner le coup de grâce à cette relation père-fille vacillante. La veille de son entrée universitaire, Geneviève invite sa sœur à sortir. Le copain de sa sœur ne veut pas qu'elle sorte, mais Geneviève insiste et elles sortent tout de même. Plus tard, le copain rapplique à la terrasse et se met à frapper la sœur de Geneviève devant tout le monde. Des clients s'interposent, frappent le beau-frère, qui finit par déguerpir.

Quand les filles rentrent à la maison, le beau-frère est là qui attend, furieux. Geneviève se plante devant lui et lui dit de partir. Dans sa colère, l'homme lui assène un violent coup de tête sur le nez. Le sang gicle. Geneviève téléphone à son père. Il arrive. La police aussi. Et pendant que les policiers embarquent le beau-frère, Yvan, à quatre pattes, éponge le sang.

«Il était médecin; il ne t'a pas examinée?

— Non. Il était sous le choc. C'est la police qui m'a amenée à l'hôpital. On m'a expliqué qu'on devait m'opérer, car l'os était cassé. Pendant l'opération, mon os s'est effrité en mille morceaux et le cartilage a fendu. Après, ma sœur est arrivée en pleurs. Je pensais qu'elle s'en faisait pour moi... mais elle était là pour me supplier de ne pas poursuivre son *chum* en justice. Je ne l'ai pas poursuivi.»

Le plâtre partait de la base du nez jusqu'en haut du front, comme un masque, avec deux ouvertures pour les yeux. C'est ainsi que Geneviève a commencé l'université. Au bout de plusieurs semaines, quand on retire le plâtre, c'est un échec. On lui dit qu'il n'y a plus rien à faire pour son nez, qu'il est trop petit. Son père trouve un autre médecin pour une greffe d'os, mais avant, il faut attendre un an pour que le visage

désenfle. Une année à vivre avec un visage sans nez, donnant l'impression de deux énormes yeux...

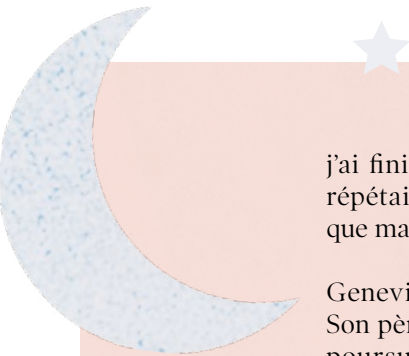
Ainsi, pour reconstruire le nez, on effectue un prélèvement sur l'os de la hanche. Donc, une période en béquilles, et toujours le visage plâtré. Le jour où l'on retire enfin le plâtre, Geneviève a peur. «Je ne savais pas de quoi j'aurais l'air! Quand ils l'ont enlevé, j'ai vu, sur le visage de l'infirmière, le dégoût... Et puis je me suis vue. Ah! j'étais tellement laide! Le visage tout boursoufflé. Les veines éclatées partout. Un nez de boxeur. J'ai fait une crise de panique. On m'a injecté de la codéine pour me calmer. Ça a pris six mois avant que ça dégonfle, et je ne parle pas des traitements en électrolyse... Je me regardais et je ne me reconnaissais plus! Le visage, c'est toute ton identité. Surtout à 22 ans!»

CHEMIN DE PERDITION

Difficile à croire, mais le plus dur, ce n'était pas tout ça; c'était de devoir supporter, jour après jour, la présence de son beau-frère à la maison, comme si de rien n'était. Yvan avait refusé de lui interdire l'accès, même si les policiers l'avaient demandé. Geneviève voulait que le couple se fréquente à l'extérieur de la maison, mais il avait refusé cela aussi.

«Pire! Mon père les sortait sur son yacht... Ils avaient du *fun* ensemble! Même que, à l'anniversaire du beau-frère, ma sœur m'a remis son gâteau pour que j'aille moi-même le lui porter, en guise de réconciliation... Mais lui, depuis tout ce temps, il ne s'était jamais excusé.»

«C'était de la torture psychologique. Au début, je voulais pardonner, mais



j'ai fini par me rebeller. Mon père me répétait que j'avais pardonné, déjà, et que maintenant tout allait bien.»

Geneviève finit par rendre les armes. Son père, se dit-elle, ne l'aime pas. Elle poursuit ses études, vient à la maison pour dormir ou pour changer de vêtements, décroche son diplôme et quitte le nid familial, et tombe dans la dépression, l'alcool et le cannabis. Sa psychothérapeute dénote chez elle les symptômes de choc posttraumatique : idées noires, anxiété paralysante, terreurs nocturnes. Elle cesse de prier. Doute de l'existence de Dieu. Se ferme comme une huitre. Elle n'adresse plus la parole à son père. En famille, elle reste à l'écart. Tout cela durera quinze longues années.

Un soir, Yvan appelle. Il a un cancer du foie. Comme il est oncologue, il sait que, même après l'opération qui lui enlèvera 80 % du foie, il ne lui restera que deux ou trois ans à vivre.

«J'ai paniqué. Je me suis rendu compte que j'avais gâché ma relation avec mon père tout ce temps. C'était mon père ! Je l'aimais ! J'avais érigé une muraille autour de moi !»

Sans trop se poser de questions, Geneviève court à l'église. Dans son coin, elle parle à Jésus en fixant la croix : «Es-tu vrai ? Existes-tu ?» Elle assiste à la messe.

Un jour, elle fonce au confessionnal. «Je n'étais pas là pour me confesser. J'avais besoin de parler à quelqu'un. J'ai raconté tout ce qui se passait dans ma relation avec mon père en répétant tout le temps : "Mon père va mourir !" À la fin, le prêtre m'a dit qu'il prierait pour moi.»

Il a dû tenir promesse, car Geneviève, subitement, se lance dans une quête spirituelle effrénée. Elle visionne des témoignages d'expériences de mort imminente, écoute la radio religieuse et se remet à la prière.



Quelque temps plus tard, son père invite ses enfants au restaurant. Pour la première fois depuis des années, au lieu de se tenir loin et de laisser ses frères et sœurs faire la conversation, elle décide de s'asseoir juste en face de lui, l'air bien déterminé. «Je me disais : "C'est pas vrai qu'il va mourir sans qu'il sache tout le mal qu'il m'a fait !"» Mais, dans un revirement intérieur qu'elle ne peut expliquer même aujourd'hui, au lieu de déverser sa colère, elle commence à lui poser mille questions sur lui, sur sa vie, sur son enfance.

Au fur et à mesure de ses réponses, Yvan «change de couleur».

«Il passait du gris au rose, raconte Geneviève en souriant. L'espace entre nous changeait. Ça devenait de la paix. Comme si le Ciel s'ouvrait, juste là ! Mon sac de bêtises est tombé par terre à côté de moi. Je voyais soudainement mon père comme un homme, comme une personne qui avait fait son possible avec les circonstances. Il n'était plus un monstre. Juste un homme. Le pardon est arrivé comme ça. Tout seul. Comme un cadeau.»

Quelques semaines à peine plus tard, Geneviève tient la main de son père qui entre dans son agonie. Pendant 45 minutes, ils se regardent en silence. Juste au moment où il allait rejoindre son petit Louis-Nicolas, elle lui souffle à l'oreille : «Accroche-toi à moi, papa, j'ai la foi pour deux. Je te garantis que tu vas traverser.»

CHEMIN DE DAMAS

Il n'est pas rare que les grâces de réconciliation en entraînent plusieurs autres, comme si le pardon ouvrait des chemins jusqu'alors imperceptibles, toujours inattendus.

Geneviève et son copain de l'époque étaient en démarche de procréation assistée, mais les échecs répétés avaient poussé le couple vers la fécondation *in vitro*, encore là sans succès. Geneviève tombe gravement malade, et ce soir-là,



devant son écran, elle regarde des photos d'animaux avec leurs petits.

«Une voix intérieure dit avec autorité: "Ce n'est pas comme ça qu'on fait des enfants." Oh! Je me suis lancée sur mon lit! J'ai pleuré! Enragée contre Dieu! J'ai déchiré la prière de sainte Faustine que je trainais toujours, qui dit: "Jésus, j'ai confiance en toi." J'ai hurlé à Jésus: "Tu comprends pas quand je te parle! Alors, je vais te faire un dessin!" J'ai dessiné une brebis qui tombe d'un ravin et qui appelle à l'aide, et Jésus sur une montagne. Là, j'ai entendu une autre voix, très forte: "Es-tu enfin prête à m'écouter? Quitte tout et suis-moi." Eh bien... je l'ai fait!»

Les collègues de travail s'inquiétaient: du jour au lendemain, Geneviève abandonne la procréation assistée, son copain et son appartement, et se lance, à nouveau, vers sa quête de Jésus, laquelle aboutit, un an plus tard, en agapèthérapie (voir encadré).

«Le mercredi, le soir du pardon, j'étais assise dans le hall et j'attendais mon tour pour la confession. J'avais mes feuilles avec la longue liste de mes péchés. En face, sur le mur, il y avait un tableau: c'était l'image de Jésus de sainte Faustine! Je ne sais pas comment, mais plus je la regardais, moins j'arrivais à distinguer le visage de Jésus. À un moment donné, ce n'était plus lui. C'était un autre... Ah! je le reconnais! C'était mon ex-beau-frère! J'ai eu un geste de recul! Instinctif! Au même moment, une voix intérieure m'a dit: "Tu dois lui faire miséricorde."

«Humainement, c'était impossible, mais ma liste de péchés est devenue une seule petite phrase: "Je demande pardon d'avoir entretenu la haine envers mon beau-frère pendant 20 ans." Je n'avais pas l'intention de dire ça! C'était lui, le méchant! J'étais la "bonne" dans cette histoire-là! Je le haïssais à lui arracher les yeux, ce gars-là! Mais en le verbalisant, j'ai saisi intérieurement que j'avais quand même fait le choix de la haine au lieu du pardon, et que

les conséquences avaient été désastreuses pour moi, d'abord, puis pour ma famille. J'avais semé la division, la colère, la médisance.»

Geneviève sort de confession avec des ailes. Le lendemain, pendant la soirée de prière, un amour qui ne s'exprime pas la submerge. Elle voit, comme en songe, toutes les personnes qu'elle a détestées et elle les étreint affectueusement. «Face à moi, il y avait le Saint Sacrement. Jésus me posait des questions et je répondais en répétant les promesses de mon baptême, du style: "Oui, je renonce à Satan", ou: "Je suis la servante du Seigneur, que ta volonté soit faite et non la mienne."»

De retour à la maison, elle écrit à son beau-frère: «Je te pardonne de m'avoir défigurée, et je te demande pardon de ne pas avoir laissé place à la réconciliation.» Il a répondu, se disant heureux de cette lettre, sans plus, mais Geneviève, elle, avait toujours ses ailes.

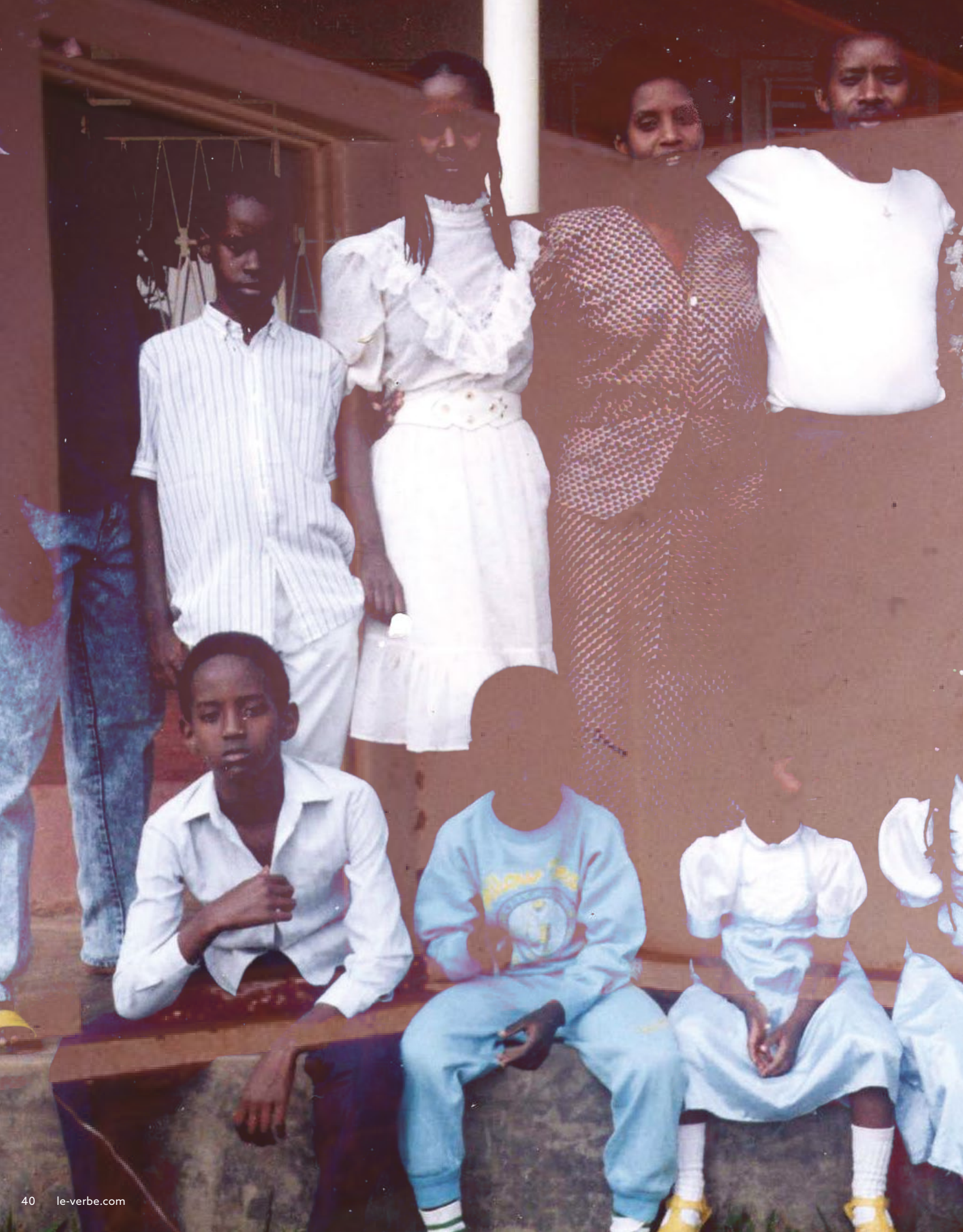
Nicole, la mère de Geneviève, est revenue graduellement à Dieu et à l'Église. Elle a guéri de sa dépression. En agapèthérapie, elle redécouvrait, elle aussi, le Christ, avec le cœur. Plus tard, sa sœur a redécouvert Dieu. Après, c'était la conversion de son neveu. Et ensuite son frère. Et, depuis peu, une belle-sœur...

Le 11 avril 2021, jour de la Divine Miséricorde, six ans après «être tombée en amour avec Jésus», Geneviève a fait sa consécration perpétuelle comme laïque consacrée. Tout à fait réconciliée. Certes, avec un très joli nez. Mais ce qui attire le regard, ce sont ses ailes encore toutes déployées. ■

AGAPÈTHÉRAPIE

L'agapèthérapie est un temps privilégié pour relire notre vie à la lumière du Christ et permettre à son Amour de guérir nos vieilles blessures. La Maison de prière le Cénacle, à Cacouna, est le berceau de l'agapèthérapie.

✚ le-cenacle.com/agapetherapie





REPORTAGE

J'entrerai au ciel en dansant

LES RUGAMBA, MARTYRS MODERNES DU RWANDA

Yves Casgrain

yves.casgrain@le-verbe.com

Le 7 avril 1994 marque le début du génocide à l'encontre des Tutsis, une des trois ethnies du Rwanda. Fomenté et dirigé par les Hutus, ce génocide a fait un million de victimes. Le même jour, Cyprien et Daphrose Rugamba, catholiques, sont fusillés par des soldats de la garde présidentielle. Avec eux meurent six de leurs enfants et une petite cousine, Gabriella Zitoni. Vingt-sept ans plus tard, le 23 septembre 2021, à Kigali, capitale du Rwanda, s'est clôturée la phase diocésaine de la cause de la famille Rugamba pour canonisation et martyre présumé.

« **R**ugamba ! Es-tu encore chrétien ? »

C'est ainsi qu'un des soldats de la garde présidentielle interpelle Cyprien Rugamba, qui se tient derrière le portail de sa maison. Sa femme, Daphrose Mukansanga, et sept de leurs dix enfants se trouvent avec lui. Le couple vient de passer la nuit à prier devant le Saint Sacrement, alors exposé dans le garage.

« Oui ! Je le suis ! » réplique Cyprien, qui tente de dialoguer avec les soldats.

Comprenant que leur dernière heure est arrivée, Daphrose demande alors la grâce de prier une dernière fois devant le tabernacle. Pour toute réponse, elle reçoit un coup de crosse à l'épaule. Un militaire se dirige vers le tabernacle et le pulvérise en tirant dessus. Puis, les soldats font feu sur eux. Seul un des enfants, Cyrdard, 17 ans, légèrement blessé, survit au massacre.

« Cyprien était un prophète. On l'a fait taire pour pouvoir mener les actions crapuleuses qui étaient prévues. C'est pour cela qu'il a été tué dès le premier jour », lance Jean-Luc Moens dans une entrevue accordée au *Verbe*.

Jean-Luc Moens connaît bien la cause, puisqu'il a été le confident de Cyprien entre 1990 et 1994. Il est également le délégué de la Communauté de l'Emmanuel (voir encadré) pour la cause de la famille Rugamba. La présence de cette communauté française au Rwanda s'explique par le fait que Cyprien est le fondateur de l'Emmanuel dans son pays.

Moens lui a même parlé quelques heures avant sa mort. « Le jour de sa mort, il m'a téléphoné. Nous nous sommes parlé à deux reprises. La première fois, il m'a demandé de prier, car la situation était grave. Je l'ai rappelé une heure après, et la situation était toujours aussi grave. Quand j'ai rappelé une autre fois, je n'ai jamais eu de réponse... »

LE POÈTE DE L'UNITÉ RWANDAISE

L'annonce de l'assassinat de Cyprien Rugamba a secoué le Rwanda, car il était connu de tous dans le pays. Hutu, historien, poète, chanteur et danseur, il n'a eu de cesse de travailler à l'unité du Rwanda. Daphrose, son épouse, était Tutsi.

« Ses études l'ont mené à une conviction qui est essentielle pour expliquer sa mort. Cette conviction, c'est qu'il n'y a pas de Hutus, pas de Tutsis. Il n'y a que des Rwandais. Cela a été sa conviction dès le départ », souligne Jean-Luc Moens.

Chanteur, il a l'idée de transformer ses poèmes en chansons qui sont diffusées à grande échelle à la radio rwandaise. Selon Paul Kerstens, expert des littératures africaines, Cyprien « était le poète le plus célèbre du pays et jouissait d'une popularité énorme ».

Né en 1932, Cyprien est intellectuellement doué. Son professeur le remarque. Puis il s'inscrit au Petit Séminaire. C'est là qu'il décide de devenir prêtre. Paradoxalement, c'est au Grand Séminaire qu'il perd la foi au contact des philosophes existentialistes. Il quitte donc le Grand Séminaire en 1959



REPUBLIQUE
DÉMOCRATIQUE
DU CONGO

OUGANDA

Kigali
RWANDA

BURUNDI

TANZANIE



Le couple lors de sa première visite
à la Communauté de l'Emmanuel à l'été 1989.
Photos fournies avec l'aimable autorisation de Jean-Luc Moens.

LA COMMUNAUTÉ DE L'EMMANUEL

La communauté de l'Emmanuel est un mouvement d'inspiration charismatique, reconnu par le Saint-Siège en 1992 en tant qu'association publique de fidèles. Elle regroupe des laïcs, des consacrés et des prêtres dans une soixantaine de pays du monde.

✚ emmanuel.info

et décide de poursuivre ses études au Rwanda et en Belgique.

LA FORCE HÉROÏQUE DE DAPHROSE

Cyprien fait la rencontre de Xavérine Mukahigiro, dont il tombe follement amoureux. Ils se fiancent. Mais en 1963, Xavérine est assassinée lors de troubles ethniques. Profondément troublé par cette perte, Cyprien sombre dans une dépression majeure. Sa famille lui cherche une nouvelle fiancée. Daphrose, la nièce de Xavérine, est alors choisie.

Le 23 janvier 1965, leur mariage est célébré à Kigali. Cependant, Cyprien est toujours amoureux de Xavérine. «Durant les premières années de son mariage, il posait sa photographie sur sa table de chevet», relate Jean-Luc Moens.

Il répudie même Daphrose lorsqu'elle est accusée d'avoir utilisé la sorcellerie pour séduire Cyprien. Cette accusation émanait d'une des sœurs de Cyprien dont il était très proche. Quand la vérité éclate au grand jour, il reprend sa femme. Toutefois, le mal est fait.

Cyprien est loin d'être fidèle. Il conçoit même une fille hors mariage, la petite Émérita, née en 1971. Elle mourra le 7 avril 1994.

Devant les frasques de son mari athée, infidèle et de plus en plus célèbre, Daphrose tient bon. «Elle est demeurée fidèle à sa foi, à son baptême et à son mariage. Elle a beaucoup prié et jeuné pour la conversion de son mari», souligne François-Xavier Ngarambe, vice-postulateur de la cause.

Pourtant, Daphrose ne s'en laisse pas imposer. «Il ne faudrait pas croire que Daphrose était une ombre. C'était vraiment une forte femme. Elle a obtenu de Cyprien que tous les enfants soient baptisés», lance Jean-Luc Moens.

Puis, en 1980, Cyprien est atteint d'une maladie mystérieuse. Maux de tête, acouphènes, perte d'équilibre et perte

PROTECTEUR DU RWANDA

En 2018, Cyprien a été reconnu *Abarinzi B'igihango* (protecteur des valeurs sacrées du Rwanda) par le président Paul Kagame.

Daphrose, maman aimante.
De gauche à droite : Cyrdina, Giny et Dacy.





La famille devant la maison de Kigali.

de l'appétit sont les symptômes qui le handicapent au point qu'il est obligé de tout arrêter. «Sa maladie est un mystère», remarque Jean-Luc Moens. Les autorités gouvernementales, s'inquiétant de son état de santé, l'envoient en Belgique, dont le Rwanda est l'ancienne colonie.

UN ARTISAN DE PAIX « À ABATTRE »

«C'est dans l'avion qu'un chant est monté en lui. Il était inspiré par l'Esprit Saint. Il parlait du Ciel et de sa mort: "Ce ciel blanc, blanc comme l'oiseau blanc, où m'attend le Roi. Si jamais je viens à être appelé, de grâce, ne vous affligez pas. Je répondrai à l'appel tout

joyeux et j'entrerais au ciel en dansant" », relate Moens.

Puis, il se convertit. « Cela a été une conversion radicale. Dieu est devenu premier dans sa vie. Il a demandé pardon à sa femme. Un vrai pardon. Ce fut une réconciliation spectaculaire. L'amour est devenu exclusif », souligne-t-il.

En 1990, il fonde avec Daphrose la Communauté de l'Emmanuel au Rwanda.

Ses convictions profondes ne changent pas : elles se raffermissent dans la foi. « Il disait : "Il n'y a pas de Hutus, pas de Tutsis. Il n'y a que des enfants de Dieu" », poursuit Jean-Luc Moens. « Il s'est mouillé à fond ! »

Ses nombreuses prises de position en faveur de l'unité lui valent peu à peu d'être considéré comme une nuisance par le gouvernement au pouvoir.

« Il a fait des démarches afin que les choses changent, entre autres à la radio des Mille Collines, qui diffusait la haine et la discrimination. Cette radio appartenait quand même au parti au pouvoir. Cyprien est allé demander des réformes. Quelqu'un est venu lui dire qu'il était sur la liste des personnes à abattre », explique François-Xavier Ngarambe.

Vingt-huit ans après les faits, François-Xavier Ngarambe en est convaincu : pour plusieurs raisons, Cyprien et Daphrose sont des martyrs.

« Pour le fait d'avoir été prophètes. Pour le fait d'avoir refusé de collaborer à la politique de cette époque, qui provoquait beaucoup de divisions. Pour le fait d'être restés au Rwanda pour leurs frères et sœurs, de les avoir encouragés jusqu'au bout et d'avoir souffert avec les Rwandais. Oui, nous pouvons vraiment les considérer comme des martyrs qui ont donné leur vie au nom de leur foi. ■

Prière d'intercession des Rugamba

Père Saint,

Nous te prions pour la béatification des serviteurs de Dieu Cyprien et Daphrose Rugamba, et les enfants morts avec eux.

Donne-nous, par leur intercession, d'avoir toujours, comme eux, un cœur brulant d'amour pour toi, un zèle incessant pour l'adoration, une compassion agissante pour tous ceux qui souffrent.

Aide-nous à nous donner sans compter au service de l'évangélisation des familles et des pauvres.

En communion avec Cyprien et Daphrose Rugamba, nous te confions spécialement les couples qui rencontrent des difficultés conjugales et les personnes qui ont de la peine à pardonner à leurs ennemis, et nous te demandons de faire de nous-mêmes des instruments de ta paix.

En communion avec les enfants morts avec eux, nous te prions pour tous les petits, spécialement les enfants victimes de mauvais traitements et de la violence.

Par l'intercession des serviteurs de Dieu, nous osons te demander, selon ta volonté,

la grâce de... (on exprime une prière)

Seigneur, accorde-nous la paix et la grâce qu'avec foi nous te demandons.

Amen.



Le garage où était installé le Saint Sacrement, photographié en août 1994. On voit encore où se trouvait le tabernacle, et les impacts des balles tirées par les soldats.

La communion des saints

DISCUSSION AVEC
JACQUES GAUTHIER

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com



Professeur à l'Université Saint-Paul (Ottawa) pendant vingt ans, Jacques Gauthier est connu pour avoir publié une vingtaine de recueils de poésie, mais plus encore comme auteur de nombreux essais sur la prière et sur des vies de saints. De Bernard de Clairvaux au frère André, en passant par la petite Thérèse et la jeune Kateri, le théologien et conférencier a côtoyé de près ces « fous admirables » de tous les temps et de tous les lieux. Il a accepté de répondre à nos questions sur ce qui les lie entre eux et sur ce qui nous lie à eux.

À la messe dominicale, les fidèles récitent le Symbole des apôtres. Dans cette profession de foi, l'un des premiers éléments découlant de la foi en l'Esprit Saint concerne le dogme de la « communion des saints ». De quelle communion s'agit-il ?

De celle qui existe dans la Trinité, une communion faite de don et d'amour. C'est ce que nous sommes appelés à vivre dans nos couples et dans nos familles où, idéalement, nous sommes unis les uns les autres pour aimer, pardonner, partager. C'est ce que j'essaie de vivre avec mon épouse Anne-Marie, nos enfants et nos petits-enfants.

Le mystère de la communion des saints est celui de l'Église elle-même, qui n'est pas une organisation, mais un corps qui vit de la foi de ses membres, dont le Christ est la tête et Marie, notre mère. Nous nous communiquons ce Christ les uns les autres selon les charismes et les grâces propres à chacun. Cette communication se fait surtout par les sacrements de l'Église, par lesquels nous communions au même Esprit et à la même mission de sainteté.

Cette communion dans le Christ est donc celle de tous les fidèles.

Oui. Le chrétien est uni aux autres fidèles qui sont déjà au ciel (Église triomphante), à ceux qui sont au purgatoire (Église souffrante) et à ceux qui sont en pèlerinage de foi sur la terre (Église militante). La sainteté de l'un profite à l'autre, la prière aussi. « Tout est lié », disait le pape François dans son encyclique sur l'écologie *Laudato si'*. Nous sommes interdépendants dans le don de soi, ce qu'évoque le mystère de la communion des saints. Plus nous donnons ce que nous avons reçu, plus nous sommes libres et saints, à l'image de la Trinité.

Comment vivre cette solidarité de la sainteté entre nous ?

Par la foi, l'espérance et l'amour qui nous unissent à Dieu et aux autres. En partageant entre nous la souffrance et la joie. « Si un seul membre souffre, tous les membres partagent sa souffrance ; si un membre est à l'honneur, tous partagent sa joie » (1 Co 12,26). Nos actes d'amour construisent l'Église, nos péchés l'affaiblissent. On ne devient pas saint tout seul, mais avec les autres.



Thérèse de Lisieux, ma sainte favorite, avait un sens aigu de la communion des saints. Elle disait, peu de temps avant sa mort : « Je pense quelquefois que je suis peut-être le fruit des désirs d'une petite âme à laquelle je devrai tout ce que je possède. » Voilà le sens profond de cette solidarité, où nous ne nous attribuons rien, mais où nous reconnaissons que tout vient de Dieu et de nos amis les saints et les saintes. Et l'Église possède tous les outils nécessaires pour « faire » des saints.

Bien sûr, il y a ceux et celles qui sont officiellement béatifiés et canonisés, mais il y a les autres qui ne sont pas élevés sur les autels, qui ne sont d'aucun calendrier officiel. Ces saints du réel quotidien, nous les retrouvons souvent dans nos propres familles. Nous partageons avec eux une même communion dans le Christ et un avenir commun, la vie éternelle.

Qu'est-ce que la sainteté pour vous ?

C'est Dieu en nous et nous en lui. C'est accueillir l'amour de Dieu dans notre vie de tous les jours. La sainteté est une question d'accueil et d'amour, non de perfection et de performance. C'est la plénitude de la vie chrétienne, l'œuvre de l'Esprit Saint en nous qui nous configure au Christ, notre modèle, le Saint par excellence.

La sainteté est donc l'œuvre de Dieu, non la nôtre.

La sainteté, c'est accomplir notre vocation au bonheur, consentir à ce que le Père veut que nous soyons, réaliser notre mission avec le Christ dans l'Esprit, ne pas désespérer de l'humanité, puisque Dieu lui-même s'est incarné en elle. Cette sainteté se vit au quotidien avec les gens ordinaires de notre rue, comme l'a bien montré la laïque Madeleine Delbrêl, dont la cause de béatification est à Rome : « Nous autres, gens de la rue, croyons de toutes nos forces que cette rue, que ce monde où Dieu nous a mis est pour nous le lieu de notre sainteté. Nous croyons que rien de nécessaire ne nous y manque, car si ce nécessaire nous manquait, Dieu nous l'aurait déjà donné. »

Ce n'est pas toujours l'image que l'on se fait de la sainteté.

Les images que nous nous faisons de la sainteté sont tributaires de nos conceptions de Dieu, qui sont toujours à purifier. La sainteté n'est pas synonyme de canonisation, d'équilibre psychologique, d'héroïsme surhumain, mais d'amour de Dieu et des autres. François de Sales disait qu'on devient saint en prenant l'Évangile comme règle de vie et l'amour comme unique méthode. Il n'est pas nécessaire d'avoir tel style de vie pour se sanctifier. L'important est d'accomplir notre devoir d'état le mieux possible en unissant notre volonté à celle du Christ, en modelant notre vie à la sienne, comme le rappelle si bien Charles de Foucauld (voir p.98), qui sera canonisé à Rome le 15 mai prochain. Décidément, mes amis ne sont pas très reposants, mais je les aime tellement, car ils sont de bons conducteurs de Dieu.

Au fond, nous pouvons tous devenir saints ?

Eh oui ! Nous tous, qui sommes créés à l'image de Dieu, baptisés au nom du Père, du Fils et de l'Esprit. Saint Paul appelait les chrétiens « le peuple saint » (Rm 1,7). Cela ne veut pas dire que les non-baptisés ne peuvent pas devenir saints. Dieu seul est saint, mais il nous appelle à une sainteté filiale, à l'accueil de sa miséricorde dans nos blessures et nos faiblesses. Est saint

celui qui aime, pardonne, prie, en voulant faire la volonté du Père en toute chose, à la suite du Christ. Pas besoin d'être canonisé pour cela.

Les saints « officiels » n'étaient pas parfaits, mais ils aimaient Dieu à la folie. Ce n'était pas toujours facile de vivre avec eux, ce qui faisait dire à quelqu'un que ce ne sont pas eux que l'on devrait canoniser, mais ceux et celles qui ont vécu avec eux ! Ils ont eu aussi des angoisses, des blessures intérieures, des doutes, des scrupules, des défauts. Cela ne les a pas empêchés d'être joyeux et heureux, de vouloir faire plaisir à Dieu dans les petites choses du quotidien, car ils avaient une confiance totale en lui. La sainteté reste donc à notre portée, nous qui sommes imparfaits et blessés.

Vous en conviendrez, il est impossible de penser à cette communion des saints sans passer par l'épître de Paul aux Corinthiens (1 Co 12,27), que Péguy paraphrasait si bellement dans *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc* (1897) : « Il y a la communion des saints ; et elle commence à Jésus. Il est dedans. Il est à la tête. Toutes les prières, toutes les épreuves ensemble, tous les travaux, tous les mérites, toutes les vertus ensemble de Jésus et de tous les autres saints ensemble, toutes les saintetés ensemble travaillent et prient pour tout le monde ensemble, pour toute la chrétienté, pour le salut de tout le monde. » Le Christ à la tête serait-il une condition nécessaire de cette unité ?

Bien sûr, il est la tête, mais nous sommes les membres de son corps. Nous allons plus vite avec lui, et nous allons plus loin tous ensemble, en famille, en Église. Dans le Christ se trouvent cachés « tous les trésors de la sagesse et de la connaissance » (Col 2,3). Saint Paul ira jusqu'à dire qu'uni au Christ par amour, il trouve sa joie dans les souffrances qu'il supporte pour la communauté : « Ce qui reste à souffrir des épreuves du Christ dans ma propre chair, je l'accomplis pour son corps qui est l'Église » (Col 1,24).

Nous sommes voulus pour nous-mêmes, parce que nous sommes créés à l'image de Dieu et sauvés dans le Christ. En lui, par lui, avec lui, tout est lié dans l'espace et le temps, sur la terre et dans le ciel ; tout est relation entre l'univers visible et l'univers invisible, entre nous et les anges, les saints.

L'expérience humaine témoigne que c'est souvent dans la souffrance partagée que les âmes atteignent les plus hauts degrés de communion. Faut-il absolument, comme le Christ, passer par la croix pour communier au Père et à nos frères et sœurs ?

Nous souffrons tous ; ça fait partie de la vie. Mais « est-ce que je souffre bien ? » disait la petite Thérèse. Elle répond qu'elle peut tout supporter au moment présent, puisque Dieu lui donne la force « rien que pour aujourd'hui ». Hier, c'est passé ; demain, c'est parfois décourageant ; alors je m'unis au Christ sur la croix, maintenant.

Le Seigneur peut se choisir des âmes pour l'accompagner dans sa passion, des stigmatisées comme Dina Bélanger et Georgette Faniel. Mais nous ne sommes pas tous appelés à ce degré d'union mystique dans le Christ. En revanche, nous pouvons tous nous unir au Christ, lui faire confiance, communier à sa passion, là où nous sommes, en ne quittant pas des yeux sa croix et sa résurrection. Saint Paul le dit merveilleusement bien : « Il s'agit pour moi de connaître le Christ, d'éprouver la puissance de sa résurrection

Le mystère de la communion des saints est celui de l'Église elle-même, qui n'est pas une organisation, mais un corps.



et de communier aux souffrances de sa passion, en devenant semblable à lui dans sa mort, avec l'espoir de parvenir à la résurrection d'entre les morts» (Ph 3,10-11).

Paradoxe du christianisme que d'unir ainsi joie et souffrance, puisque l'amour absorbe tout, jusque dans la communion des saints.

Pourquoi s'intéresser aux saints? Les prier?

Parce qu'ils donnent de l'espérance. Et Dieu sait que nous en avons besoin aujourd'hui. C'est encourageant de savoir que des gens comme nous sont près de Dieu et qu'ils nous accompagnent ici-bas, nous tirent en avant, nous montrent le Christ pour l'imiter. Nous n'avons pas à les copier, mais à vivre l'amour ardent qu'ils ont pour le Christ. Le curé d'Ars disait : « Je fais volontiers une belle place aux saints ici-bas pour qu'ils me fassent une petite place au ciel. »

Prier les saints, c'est reconnaître que Jésus est l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, car c'est par lui que les saints et les saintes intercèdent pour nous auprès du Père. Ce ne sont pas des géants inaccessibles, mais des amis qui nous aident à traverser les épreuves de la vie, à trouver notre propre chemin de sainteté. En les priant, nous exprimons notre confiance et notre relation en un Dieu proche, intime au cœur. Avec eux, nous devenons des amis de Dieu. Le pape François parle de cette proximité dans l'un de ses plus récents textes, son exhortation *Gaudete et exsultate* sur l'appel à la sainteté dans le monde actuel.

Depuis quand avez-vous un tel intérêt pour les saints, je dirais une telle amitié?

C'est drôle que vous me posiez cette question, car je viens justement d'écrire sur ce sujet dans mon autobiographie, qui paraîtra en septembre 2022 aux éditions Artège et Novalis, sous le titre *En sa présence*. Votre question est juste; il s'agit vraiment d'une amitié dans le Christ. Ce mystère de la communion des saints est très bien évoqué dans la préface I pour la messe des saints : « Dans leur vie, [Père très saint], tu nous procures un modèle, dans la communion avec eux, une famille, et dans leur intercession, un appui. » Ils me transmettent un feu de joie qui ne peut venir que de l'Esprit. Ils sont le plus beau visage de l'Église.

« L'heure des saints vient toujours », déclarait Bernanos. Ces « fous admirables », selon l'expression de Marie Noël, incarnent la folie d'amour d'un Dieu qui a pour nom « miséricorde ». Leurs exemples m'ont suivi dès l'enfance jusqu'à ce jour, malgré ma période hippie. Dès que j'ai commencé à lire, j'étais fasciné par les bandes dessinées de saints. Cet attrait répondait probablement à un besoin de modèles et de dépassement, un grand désir de vivre pleinement. Déjà à cet âge, j'avais la vague impression que la vie d'ici-bas ne me suffisait pas, que j'étais fait pour la patrie céleste et pour l'éternité. Je me sentais appelé à une grande aventure, à être un ardent témoin du Christ, à parler et à écrire sur Dieu. Mes amis du Ciel m'encourageaient à avancer sur cette voie, comme s'ils me disaient : « Jacques, ce n'est pas facile, mais c'est possible et c'est très beau ! »

À vingt ans, j'ai vécu une conversion, une rencontre très forte du Christ par Marie, qui m'a ramené à mes amis les saints. Ils m'attirent parce qu'ils

me rendent le Christ attrayant, incarné, vivant. Ils sont ses amoureux qui ont partagé les mêmes combats et les mêmes préoccupations que moi, les mêmes espérances et les mêmes déceptions. Je leur parle comme à des compagnons de route qui ont mené la même aventure de la liberté et de la vérité. Ils m'aident à libérer le saint qui se cache en moi comme un bloc de marbre non encore sculpté, que l'amour de Dieu veut ciseler pour qu'apparaisse son image.

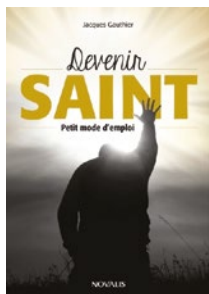
Ailleurs, Bernanos écrit aussi que « notre Église, c'est l'Église des saints » (Jeanne, relapse et sainte, 1934). Ces saints, vous les avez tant fréquentés – en racontant notamment leurs histoires – qu'il nous semblait tout naturel de terminer cet entretien en vous demandant ce que leurs vies ont en commun.

Les saints ont en commun une vie d'oraison, qui est le secret de la sainteté, l'écoute aimante de la parole de Dieu, l'humilité du cœur, la joie de la croix, le service désintéressé, le renoncement à eux-mêmes. Ces points forts sont des signes surs de la sainteté, beaucoup plus que les miracles, les guérisons, les phénomènes extraordinaires.

Les saints et les saintes nous disent qu'il ne s'agit pas de briller comme des vedettes et de vaincre comme des héros, mais d'éclairer et de laisser le Christ triompher en nous. Ils nous montrent que nous devenons saints en laissant Dieu faire son œuvre en nous, ce qui suppose une bonne dose d'abandon, car les luttes ne manquent pas dans ce combat spirituel. « Aimer et laisser faire Jésus et Marie », disait la bienheureuse Dina Bélanger de Québec, dont on fête cette année le 125^e anniversaire de naissance.

Quelle belle aventure, tout de même, que celle de la sainteté ! Cela faisait dire à Léon Bloy que la seule tristesse, c'est de ne pas être des saints. Mais on y arrive à petits pas. Ne nous décourageons pas. La sainteté est essentiellement une expérience de la miséricorde divine. ■

Pour aller plus loin : les articles sur la sainteté dans son site et blogue jacquesgauthier.com ; les vidéos sur sa chaîne YouTube, dont une retraite complète de huit entretiens sur « Devenir saint ».



Devenir saint. Petit mode d'emploi.
Paris et Montréal. Éditions de l'Emmanuel et Novalis, 2020,
120 pages, 14,95 \$.



Qui parle ensemble s'assemble

James Langlois

james.langlois@le-verbe.com

Illustrations de Marie-Hélène Bochud

Si l'adage *Qui se ressemble s'assemble* affirme avec justesse que la similarité favorise l'unité, son antagoniste *Les opposés s'attirent* n'est pas moins vrai. On pourrait aller jusqu'à dire en fait que la réalité même de la communion intègre ces deux versants. L'écueil du premier serait de conduire facilement à la fusion, et celui du second, à la dissension. Entre deux maux, il faut choisir le moindre. Et c'est la raison pour laquelle la relation dans la différence peut être beaucoup plus périlleuse, voire contrintuitive pour certains. Il semblerait toutefois que le fruit de son labeur révélerait davantage un caractère surnaturel, voire miraculeux, et participerait ainsi à une véritable culture de la paix.

C'est en ce sens que se proposent, chacun à leur manière, les trois entretiens qui suivent. Dans sa quête du royaume des cieux, le catholique ne peut faire l'économie d'une discussion sincère et charitable avec ceux qui ne sont pas dans la même barque que lui, à savoir les pratiquants d'autres confessions religieuses (**p. 62**), les croyants des différentes dénominations chrétiennes ou les athées (**p. 58**). À vrai dire, la nécessité de créer des ponts commence à l'intérieur même de l'Église (**p. 55**), où une multiplicité de points de vue et de sensibilités cohabitent.

Les présents dialogues ne mettent pas en scène des experts ni des représentants d'un groupe ou d'une idéologie quelconque. Ce serait même s'y méprendre que de réduire l'expression ou les idées de ces personnes à une étiquette précise. L'exercice suffit à lui-même pour rendre compte que c'est dans l'accueil désintéressé de l'autre et de ce qu'il pense que peut poindre une réciprocité insoupçonnée.

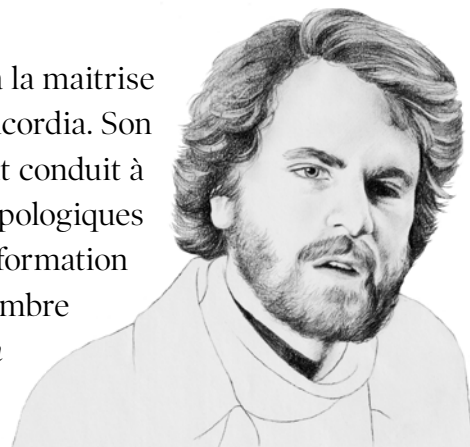
L'unité dans la diversité

Entretien entre deux catholiques



Sabrina Di Matteo est adjointe à la direction de la Conférence religieuse canadienne (CRC). Elle a travaillé en aumônerie universitaire et aux services diocésains de Montréal, après des études en théologie. Elle est aussi présidente et chroniqueuse à *Présence* – *information religieuse*.

Louis-Joseph Gagnon est candidat à la maîtrise en théologie à l'université Concordia. Son parcours universitaire l'a également conduit à l'Institut européen d'études anthropologiques (*Philanthropos*) et à l'Institut de formation théologique de Montréal. Depuis décembre dernier, il dirige la revue *En Son Nom* – *Vie consacrée aujourd'hui*.



Être chrétien aujourd'hui

Sabrina Di Matteo: Pour commencer, je dirais qu'être chrétienne, pour moi, c'est être humaine et simplement cheminer dans la vie en essayant de m'humaniser, de progresser en tant que personne, mais avec une référence explicite à Jésus Christ et à l'Église. Ce sont deux repères importants de ma foi. Je ne peux pas être chrétienne et adhérer à une autre figure religieuse historique. C'est le Christ qui est le centre de la foi chrétienne, et l'Église, c'est le lien que j'entretiens avec les personnes qui sont chrétiennes comme moi.

Louis-Joseph Gagnon: Pour moi, être chrétien, c'est participer à la nature divine à la manière et à la suite du Christ. Participer à la nature divine, ça ne veut pas dire être Dieu. Effectivement, Dieu est tout autre que nous, mais il s'agit de rentrer dans la suite du Christ, c'est-à-dire de le faire à la manière dont Dieu s'est incarné, d'être pleinement humain à la manière du

Christ pour participer de la vie divine. Donc, le Christ est central, et le Christ n'est pas juste central pour moi, le Christ est total.

S. Di M.: Je suis d'accord avec ce que tu dis, Louis-Joseph. La référence à Jésus en tant que Christ et fils de Dieu, c'est le lien divin. Puis l'Église, la communauté humaine aussi. Pour moi, l'Église a plusieurs réalités: je peux la considérer comme mon Église locale, ma petite communauté de partage, mais aussi l'Église mystique, le peuple de Dieu qui avance, qui se constitue à travers l'histoire. Il y a ce lien transcendant et divin. Et j'ai choisi de faire une référence à Jésus Christ parce que c'est lui qui nous révèle Dieu d'une manière unique dans le christianisme.

Dire Dieu tout seul sans Jésus, je ne suis pas sûre que c'est complètement chrétien, parce qu'à ce moment-là, ça peut être n'importe quel Dieu, n'importe quelle compréhension de ce qu'est la divinité.

J'ajouterais : être chrétienne, pour moi, c'est aussi être en recherche. Je crois également que nous participons pleinement à cette humanité. Si le Christ a été pleinement humain, et aussi pleinement divin, notre quête, si nous sommes pleinement humains, c'est être à l'écoute de la volonté de Dieu dans nos vies, et c'est une manière de participer à cette divinité.

L.-J. G. : Du fait que nous sommes humains, je pense que personne n'a une vision globale de l'histoire avec un grand H ni de l'humanité en général ; donc, à un certain moment, nous sommes contraints de choisir : nous ne pouvons pas vivre l'ensemble (nous pouvons vivre l'ensemble du mystère en tant qu'il est grâce, mais il va toujours s'incarner et se préciser dans une vie avec des accentuations ou des particularités propres).

Je pense que nous pouvons avoir personnellement une certaine accentuation vers l'humanité ou la divinité, mais l'un n'empêche pas l'autre tant que nous convergions vers le Christ. Après, c'est toujours la question de savoir ce qu'est concrètement participer de la nature divine...

S. Di M. : Effectivement, comment vit-on de la nature divine quand on achète son steak à l'épicerie ? Ha ! ha !

L.-J. G. : D'ailleurs, je discutais de cette question avec quelqu'un la semaine dernière : ça veut dire quoi, agir comme chrétien ? Comment distingue-t-on un chrétien de quelqu'un d'autre ? En quoi diffère-t-il d'un musulman ou d'une personne athée qui achète un steak ? En quoi ces actions-là concrètes reflètent-elles la nature divine ?

S. Di M. : Il y a aussi une dimension dont nous n'avons pas parlé : celle de l'Esprit Saint. L'Esprit est donné à l'Église. Cette dernière ne nous appartient pas humainement, et je pense que c'est pour ça que c'est un peu insaisissable et très paradoxal : je trouve que c'est à notre avantage, à certains égards, d'avoir une structure, parce qu'on a cette universalité, mais le désavantage, c'est la lourdeur de l'institution.

C'est important de se rappeler que l'Église ne nous appartient pas, que l'Esprit travaille à travers l'Église, à travers le monde extérieur à l'Église aussi, et que le monde peut interpeler l'Église pour la faire avancer. Je dirais même que c'est important d'humaniser notre Église comme institution. C'est peut-être un avantage d'y travailler depuis longtemps : je ne peux plus râler sur telle ou telle décision de Rome ou des évêques du

Canada sans me dire : « Oui, mais attends, j'en connais, je connais les gens qui sont là-dedans. » C'est important aussi de nous rappeler les humains qui en font partie, de nous rappeler l'Esprit qui travaille à travers ces personnes-là. Peut-être que l'Esprit travaille même malgré les décisions qui se prennent. C'est un peu ce qui me permet de garder espoir.

L.-J. G. : La question qui me vient à propos de l'Église sur terre, en pèlerinage, qui est perfectible, c'est : quelle est sa norme de perfection ? Quelle est-elle et vers quoi mène-t-elle ? Comme tu as remarqué, j'ai commencé notre discussion en parlant de la nature divine et de la participation à la grâce, parce que, pour moi, la perfection de l'Église, ou d'une Église qu'on qualifie de pérégrinante, ou Église en marche, c'est d'être unie à Dieu. C'est sa norme, sa dignité ; c'est ce à quoi l'Église est appelée, et même chaque personne.

De ce point de vue là, pour moi, il n'y a pas de distinction entre chrétiens et catholiques : c'est la même réalité. Parce que le Christ est venu pour tous les hommes, de tous les temps, et c'est ce que le chrétien est appelé à vivre. Du fait d'être uni à Dieu, tu es uni aux saints qui sont morts et qui sont unis avec le Christ présentement, tu es uni à ceux qui vont venir et tu es uni à ceux qui le sont présentement. Après ça, qu'il y ait des divergences, qu'il y ait des schismes, des apostasies ou des hérésies, c'est le propre de l'Église en marche, l'Église pérégrinante qui, dans le contexte dans lequel elle vit, dans le contexte humain, va vivre des difficultés, des incompréhensions quant à la foi et face à Dieu lui-même.

Une identité en tension

S. Di M. : Je trouve que c'est une bonne question. C'est une identité en tension entre le fait d'être catholique et chrétien. Je vais prendre une métaphore très humaine, encore une fois, pour en parler : l'image de la famille. Dire qu'il y a une grande famille chrétienne, c'est incontournable, et dans celle-ci, il y a une généalogie, une histoire, il y a des branches différentes, des traditions qui se développent. Il y a effectivement des séparations, des schismes.

Mais pour moi, être catholique, c'est quand même appartenir à une branche particulière de cette famille, c'est avoir un album de photos particulier, une histoire et un héritage précis. Je sais que ça peut être tentant (moi aussi, je lutte contre ça) de dire : « Je suis juste

chrétienne.» Plus récemment, je me disais que je pourrais me définir seulement comme une chrétienne œcuménique. Mais ce serait faux. Oui, je peux aller célébrer dans un autre rite, je peux aller louer dans une église évangélique, mais c'est comme aller dans ta lointaine parenté où le pâté chinois a un goût différent parce que la recette n'est pas celle de ta mère. Tu es comme chez toi, mais pas complètement.

Si je reviens à ce que je disais tantôt par rapport à la structure de l'Église catholique, romaine, universelle, c'est spécial. Oui, c'est lourd, c'est fatigant, nous ne pouvons pas faire bouger telle ou telle doctrine comme nous l'aimerions peut-être, mais en même temps, la structure donne un cadre de référence.

Quand on voit les dérapages qui peuvent se produire dans des Églises qui sont autonomes, où le pasteur est la seule référence, l'enseignement peut déraiper et ça peut conduire à des abus. Ça ne veut pas dire que, dans l'Église catholique, il n'y a pas de dérapages – nous sommes tout à fait conscients des genres de scandales qu'il y a –, mais il reste que nous avons une histoire, des siècles et des siècles de corpus de références pour l'enseignement de la tradition; donc, il y a quand même un phare très clair, et il y a des choses pour nous ramener à l'ordre si nous avons complètement dévié du chemin.

L.-J. G.: Comme tu dis, nous parlons d'une question d'identité. Dans l'Église, il n'y a pas seulement les romains, il y a aussi les maronites et toutes ces Églises grecques qui sont revenues dans l'unité catholique. Ce sont toutes des manières différentes de vivre l'être chrétien catholique.

J'ai pu assister à quelques liturgies grecques et, comme tu disais, c'était pour moi comme aller dans ma parenté lointaine; je n'étais pas nécessairement rejoint. Le fait de fréquenter quelques liturgies différentes m'a confirmé dans mon identité catholique. Il y en a d'autres qui sont extrêmement interpellés par ce type de liturgie et c'est correct.

Il y a une question de sensibilité aussi et d'histoires personnelles. Certaines accentuations rejoignent plus de personnes. À un certain moment, nous ne pouvons pas proposer une manière concrète de faire qui rejoint l'ensemble des hommes de toutes époques, de tous lieux, de tous temps. Il y a trop de multiplicité, il y a trop de diversité pour avoir une seule manière de vivre dans tous les aspects concrets.

S. Di M.: Absolument. Je pense que cette diversité au sein même de nos façons d'être catholique est une réalité importante. J'ai mis du temps à moi-même me réconcilier avec ça. Mais en vieillissant, j'ai appris à être beaucoup plus conciliante.

Une Église de conciliation

S. Di M.: Je pense vraiment qu'on peut avoir des couleurs et des expressions différentes de sa foi: quelqu'un d'introverti va peut-être préférer une pratique spirituelle plus contemplative, peut-être que cette personne va préférer les petits groupes de partage que d'aller dans une JMJ. À travers l'histoire de l'Église, on voit qu'il y a toujours eu cette adaptation aux cultures et aux besoins de l'époque. Nous avons un certain cadre pour la liturgie, mais il y a une créativité possible. On va célébrer différemment au Bénin ou au Québec, par exemple, donc il y a des accents culturels qui vont ressortir, et je trouve que c'est la beauté de la ritualité catholique qui peut être malléable.

Dans le passé, j'ai eu des jugements envers des personnes quant à leur façon de vivre leur foi. Je me suis dit: «Ce n'est pas mon esthétisme.» Mais une fois qu'on parle aux gens, qu'on comprend d'où ils viennent, ce qui les a façonnés dans leur foi, c'est tellement plus facile de s'entendre, en fait.

L.-J. G.: C'est une bonne nouvelle! Il y a autant de diversité qu'il y a de personnes; donc, comment réussit-on à se rassembler dans des groupes ou des communautés religieuses? Que des gens puissent se retrouver, malgré la diversité, dans un cheminement qui les appelle et dans lequel ils se retrouvent tous ensemble, pour moi, c'est une bonne nouvelle.

S. Di M.: C'est mon souhait pour l'Église, spécialement pour celle du Québec et du Canada, qu'elle soit une Église de conciliation, de réconciliation, pour nous-mêmes d'abord. Ma propre foi m'oblige toujours à me resituer, à être conciliante avec mon passé, avec les gens autour de moi. Il y a toujours cet appel à la réconciliation, c'est un mot qu'on entend beaucoup dans l'Église et dans la société en ce moment au Canada: la réconciliation avec notre passé, avec la société dans son ensemble. Je souhaite que l'Église, à travers l'humilité et une volonté de se purifier, c'est-à-dire d'aller à l'essentiel, de refuser les jeux de pouvoir, puisse être vraiment le signe et le sacrement de la réconciliation humaine. ■

Tous frères en Adam et Ève ?

Entretien entre un catholique et un athée



Collaborateur depuis 2020 pour *Le Verbe*, Jean-Philippe Murray est en formation vers le sacerdoce. Son cursus en théologie et en philosophie le pousse à vulgariser les grandes questions de la tradition intellectuelle chrétienne sur notre site Web.

Édouard Mailhot est un ingénieur dans la fin vingtaine. Il aime l'histoire et la généalogie et se plaît à discuter de croyances religieuses. Bien qu'il soit athée, il lit *Le Verbe* assidument et commente certains articles. C'est d'ailleurs de cette manière que l'interaction avec Jean-Philippe a débuté. Ces échanges ont perduré sur plusieurs centaines de pages, se concrétisant même autour d'un café. La discussion qui suit en est un bref échantillon.



Édouard Mailhot : Salut, Jean-Philippe ! Petite question pour toi. J'écoutais le dernier épisode d'*On n'est pas du monde* et je me demandais : est-ce que les catholiques croient qu'Adam et Ève sont les ancêtres de tous les humains sur Terre ?

Jean-Philippe Murray : Salut, Édouard ! Il y a plusieurs positions au sein de la théologie catholique en ce qui concerne Adam et Ève. Ce qui est central à la foi chrétienne, c'est que les premiers êtres humains ont commis un péché qui les a coupés de la justice originelle que Dieu leur avait donnée et qui a blessé la nature humaine transmise à leurs descendants.

Toutefois, cet élément commun et tenu par la foi catholique peut être interprété de diverses manières :

- Certains vont soutenir que toute l'humanité est issue d'un seul couple.

- Certains vont soutenir que toute l'humanité est issue d'une population qui n'était pas composée d'hommes achevés. Ce serait au sein de ce groupe et sous l'action de Dieu que serait apparu le premier vrai couple d'humains (au sens d'animal doué d'une âme rationnelle et spirituelle) à partir duquel toute l'humanité, telle qu'on la connaît, descend.

– Certains vont soutenir que tout l'univers tel qu'on le connaît, et aussi l'humanité, découle d'un état antérieur à notre univers et dans lequel les premiers hommes auraient péché (position de M^{gr} André-Mutien Léonard).

En somme, la question d'Adam et Ève est fort complexe et elle est beaucoup discutée parmi les théologiens. Dit simplement, la question est de savoir comment la doctrine du péché originel s'articule avec ce que les sciences et la philosophie enseignent sur l'origine des hommes.

Adam, Ève et Darwin

E. M.: Merci! Et toi, tu penches pour quelle interprétation? On dirait que je vois mal comment Adam et Ève peuvent concorder avec la théorie de l'évolution. Sur Terre, il y avait des êtres unicellulaires, ensuite des animaux aquatiques, puis des êtres qui ont marché sur la terre ferme et qui, ensuite, ont marché sur leurs deux pieds. Tu penses qu'Adam et Ève avaient des ancêtres aquatiques?

J.-P. M.: Je penche plutôt vers la seconde explication: je ne vois pas de problème à ce que le premier couple humain soit issu d'ancêtres aquatiques. D'ailleurs, chez tous les théologiens que j'ai lus, je n'ai pas vu de malaise ou de problème à dire qu'Adam et Ève seraient issus d'une évolution des vivants.

E. M.: Moi non plus, je ne vois pas de problème à ce qu'Adam et Ève descendent d'êtres aquatiques. Le problème me semble plutôt être avec les enfants d'Adam et Ève: ils se seraient accouplés entre eux?

J.-P. M.: Oui, effectivement, les descendants du premier couple ont dû s'accoupler ensemble, il n'y avait pas vraiment d'autres choix. C'est un point assez traditionnel qu'abordait déjà Thomas d'Aquin en parlant des descendants du premier couple.

E. M.: Tu ne vois pas de problèmes avec ça? L'histoire, à quelques occasions, nous a montré que des cas de consanguinité du genre ne donnent pas des enfants forts...

J.-P. M.: Oui, c'est certain que la consanguinité pose aujourd'hui des problèmes. Cependant, ce n'est pas clair si la situation était similaire (d'un point de vue

biologique) pour les premiers êtres humains, car notre organisme n'est pas biologiquement identique à celui de nos ancêtres. De plus, la consanguinité a dû être une situation temporaire. Comment est-ce que ça aurait pu être différent, d'après toi?

E. M.: Je ne vois pas pourquoi la situation biologique qui cause les conséquences de la consanguinité aurait été différente il y a deux-millions d'années, lorsque ceux que l'on nomme *Homo habilis* étaient sur Terre. Je pense que nous sommes les descendants de ces centaines de milliers d'individus, divisés en différentes tribus, un peu comme des singes aujourd'hui. Ces groupes se sont déplacés et se sont reproduits entre eux, ce qui a permis un certain brassage du *pool* génétique. Un rétrécissement de notre arbre généalogique à deux individus me paraît complètement invraisemblable! Essaie de visualiser le phénomène: ton arbre généalogique aurait la forme d'un sablier! En haut, les ancêtres d'Adam et Ève, et en bas, les enfants et petits-enfants de ce couple, jusqu'à toi.

J.-P. M.: Il n'y a pas nécessairement de contradiction entre ce que tu dis et ce que j'ai dit, car au sein d'une population d'animaux, des modifications génétiques peuvent naître à des niveaux individuels. D'un point de vue scientifique, ce n'est pas invraisemblable que l'humanité soit issue d'un seul couple. D'ailleurs, cette position (appelée monogénisme) est scientifiquement défendue. Le biologiste qui écrit sur le site que je t'ai partagé tout à l'heure¹ a aussi écrit un article à ce sujet².

L'évènement primordial

E. M.: Je ne m'attendais pas à ce que ce sujet relance notre discussion, mais c'est très intéressant. Je suis assez surpris par ce que tu me dis! Je pensais que tu allais me dire qu'en fait, l'histoire d'Adam et Ève est une histoire pleine de symboles qui a été écrite pour nous enseigner. D'ailleurs, est-ce que tu penses qu'Ève a vraiment jasé avec un serpent?

J'ai lu rapidement l'article du prêtre-biologiste [NDLR: le père dominicain Nicanor Pier Giorgio Austriaco, voir la note de bas de page]. C'est un article de philosophie publié dans une revue de philosophie catholique

1. Voir www.thomisticevolution.org/disputed-questions.

2. Voir www.pdenet.org/acpq/content/acpq_2018_0092_0002_0337_0352.

et qui a comme conclusion que ce n'est pas déraisonnable de dire que les humains descendent du premier être qui pouvait parler. C'est très faible comme argumentation. Ne trouves-tu pas étrange qu'un biologiste défende cette théorie à l'aide de la philosophie, et non avec la biologie ? Si l'auteur possède vraiment des preuves concrètes que l'humanité entière descend d'Adam, il devrait publier dans une revue scientifique sérieuse.

D'ailleurs, tu peux sûrement trouver des géologues qui vont te dire que l'inondation dans l'histoire de l'arche de Noé a vraiment eu lieu. Est-ce qu'il faut croire que le sauvetage des animaux par Noé est vraiment arrivé pour autant ?

J.-P. M. : Ta réponse est intéressante et elle me fait à nouveau voir un point que j'avais déjà remarqué et mentionné : il n'est pas facile de bien se comprendre lorsqu'on échange par Internet. Je ne dis pas ça pour condamner ce moyen de communication, mais juste pour attirer l'attention sur ses faiblesses ! En fait, plusieurs des choses que tu dis me semblent justes et ne sont pas opposées à ce que je dis ; elles vont même précisément dans mon sens.

Quand je dis que l'histoire d'Adam et Ève possède une portée historique, ça ne veut pas dire qu'il faille lire leur récit comme un texte purement historique. C'est ce qu'exprime bien le *Catéchisme de l'Église catholique* : « Le récit de la chute (Gn 3) utilise un langage imagé, mais il affirme un événement primordial, un fait qui a eu lieu *au commencement de l'histoire de l'homme* » (CEC, n° 390). C'est pourquoi nous n'avons pas à lire tous les détails du récit comme quelque chose d'historique. C'est la Tradition et le Magistère qui ont, au cours du temps, dégagé la portée historique de ce récit allégorique.

« Je pense, moi aussi, qu'il faut s'appuyer sur ce que les découvertes scientifiques nous disent pour connaître les origines de l'homme, car c'est leur rôle. Cependant, il faut faire attention à ne pas faire dire aux conclusions scientifiques ce qu'elles ne disent pas ou ce qui dépasse leur champ d'études. »

Jean-Philippe Murray

Le texte est publié dans une revue philosophique et catholique, car il fait entrer en discussion la théologie (en parlant d'Adam), la philosophie (pour savoir ce qu'est l'être humain) et la biologie (pour comprendre les origines de l'homme). Ce biologiste est loin d'être un idiot ! C'est un interlocuteur sérieux et il discute aussi avec d'autres biologistes. Il n'est d'ailleurs pas le seul à défendre biologiquement le monogénisme [NDRL : l'espèce humaine ayant un seul couple comme origine commune].

Pour ce qui est de l'arche de Noé, l'Église n'enseigne pas de manière dogmatique que ce récit décrive un événement historique en tout point. Le récit d'Adam et Ève, et surtout de leur péché, n'a pas la même centralité pour la foi chrétienne que celui de Noé. Quand la foi chrétienne s'intéresse aux premiers hommes, ce n'est pas pour des raisons scientifiques (simplement décrire et comprendre le monde), mais parce que cela a des conséquences sur le plan de Dieu, sur notre vie et sur notre fin ultime (la vie éternelle).

Pour le dire autrement, la Bible (et, entre autres, les neuf premiers chapitres de la Genèse) ne se veut pas un manuel scientifique visant à décrire le monde, mais un texte qui nous révèle qui est Dieu et quel est son plan de salut pour l'humanité. Cependant, cette révélation a une portée historique, scientifique et philosophique, dans la mesure où elle parle d'événements et de réalités étudiées par d'autres disciplines.

Le faux choix

E. M. : Bon, je suis un peu rassuré, tu ne penses pas que l'entièreté de l'histoire d'Adam et Ève a vraiment eu lieu.

Par contre, je ne vois pas nos points de vue converger tant que ça! Oui, nous croyons tous les deux que la théorie de l'évolution est vraie et que nous sommes les descendants des australopithèques (un des premiers singes bipèdes), mais ensuite, ta vision des choses est complètement différente de la mienne.

Je pense comprendre que nous croyons en fait à deux types différents de monogénisme. Je pense que tous les humains sur Terre sont les descendants des *Homo sapiens* qui sont apparus en Afrique il y a 300 000 ans et qui se sont lentement dispersés sur la planète, en se mélangeant probablement avec les autres primates comme les hommes de Néandertal et autres. On appelle cela du monogénisme, puisque tous les humains descendent de cette population.

Si je comprends bien ce que toi tu veux dire par monogénisme, tu penses que tous les humains sur Terre seraient les descendants d'un seul couple de primates. Tu adhères à une théorie qui n'est pas très populaire chez les experts. J'ai l'impression que c'est parce que, comme tu l'expliquais, l'histoire d'Adam et Ève est si centrale et importante pour le christianisme qu'il n'est pas facile pour toi de la voir simplement comme un mythe inventé par les auteurs de la Bible pour faire passer un message ou pour essayer d'expliquer la généalogie des humains.

Je pense qu'on devrait s'appuyer sur des preuves scientifiques pour déterminer ce qui est vrai ou faux quant à l'origine des humains, pas au degré de centralité d'une histoire dans une religion. Tu me demandais de faire confiance aux philosophes anciens qui ont pensé à la question de l'existence de Dieu pour conclure qu'il existe; je te demande d'y aller avec le consensus des scientifiques modernes sur des questions naturelles!

J.-P. M.: Merci pour ta réponse, Édouard!

Comme je l'ai laissé sous-entendre plus haut, je voulais préciser que ma lecture du récit d'Adam et Ève n'est pas propre à moi. Cette lecture est bien mise de l'avant par l'Église catholique dans son *Catéchisme* (n° 390).

Je le disais: c'est un sujet fort complexe, d'autant plus qu'il fait intervenir plusieurs disciplines différentes. Aussi, comme tu l'as souligné, plusieurs mots ont des sens différents selon les contextes disciplinaires.

De plus, je voulais préciser que, pour les catholiques, la question n'est pas de choisir entre, d'un côté, le monogénisme et, de l'autre côté, ce que la Bible enseigne concernant l'origine des hommes. Pour les croyants, la question est de savoir ce que Dieu a enseigné et révélé par la Bible et, dans ce cas précis, par le récit allégorique de la Genèse.

Je pense, moi aussi, qu'il faut s'appuyer sur ce que les découvertes scientifiques nous disent pour connaître les origines de l'homme, car c'est leur rôle. Cependant, il faut faire attention à ne pas faire dire aux conclusions scientifiques ce qu'elles ne disent pas ou ce qui dépasse leur champ d'études. Entre autres, l'étude scientifique des origines de l'homme n'affirme pas qu'il soit impossible que l'humanité descende d'un couple. C'est une question débattue en science.

De plus, il y a bien des questions sur l'origine de l'humanité que les scientifiques n'étudient pas: Dieu est-il intervenu dans l'émergence de l'humanité? Quelle est la nature des hommes? Quand la biologie, la philosophie et la théologie parlent des premiers hommes, parlent-elles des mêmes personnes?

E. M.: Je suis intéressé par le fait qu'une partie non négligeable des humains croit que l'histoire d'Adam et Ève est vraiment arrivée. Je trouve intéressant que les religions soient puissantes au point que (et ça ne semble pas ton cas) quelqu'un puisse croire que la première femme humaine soit le produit d'une côte du premier homme. Je trouve incroyable que des gens pensent que l'arche de Noé est historique. Je pourrais continuer comme ça! Je ne te cacherais pas que je trouve ça amusant!

Donc, une discussion avec toi sur le sujet de l'origine des hommes nourrit ma curiosité. Si, au passage, je peux en apprendre plus sur le sujet, c'est tant mieux, et si tu peux en apprendre plus sur le sujet, c'est également tant mieux. ■

Des racines en partage

Entretien entre une juive et un chrétien



Sociologue, conférencière, auteure et dramaturge, Sonia Sarah Lipsyc est également chercheuse associée à l'Institut d'études juives de l'Université Concordia et fondatrice de ORA-Connaissance du judaïsme. Dans ses colonnes Web, *Le Verbe* lui a souvent demandé de puiser dans les trésors de son héritage juif pour éclairer notre monde contemporain.

Rédacteur en chef pour *Le Verbe* médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, Antoine Malenfant est diplômé en sociologie et en langues modernes.



Antoine Malenfant: Chère Sonia, vous le savez, dès notre premier échange, il y a déjà quelques années, nous avons convenu qu'un jour, nous prendrions le temps d'échanger sur les grandeurs et les défis du beau dialogue fraternel entre juifs et catholiques. Ce dossier sur la communion était le prétexte doré pour faire advenir ce jour.

Pour ma part, j'ai eu l'heur de découvrir quelques parcelles de la richesse dont le peuple juif est porteur lors d'un pèlerinage en Terre sainte, alors que je n'avais qu'une petite quinzaine d'années. Déjà, un héritage immense se montrait à moi : l'importance capitale de la lignée et de la terre, comme la promesse faite à Abraham, demeure intacte dans les siècles chez les enfants du Père de la foi. Si l'on fait abstraction des

dérives du sentiment patriotique (dont Israël n'a certes pas le monopole!), cette certitude, cette foi profonde que le Seigneur, dans son plan d'amour, nous veut ici (lieu) et maintenant (lignée et rôle dans l'histoire), m'avait alors rejoint et me porte encore. Je crois savoir que, de votre côté aussi, votre contact avec le monde chrétien et votre engagement dans le dialogue ne datent pas d'hier.

Sonia Sarah Lipsyc: En effet, par un concours de circonstances, j'ai fait ma terminale dans une école privée catholique, Sainte-Clotilde, tenue principalement par des sœurs, à Strasbourg. On y trouvait alors les filles des bonnes familles catholiques, les enfants de militaires, les réprouvées pour des raisons diverses des autres écoles et celles qui, habitant le quartier,

préféraient se rendre dans cet établissement. J'y ai noué des liens d'amitié notamment avec une amie qui m'avait invitée chez elle à Noël aux Pays-Bas. J'y ai découvert cette lumière si particulière, claire-obscur, propre à ce pays et aussi... la messe de minuit, et cette famille, en retour, découvrait en moi une jeune fille très attachée à son identité juive.

J'ai grandi en Alsace, en France, région sous régime concordataire, qui accorde un statut particulier aux religions, puisque certains officiants sont payés par l'État, et qui accueille de longue date un côtoiement de plusieurs cultes. J'ai toujours su que j'évoluais dans une Europe où le patrimoine judéo-chrétien était important, et ce double héritage ne devait pas s'oublier. Strasbourg possède également une faculté de théologie, et j'adorais travailler dans la bibliothèque feutrée de cet institut. C'est là que j'ai découvert les livres d'une auteure québécoise très impliquée dans sa foi chrétienne et sensible au judaïsme: Aldina da Silva. Je m'étais jointe à un groupe œcuménique d'étude universitaire et nous avons travaillé sur ce texte magnifique et ô combien humain des Psaumes de David, dont je ne me lasse pas. On m'a alors proposé un contrat comme chercheuse à la Faculté catholique de théologie de Louvain-la-Neuve (Belgique). J'ai poursuivi là-bas ma recherche sur l'herméneutique et l'éthique dans le judaïsme.

Mon premier ouvrage, sur un tout autre sujet, a d'ailleurs été publié aux éditions du Cerf, dirigées par les Dominicains, qui avaient créé des collections dédiées à la culture juive. Cette connaissance progressive et amicale du monde chrétien et de son évolution m'a donné le goût de m'impliquer dans le dialogue. À Montréal, il m'est arrivé de donner des conférences dans le groupe de dialogue judéo-chrétien dirigé par Thérèse Klein et Louis Charbonneau. Et surtout, j'interviens régulièrement au sein d'un groupe d'étudiants, la Bande FM, en conviant des amis juifs à se joindre à moi. Et puis, il y a mes articles pour votre média!

La révolution *Nostra aetate*

A.M.: Dans les Actes du concile Vatican II, publiés en 1966, une section discrète, mais fondamentale pour la relation entre chrétiens et juifs, s'intitule *Déclaration sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes*, aussi connue sous le nom *Nostra aetate*. Les Pères conciliaires tenaient à y rappeler les mots de

l'apôtre Paul, lui-même juif pharisien, au sujet de ses frères «à qui appartiennent l'adoption filiale, la gloire, les alliances, le culte, les promesses et les patriarches, et de qui est né, selon la chair, le Christ» (Rm 9,4-5). On est loin des accusations antiques envers les Juifs comme peuple déicide! Ce texte marque un tournant, d'après vous, dans les relations entre nos peuples?

S.S.L.: Un tournant? Une révolution, vous voulez dire! Enfin, au bout de deux-mille ans et au lendemain de la Shoah, l'Église s'interrogeait sur cet «enseignement du mépris» – comme le nommait Jules Isaac, l'un des artisans et précurseurs de ce dialogue judéo-chrétien – à l'encontre des juifs et du judaïsme. Il rencontra à ce sujet le pape Jean XXIII, qui mit en branle en 1962-1963, peu avant de mourir en fait, le concile Vatican II, lequel aboutira à la déclaration de *Nostra aetate* comportant ce paragraphe sur les liens de l'Église avec le judaïsme. Initiative qui suscite jusqu'à maintenant un sentiment d'amitié des juifs pour ce pape ainsi qu'une reconnaissance à son égard.

En substance, de quoi s'agit-il dans ce texte? Permettez-moi de le dire avec mes mots, en m'appuyant également sur des développements ultérieurs, au fil des ans, dans le cadre d'autres actes et déclarations de l'Église catholique¹.

D'abord et avant tout, l'abandon de l'accusation du peuple juif comme peuple déicide rendant les juifs responsables de la mort du Christ. Imprécation à l'origine de tant de massacres ou de haine contre les juifs depuis le Moyen Âge: les croisades, l'Inquisition, jusqu'aux pogromes en Europe centrale, encore au cours du 20^e siècle. Cet antisémitisme sera déploré, puis condamné par l'Église.

Ensuite, l'accent était aussi mis sur le lien spirituel avec le judaïsme et le rappel, en quelque sorte, des racines hébraïques de l'Église, puisque Jésus était juif.

Enfin, on a constaté un éloignement par rapport à la théorie de la substitution («Virus Israël»), qui affirmait que l'Alliance entre Dieu et le peuple juif était caduque et pleinement remplacée par une nouvelle Alliance avec les chrétiens. Il y a, au contraire, une

1. *Orientations et suggestions pour l'application de Nostra aetate*, en 1975; *Notes pour une présentation correcte des juifs et du judaïsme dans la prédication et la catéchèse de l'Église catholique*, en 1985; *La déclaration de repentance des évêques de France*, à Drancy en 1997; *Nous nous souvenons: une réflexion sur la Shoah*, en 1998, etc.

reconnaissance de la pérennité du peuple juif dans sa foi, ses rites, le respect des commandements de la Torah et sa vivacité; il n'est point réprouvé, dégenéré et condamné à l'errance pour ne pas avoir reconnu le Christ. Et, en 1993, sera signé un *Accord fondamental entre le Saint-Siège et l'État d'Israël*, enfin pleinement reconnu².

Différents instruments, un même orchestre

A. M.: Souvent, le dimanche matin, quand je chante les psaumes avec mes enfants, je ne peux m'empêcher de penser, avec reconnaissance, à tous ceux qui ont transmis les mots du psalmiste jusqu'à nous, aujourd'hui. Même chose pour le cœur de la foi qu'est le *Shema Israël* que nous récitons chaque soir avant de les envoyer au lit: «Tu aimeras le Seigneur, l'unique, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces», commandement professé et prêché par le Christ lui-même (Mt 22,37).

Évidemment, j'ai reçu ces prières de l'Église, mais tout cela a été passé par le peuple du «Passage» (*Pessa'h*, Pâque). Ce ne sont là que quelques-uns des points qui unissent nos deux traditions, mais la liste pourrait s'allonger, certainement, jusqu'aux nombreux liens liturgiques³. Or, la fraternité et le dialogue ne peuvent faire l'économie d'un inventaire honnête de ce qui nous distingue.

2. Pour en savoir plus sur tous ces axes: *Juifs et chrétiens au Canada. 50 ans après Nostra aetate*, sous la direction de Jean Duhaime et Gilles Routhier, Fides, Montréal, 2017.

3. Voir Jean-Baptiste Nadler, *Les racines juives de la messe*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 124 pages, préfacé par le grand rabbin de France, Haïm Korsia.

« En ce qui concerne nos différences, il y a d'abord et avant tout le fait que, si les juifs reconnaissent Jésus comme l'un des leurs, ils ne le considèrent ni comme le Fils de Dieu ni comme le messie. Je ne voudrais, bien sûr, ici, heurter personne... mais répondre franchement à votre question. Le christianisme a traduit ce refus des juifs comme un aveuglement. »

Sonia Sarah Lipsyc

S. S. L.: Commençons par ce qui nous rassemble... Proclamer le nom du Dieu un et le fait de nous relier à lui de toutes nos fibres, c'est le rappel du crédo de la foi juive et monothéiste si bien symbolisé dans le *Shema Israël* (Dt 6,4-9). Les chrétiens ont diffusé cette connaissance. Nous avons aussi en commun la conscience de la force de la prière, le souci d'autrui et un texte, celui de la Torah, des prophètes et d'autres écrits, inclus dans la Bible hébraïque.

Néanmoins, si je ne dis pas « l'Ancien Testament », c'est à escient, car pour nous,

les juifs, il est notre référence centrale et permanente. Et dans la lignée de Vatican II, il serait sans doute opportun que d'autres le nomment le « Premier Testament »... Aussi, si ce socle nous est commun, nous ne le lisons pas de la même façon. Pour nous, la Bible ne se lit pas, d'ailleurs: elle s'interprète à l'aide de la Torah orale retranscrite principalement dans le Talmud. J'ai eu l'occasion d'écrire dans vos colonnes à ce sujet⁴. Mais elle représente un héritage commun précieux.

En ce qui concerne nos différences, il y a d'abord et avant tout le fait que, si les juifs reconnaissent Jésus comme l'un des leurs, ils ne le considèrent ni comme le Fils de Dieu ni comme le messie. Je ne voudrais, bien sûr, ici, heurter personne... mais répondre franchement à votre question. Le christianisme a traduit ce refus des juifs comme un aveuglement.

L'autre point qui me vient à l'esprit – et que le lecteur nous pardonne l'aspect succinct de ces réponses –,

4. Voir « Le Talmud: la clé pour comprendre le judaïsme », *Le Verbe*, 21 mai 2021, [en ligne]. [le-verbe.com/culture/le-talmud-la-cle-pour-comprendre-le-judaisme/].

c'est la notion de salut. Pour le judaïsme, il y a une acceptation de chaque démarche spirituelle et de l'accès au salut de la personne qui l'incarne, à condition que son cheminement respecte les commandements dits des enfants de Noé, qui sont, selon le Talmud, peu ou prou, les dix commandements. Il n'y a donc pas de nécessité de convertir autrui, mais au contraire de le respecter dans ses choix, car chacun participe au *tikoun* (réparation) et à la rédemption de ce monde. Il y a une attention à cet égard, parfois même un accompagnement.

Or, en fin de compte, tout se passe comme si chacun usait de son instrument dans un seul et même orchestre en se tournant vers le même chef.

Pour la suite du chemin

A. M.: Nous avons pu le constater, au cours des cinquante dernières années, des progrès extrêmement réjouissants ont été réalisés dans le dialogue judéo-chrétien. Toutefois, la tentation serait grande de s'en tenir à ces gains sans poursuivre les remises en question de part et d'autre. Je pense notamment, du côté chrétien, à certains courants qui, même minoritaires, réussissent à répandre leur fiel antisémite à la moindre occasion. Leur condamnation, même si elle est nécessaire, ne pourrait suffire: elle doit aussi, je pense, s'accompagner d'une mise en exergue des points de convergence avec le peuple juif et d'une valorisation sans cesse renouvelée des richesses que nos traditions partagent.

S. S. L.: Oui, ce qui reste à faire, d'un point de vue tant chrétien que juif, est intimement interrelié.

Du point de vue juif, il faut encore surmonter la méfiance et le traumatisme de siècles d'antijudaïsme et d'antisémitisme, qui se sont traduits par des massacres tout le long de l'histoire au nom même d'une religion chrétienne qui prônait l'amour du prochain... On ne rappellera d'ailleurs jamais assez que le fait «d'aimer son prochain comme soi-même», tel que l'incarnait Jésus, est un verset tiré du Lévitique (19,18). Mais, même s'il y a eu le silence complice de nombreux chrétiens durant la Shoah, il y en a eu d'autres (ecclésiastiques, congrégations de sœurs, anonymes) qui ont risqué leur vie pour sauver des juifs. Nous les nommons les «Justes des Nations» et notre reconnaissance est réelle.

De plus, la crainte d'un prosélytisme caché ou ouvert habite également la conscience juive. Il faut savoir l'apaiser. Pour ma part, je crois qu'il faut – comme plaide Armand Abécassis, un penseur juif contemporain qui connaît très bien les Évangiles – organiser des études en commun qui se pencheront sur nos sources réciproques. À la fois une manière de se rendre compte des sources hébraïques du Second Testament, de prendre connaissance de l'esprit talmudique et de faire plus ample connaissance avec la démarche et les valeurs chrétiennes. J'ajoute également qu'il est important que le monde juif se rende compte de tout le chemin que l'Église a accompli à l'égard du judaïsme et prenne acte de cette révolution toujours en marche.

Du point de vue chrétien, vous l'avez relevé, le combat contre l'antisémitisme et l'ignorance doit être constant parce que ça demeure une éducation permanente. Il implique également un point de vue plus équitable sur le conflit du Proche-Orient, car Israël est trop souvent pris à partie. Il faut avoir conscience du narratif des différentes parties en présence sans penser que l'on est dans un film en noir et blanc.

Il serait souhaitable de multiplier les initiatives, les causeries entre personnes de bonne volonté, la visite dans les synagogues, les études en commun. Respecter nos différences déjà dans les termes que nous utilisons. Parlons-nous de la même chose lorsque nous énonçons, par exemple, le mot «foi»? En hébreu, il se dit *emouna*, et l'une de ses racines est «fidélité». Avoir la foi, pour un Juif, c'est d'abord être fidèle à une transmission millénaire de textes, de rites, de commandements et d'actes.

J'aimerais, pour finir, citer cette phrase de mon maître, le rabbin Léon Askénazi (bénie soit sa mémoire), qui fut très engagé dans le dialogue judéo-chrétien, un dialogue qu'il voyait et souhaitait fraternel: «Les mains des hommes ne pourront jamais se superposer: pas plus que la main droite ne coïncide avec la main gauche. Elles peuvent en tout cas s'étreindre⁵.» ■

5. Dans *La parole et l'écrit*, tome I, Albin Michel, Paris, 1999, p. 467.

Cènes d'amour

Emmanuel Lamontagne

emmanuel.lamontagne@le-verbe.com

La Cène est sans aucun doute l'un des passages du Nouveau Testament les plus significatifs et importants pour tous les chrétiens. L'appellation « Cène » vient du latin *cena*, qui signifie tout simplement repas du soir ou souper. C'est cet épisode, se déroulant au moment de la Pâque juive, qui a établi les bases liturgiques de la nouvelle religion chrétienne à naître. En effet, le dernier repas que Jésus a partagé avec ses disciples est la genèse de l'eucharistie, qui est le point culminant de toute messe chrétienne. Nous vous proposons donc de découvrir, à l'aide de cinq œuvres artistiques, les principaux éléments de ce récit.





Ultima Cena, 1495-1498

Léonard de Vinci (1452-1519), fresque, réfectoire du couvent dominicain de Santa Maria delle Grazie, Milan, Italie.

Il est pratiquement impossible d'écrire sur le thème iconographique de la Cène sans parler de la fresque de Léonard de Vinci. L'œuvre est tellement connue que, pour la vaste majorité des Occidentaux, elle est la référence visuelle quand on évoque la Cène.

Il faut dire qu'une multitude de copies existent, la variété de celles-ci allant d'œuvres quasi contemporaines de l'originale, produites par des maîtres italiens, aux souvenirs bas de gamme, version plastique brillant dans le noir. Cette diffusion mondiale est étonnante

si l'on considère que l'œuvre est destinée, dans son contexte original, à un public très restreint. En effet, la célèbre fresque orne le réfectoire du couvent Santa Maria delle Grazie de Milan. Les éléments architecturaux présents en arrière-plan de la composition ont d'ailleurs pour but de donner l'illusion d'un prolongement de la salle du réfectoire.

De Vinci a choisi de peindre la réaction des disciples après que Jésus leur eut dit : « Amen, amen, je vous le dis : l'un de vous me livrera » (Jn 13,21). Cela permet à l'artiste de représenter picturalement

diverses émotions, comme la surprise, la colère et l'incrédulité. Les disciples sont peints par groupes de trois entourant un Jésus dont le visage est le point central de la fresque. De Vinci représente tous les participants du même côté de la table, face au spectateur, ce qui est une pratique courante pour l'époque. Cependant, il innove en intégrant Judas au groupe, alors que, traditionnellement, ce dernier est représenté à l'écart.

La communion des apôtres, 1440-1441

Fra Angelico (1395-1455), fresque, Musée national de San Marco, Florence, Italie.

Guido di Pietro, peintre natif de Florence, mieux connu sous son nom de religieux «Fra Angelico», est béatifié en 1982 par le pape Jean-Paul II en reconnaissance de sa vie exemplaire. La fresque que nous présentons ici fait partie d'un ensemble d'œuvres qu'il a réalisé pour décorer le monastère San Marco, aujourd'hui un musée, dans lequel il vivait. Le décor architectural de la fresque évoque d'ailleurs le monastère lui-même, comme si l'action de la scène représentée s'y déroulait. L'intérêt de cette œuvre réside dans le moment atypique de la Cène

que l'artiste a choisi de représenter. En effet, une grande majorité des œuvres se concentrent plutôt sur le moment de l'institution de l'eucharistie précédant tout juste la scène ici représentée, c'est-à-dire la communion des apôtres.

Le Christ, facilement reconnaissable à son nimbe crucifère, prend ici les traits d'un prêtre tenant un ciboire et distribuant des hosties aux disciples. La table du repas évoque l'autel des églises, tandis que la composition générale rappelle évidemment la liturgie

eucharistique d'une messe dominicale. Judas est discrètement représenté dans la scène parmi le groupe de disciples agenouillés. Il est aisément identifiable par son auréole noire qui diffère de celle des autres disciples, marquant ainsi sa trahison à venir et sa déchéance.

Fait également rare pour la thématique de la Cène, Fra Angelico a fait le choix de représenter la Vierge Marie, à l'avant-plan, sur la gauche de la composition.





Le souper mystique, 17^e siècle

Simon Fiodorovitch Ouchakov (1626-1686), icône sur bois.

Célèbre peintre moscovite d'icônes, Ouchakov a travaillé pratiquement toute sa vie d'artiste pour la Chambre d'argent, l'atelier artistique du tsar de Russie. Ayant eu de nombreux apprentis, il a influencé durablement les iconographes qui lui ont succédé.

Contrairement aux usages de l'époque, voulant que l'iconographe doive uniquement peindre les icônes d'après les modèles anciens, Ouchakov invente de nouvelles compositions tout en conservant les bases du style russo-byzantin. Il participe ainsi à la création d'un nouveau style d'icônes dites «fryazh», influencé par la peinture occidentale et se voulant plus mimétique de la nature. L'icône du *Souper mystique* est représentative de ce nouveau style. Le Judas figuré en avant-plan en est l'élément le plus

marquant. On sent bien que le traître, qui tient la bourse contenant les pièces d'argent, est sur le point de quitter l'assemblée. Cette manière de représenter la scène se réfère à l'évangile de Jean: «Judas prit donc la bouchée, et sortit aussitôt» (Jn 13,30). Ce mouvement dans la composition, obtenu par la torsion du corps de Judas, tranche grandement avec la tradition des représentations hiératiques typiques des icônes orthodoxes. L'ensemble des autres disciples et le Christ sont beaucoup plus stables, plus conformes à la tradition.

La présence d'écritures identifiant chacun des personnages est également un élément traditionnel, notamment les lettres IC / XC, pour Ἰησοῦς Χριστός, Jésus Christ.





La première eucharistie, 1562

Juan de Juanes (1507-1579), huile sur toile, Musée du Prado, Madrid, Espagne.

Peintre le plus important de l'école de Valence, de Juanes est une célébrité de son vivant, comme en témoigne son surnom de «second Raphaël». L'influence italienne est très présente dans le corpus d'œuvres du peintre espagnol, exclusivement composé de sujets religieux.

La composition de *La première eucharistie* reprend l'ensemble des canons esthétiques italiens de la Renaissance. On y voit le Christ, tenant l'hostie élevée, qui est figuré en plein centre de la composition devant une fenêtre ouvrant sur un paysage lointain. On remarque également en arrière-plan des tentures de couleur verte entrouvertes, qui représentent symboliquement l'idée d'une vérité dévoilée. Comme dans le tableau de Léonard de Vinci, le Judas de Juanes est présent dans le groupe de disciples et non mis à l'écart. Il est cependant représenté de manière traditionnelle, sans auréole, et faisant dos au spectateur. La torsion de sa jambe signale qu'il est sur le point de quitter la table, emportant avec lui le sac de pièces d'argent qu'il tient fermement.

L'aiguière et la bassine en avant-plan de l'œuvre renvoient au lavement des pieds des disciples par Jésus, décrit dans l'évangile de Jean (13,4-5). Cette référence est accentuée par le fait que tous les personnages sont pieds nus. De Juanes réussit donc à représenter sur la même composition l'ensemble du récit évangélique entourant la Cène, soit le lavement des pieds, l'annonce de la trahison de Judas et l'institution de l'eucharistie.

La dernière Cène, 1886

Fritz von Uhde (1848-1911), huile sur toile, Staatsgalerie, Stuttgart, Allemagne.

Petit-fils du directeur du Musée d'art de Dresde et fils d'un peintre amateur très impliqué dans l'Église luthérienne, Fritz von Uhde était généalogiquement destiné à devenir un artiste peignant des scènes religieuses!

Ce n'est cependant qu'après une carrière militaire, dont des années de service pendant la guerre franco-prussienne, que von Uhde entrera à l'Académie des beaux-arts de Munich. Il y sera par ailleurs l'un des premiers Allemands à peindre des scènes de genre en plein air. Cet intérêt pour la vie quotidienne et les gens ordinaires influencera également ses œuvres ayant pour thème les récits bibliques. Sa *Dernière*

Cène nous présente des disciples et un Jésus pauvrement vêtus, attablés dans un intérieur sobre de la fin du 19^e siècle. Cette façon de représenter le Christ parmi les ouvriers et les pauvres, dans un contexte moderne, est typique de l'œuvre de von Uhde. On lui reprochera d'ailleurs cette esthétique en l'accusant de désacraliser la figure du Christ.

Ici, c'est le siège vide de Judas en avant-plan, qui se trouve lui-même dans l'ombre en arrière-plan de la composition, qui nous permet d'identifier le moment que l'artiste a voulu représenter. Il s'agit des adieux que le Christ fait à ses disciples une fois le traître étant sorti (Jn 15 et 16). ■



Ce qu'on raconte sur l'eucharistie

Saint
Jean-
Paul II



« L'eucharistie est le sacrement le plus parfait de l'union au Christ. »

« Celui qui se nourrit du Christ dans l'eucharistie n'a pas besoin d'attendre l'au-delà pour recevoir la vie éternelle: il la possède déjà sur terre, comme prémices de la plénitude à venir, qui concernera l'homme dans sa totalité. »

« L'Église vit de l'eucharistie. »

Blaise Pascal



« Que je hais ces sottises, de ne pas croire l'eucharistie, etc. Si l'Évangile est vrai, si Jésus Christ est Dieu, quelle difficulté y a-t-il là ? »

Sainte Teresa
de Calcutta



« Il est vraiment là en Personne, à vous attendre. »

« Si vous voulez vraiment grandir en amour, revenez à l'eucharistie, revenez à l'adoration eucharistique. Il nous faut tisser nos vies autour de l'eucharistie... »



**« Chaque communion est
une transformation. »**

**Marthe
Robin**

**« L'eucharistie nous ouvre
l'horizon d'un autre monde qui
commence dès maintenant. »**



Père Nicolas Buttet

**« L'eucharistie vient [...] au-devant de ces deux
désirs de l'homme : le désir naturel de voir Dieu
et le désir surnaturel de partager sa vie. »**

**Padre
Pio**

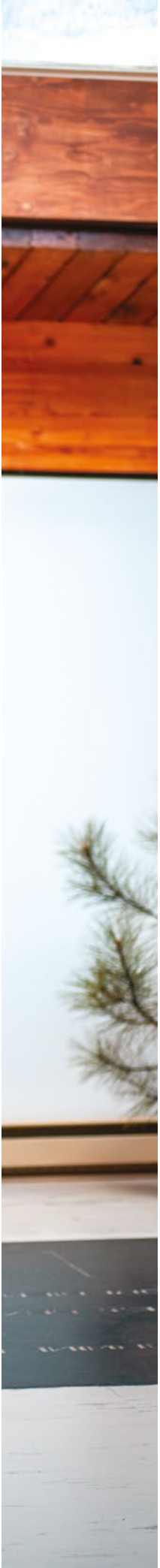


**Saint Thomas
d'Aquin**

**« Un miracle eucharistique ne
concerne donc pas le pain, mais
concerne la forme que revêt le
Christ. »**



**« Le monde pourrait vivre sans le
soleil, mais pas sans l'eucharistie. »**



PHOTOREPORTAGE

Les boulangères du pain des anges

CONFECTION D'HOSTIES
CHEZ LES CARMÉLITES DE DOLBEAU

Sarah-Christine Bourihane

sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Photos de Jean Bernier

De l'extérieur, le bâtiment n'a l'air de rien. Un plain-pied brun et blanc aux fenêtres étroites. Sur le toit, une cloche retentit. Entre les murs, onze sœurs avancent doucement, prennent place dans les stalles de la chapelle. Un doux silence s'installe. Le tictac de l'horloge est le seul mouvement perceptible. Derrière ce calme d'apparence statique, on devine une vie intérieure active, foisonnante. Les carmélites se préparent à recevoir la communion, premier ingrédient de leur fécondité spirituelle, fruit du travail de leurs propres mains.



Même si les contemplatives chantent derrière les barreaux du cloître, on perçoit une proximité sans entrave. Après la messe, elles viennent à nous naturellement, nous accueillent comme si elles nous portaient déjà dans la prière depuis l'annonce de notre venue. Nous échangeons quelques mots sur la coïncidence : l'évangile de la messe parlait de multiplication des pains. Dans ce lieu, on sent que c'est la Providence qui mène la barque.

Après la messe, sœur France se rend à l'atelier, enfile son tablier. Elle prend le relai des employés arrivés au petit matin. Avec l'âge, les sœurs ne peuvent maintenir la même cadence de production qu'avant. Trois laïcs les aident à répondre à la demande des retailles d'hosties, un marché aussi profitable que

celui du pain eucharistique et qui donne une seconde vie au pain imparfait.

On nous ouvre la porte. Des arômes de pain se dégagent. L'atmosphère de travail est imprégnée de la sérénité monastique, même si l'on entend les vrombissements du « carrousel ». Cette machine ronde où tournent six plaques de cuisson est spécialement conçue pour cuire le pain de messe. De la vapeur chaude en émane. Le mélange aux allures d'une pâte à crêpe y est aspiré et cuit à 280 degrés. Après le tour de manège, la sœur en ressort de minces feuilles blanches translucides et fragiles.

On les trie une à une, avec patience et minutie. Quand on trouve des disparités, on les relègue à la boîte des retailles. « Pour ce qui deviendra le corps du Christ, la perfection est de mise », lance







sœur France, en train d'examiner une feuille à la sortie du four.

Depuis un an, les sœurs sont les dernières de la province à fabriquer du pain d'autel, fières héritières d'une tâche normalement réservée aux communautés religieuses. Dès le début des années 1980, la confection d'hosties s'est avérée pour les carmélites un gagne-pain favorable, aux côtés de la reliure, de la sérigraphie et de la culture de légumes.

Puis, tour à tour, des communautés religieuses vieillissantes ont donné leur

équipement de production d'hosties aux sœurs plus jeunes qu'elles. Les contemplatives sont passées d'une production artisanale dans le silence du cloître à une production plus modernisée dans un bâtiment à l'extérieur.

Les carmélites ont toute la détermination pour garder le flambeau allumé, tant que faire se peut. «Il faut que ça continue. On ne veut pas que la fabrication de l'ingrédient qui va devenir le corps du Christ soit laissée seulement aux entreprises privées», confie sœur Denise, la prieure des carmélites, dont



la plus jeune a 67 ans. «Au Carmel, on travaille jusqu'au bout, on n'a pas de problème de retraite», ajoute-t-elle avec un brin d'humour.

LA RECETTE SACRÉE

La recette du pain eucharistique est somme toute assez simple. «Beaucoup d'amour, un peu d'eau et de farine», s'exclame sœur Anne-Marie avec son charmant rire aux tonalités vietnamiennes. Mais parfois, les religieuses ont droit à une autre version en collation, me confie

la sœur en chuchotant : une recette de pain sucré, un de ses secrets bien gardés.

Si le travail est machinal à première vue, il exige la finesse d'une attention sans cesse renouvelée. Entre la pesée de la farine, la température de l'eau ou le réglage du taux d'humidité, les conditions fluctuent. La saison ou l'épaisseur de la farine pâtissière font partie des variables à prendre en compte.

Par coups d'essais et d'erreurs, les sœurs ont mis au point un savoir-faire méticuleux. Sur six charriots sont placées

2856 feuilles, pas une de plus ou de moins. Trente-deux coups de pédale par demi-feuille sont requis pour le découpage. De ce processus sortiront 285000 petites hosties. Mais parmi tous ces paramètres, la prière est un invariant dans la recette, et pour les sœurs, l'ingrédient principal. Elle ne se goûte pas, mais pourtant, elle change tout !

PRIER ET VEILLER AU GRAIN

Attaquée au découpage, sœur Anne-Marie, silencieuse et recueillie, donne des coups de pédale. Le travail répétitif libère l'esprit, fait entrer dans un climat propice à la prière. Les grosses rondelles blanches et lisses tombent dans une boîte déposée à côté du découpoir. Elle prend soin de les recueillir, les dépose sur une feuille de carton. «Chacune des hosties passe par mes mains!» se réjouit la sœur.

«C'est quelque chose de penser que l'hostie que tu as dans ta main va devenir le corps du Christ, renchérit sœur Denise. Au Carmel, nos intentions de prière sont tournées vers les prêtres. Que l'on soit ou non en train de fabriquer des hosties, on prie pour eux, et aussi pour ceux qui communient, pour qu'ils vivent l'union à Dieu. On peut dire que chaque personne qui reçoit l'hostie dans sa main est portée par notre prière.»

Sœur France fait défiler des bons de commande écrits à la main. Des épiceries et des dépanneurs de la région commandent toutes les semaines les fameuses retailles d'hosties. Des paroisses, une majorité de communautés religieuses ou des prêtres sont demandeurs de leurs hosties artisanales. Le distributeur Chandelle Tradition dessert entre autres la région de Montréal, et certaines demandes sont même déjà venues de l'Ontario ou de la Colombie-Britannique.

À côté du bureau de sœur France se trouve une haute armoire. Sœur Denise tire sur les poignées, en fait sortir un lit escamotable, le sien. Elle y passe la









nuit lorsque les hosties, sèches et cassantes, sont humidifiées dans une salle durant 24 heures, une fois par mois. « Cette nuit-là, je m'endors vers 23 h et je me lève deux ou trois fois pour aller vérifier que tout est correct. Je bois un bon verre d'eau avant de me coucher pour être sûre de me lever », me dit sœur Denise, heureuse de veiller.

PÉTRIR DEUX CULTURES

Cinq sœurs participent à la longue chaîne de confection du pain d'autel. Même la religieuse de 97 ans, qui se tient encore bien occupée. Courbée sur sa chaise, elle dépose doucement, de ses mains marquées par un siècle de vie, les grandes hosties dans un sac.

Cette sœur fait partie de la cohorte des pionnières du monastère. Pendant la guerre d'Indochine qui frappe le Vietnam dès 1946, plusieurs sœurs sont exilées en France. « Certaines de nos sœurs ont vécu des traumatismes de guerre. Il arrive qu'elles se réveillent la nuit en criant. L'une d'elles a vu sa famille se faire exterminer par des soldats américains. Avec la grâce de Dieu, elles sont parvenues à offrir toutes les souffrances pour leur pays », raconte sœur Denise.

À l'époque, en France, les carmels sont nombreux. L'évêque de Chicoutimi manifeste son désir d'accueillir des carmélites dans la capitale des bleuets, à Dolbeau-Mistassini. Dix-sept sœurs, dont dix Vietnamiennes, répondent à la demande. Elles arrivent en 1957.

Arrimer les cultures orientale et occidentale dans le quotidien d'un couvent participe au mystère de la communion que les sœurs s'efforcent de vivre. « Le prophétisme de la vie consacrée, c'est de vivre ensemble, avec les différences culturelles, avec nos personnalités singulières. C'est un combat qui n'est pas facile, qui demande des renoncements », constate sœur Denise, en ajoutant en riant : « Mais pour [faire] les hosties, il n'y a pas de chicane ! »



*

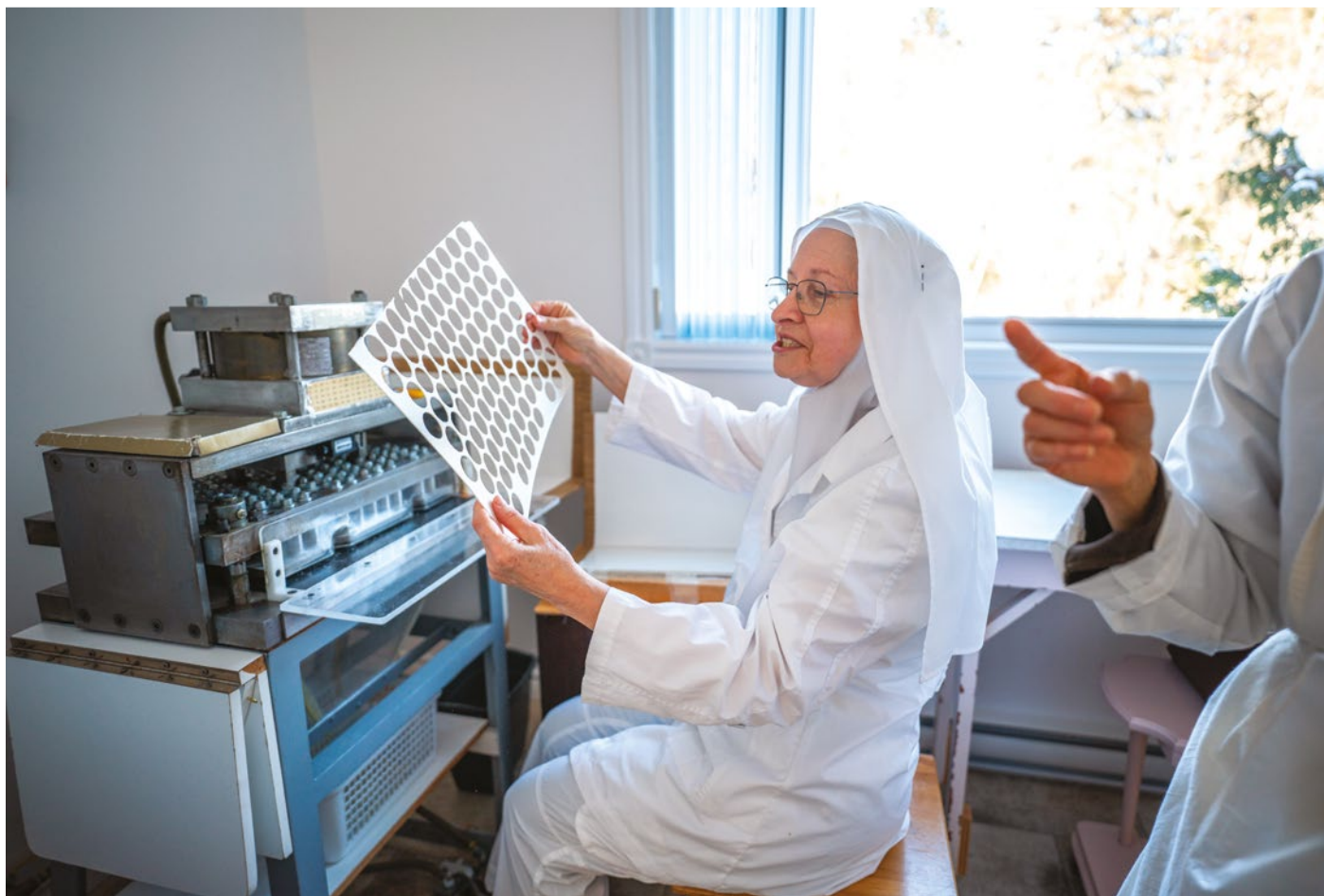
Aux abords des rapides de la rivière Mistassini, la cloche du cloître résonne à nouveau, appelle les sœurs une fois de plus. Elles avancent dans la clarté, sous des puits de lumière qui envoient du ciel des rayons dorés, signe de la transcendance de Dieu qui les surplombe. Dans le chœur, le lieu où elles ne font qu'un, les contemplatives joignent leurs mains.

La prière ne se lasse pas de contempler le mystère d'un Dieu si grand qui s'abaisse. « On ne comprend rien d'un Dieu qui se fait si petit qu'on peut l'échapper par terre. » Et toujours, elle garde en tête cette parole de la petite Thérèse, elle aussi carmélite : « Je ne puis craindre un Dieu qui s'est fait pour moi si petit. »

Ce Dieu pour qui elles donnent leur vie, leurs yeux l'ont vu, leurs mains l'ont touché. Elles veulent que tous savourent cette communion qu'elles vivent un peu plus chaque jour en confectionnant le pain d'autel.

Et notre périple se termine comme il a débuté : avec l'hospitalité des sœurs. Deux sacs géants, débordants de retailles, sont déposés pour nous à la porte. Ça aurait été des corbeilles que nous nous serions crus dans l'évangile de la multiplication des pains. ■





UN PAIN SANS LEVAIN

Fidèle à la tradition de la Pâque juive, célébrée avec du pain non levé, l'Église catholique demande l'utilisation du pain sans levain pour célébrer la messe, à l'image du dernier repas de Jésus. C'est un signe de frugalité, rappelant la précarité des Juifs quittant à la hâte l'Égypte. Ou le signe de la pureté et du renouvellement de l'Alliance, puisqu'il ne faut pas incorporer au pain « neuf » le levain qui venait originellement d'un pain ancien. Aussi les sœurs cuisent-elles immédiatement la pâte pour éviter toute fermentation.

« Ceci n'est plus du pain ni du vin »

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Dans une église à moitié vide, un prêtre en chasuble aux motifs dorés prononce des paroles étranges : « Ceci est mon corps livré pour vous. Ceci est la coupe de mon sang versé pour vous. » Ce mystère a-t-il encore un sens pour le monde contemporain, alors que tant de martyrs, au fil des siècles, ont donné leur vie pour l'honorer ? Nicolas Buttet, prêtre suisse, spécialiste de l'eucharistie, en décrit toute la sacralité : « À [la consécration], c'est comme si deux millénaires d'histoire étaient balayés et que nous étions contemporains de Marie et de Jean au pied de la croix. » Un sacrifice d'amour qui transcende le temps, l'espace et transforme la vie. Voilà précisément ce qu'ont découvert, deux-mille ans plus tard, cinq personnes ayant vécu une « conversion eucharistique » et que *Le Verbe* a rencontrées.



COULEUR CHAIR

« À l'adolescence, je suis devenu un athée pratiquant. Avec véhémence, j'incitais les personnes à ne plus croire en Dieu », me partage tout de suite Marc-André Coulombe, aujourd'hui marié et père de quatre enfants. C'est pour réfuter les arguments de son ami baptiste qu'il commence à lire la Bible. « Je pensais lui montrer en deux semaines que ça n'avait pas d'allure. Au bout de trois mois, je n'avais toujours pas réussi. »

Il découvre dans la Bible une certaine logique interne. La capacité à argumenter de Jésus l'impressionne. « Je n'avais jamais vraiment entendu parler de Jésus, du moins, pas de celui qui débat contre les scribes et les pharisiens. Je trouvais ce gars-là vraiment brillant. Mais quand il parlait de l'enfer, je me disais que s'il avait raison, j'étais dans la *chnoute*. »

Perplexe, Marc-André demande carrément à son ami comment ne pas aller en enfer. La recette semble simple : se retirer dans sa chambre, demander à Dieu d'entrer dans son cœur.

« Moi, comme scientifique, je teste des choses. Je me suis donc dit que j'allais essayer. »

En plein mois de février 2004, Marc-André plie les genoux, se tient là, dans sa chambre, pendant deux heures. Rien ne se passe. Il persévère le lendemain, le surlendemain. « Le quatrième soir, une douche d'huile, d'amour et de pardon me coule dessus. Je vois ma vie en *flashback*. Il y a une connexion avec Dieu le Père qui se fait. »

Marc-André se décrit comme un gars intense qui ne fait pas les choses à moitié : il lit l'Ancien Testament huit fois, le Nouveau Testament quatorze fois et visite une trentaine de communautés protestantes.

Dix ans passent, et un ami l'invite à une messe catholique, à la cathédrale de Sherbrooke. Comme il est protestant, il hésite, mais y va quand même. « Je regarde les vitraux, je trouve étonnant qu'une Église dans l'erreur soit autant "sur la coche" à propos du message de l'évangile. La messe se déroule. Il y a l'élévation, une clochette sonne. La rondelle blanche devient couleur chair. L'évêque la tient une bonne minute. J'apprenais un an plus tard qu'il avait,

lui aussi, vécu quelque chose de spécial à ce moment-là. »

Marc-André entame un dialogue intérieur avec Dieu, complètement abasourdi par ce qui se passe sous ses yeux. « Si c'est vrai que t'es là-dedans, Dieu, je ne peux pas te mettre dans ma bouche, je ne suis pas assez pur. » Et au même moment, l'assemblée répond en chœur : « Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir... » C'était la première fois que Marc-André assistait à une messe. Il ne savait même pas ce qui s'en venait. La coïncidence le saisit. « Jésus me répondait à travers toute l'assemblée. Je rencontrais le Christ que je pensais connaître... dans l'eucharistie ! »

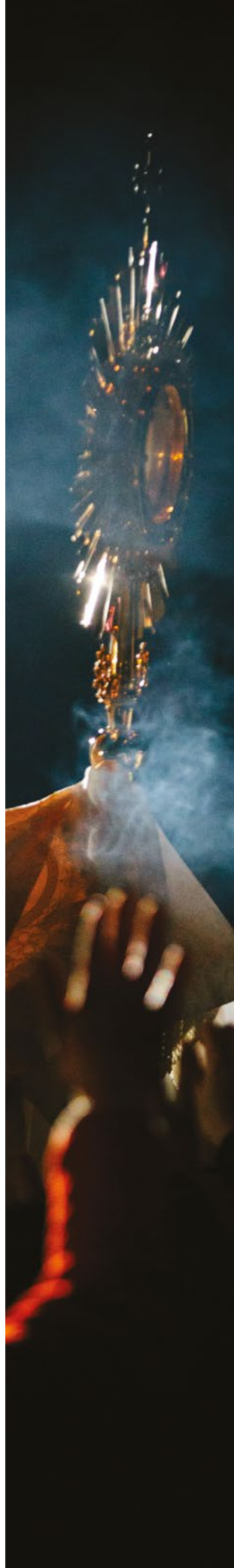
LA LUEUR D'UN LAMPION

Peter Shabbat est prêtre depuis 23 ans dans le diocèse de Montréal. Originaire d'une famille juive, il n'envisageait évidemment pas de devenir catholique. Jeune, il célèbre les grandes fêtes juives traditionnelles de façon sporadique, mais sans plus. Le vent des années 68 souffle, c'est le temps de Woodstock et des explorations. En quête spirituelle, il se rend à Berkeley, en Californie, pour pratiquer la méditation bouddhiste.

De retour au Québec, il est en recherche de silence, habité « d'un désir de Dieu encore caché ». Un ami lui parle de l'abbaye Saint-Benoît-du-Lac. « J'étais comme à la maison. J'ai commencé à y prier, j'y revenais souvent. » Il expérimente une paix profonde.

Quelques mois plus tard, à l'oratoire Saint-Joseph de Montréal, survient le basculement. « Au moment de la consécration, se souvient Peter comme si c'était hier, j'ai reçu le don de la foi. Après cet instant, je me suis dit que j'étais un chrétien. J'étais juste assis là, un dimanche matin comme les autres, mais j'ai senti que ma tête et mon cœur étaient unis ensemble. »

Quand il annonce à sa mère qu'il se fera baptiser, il comprend que Dieu l'attendait au détour. « Quand j'étais très jeune, nous vivions proches de l'oratoire Saint-Joseph. Un jour, nous marchions près de là et il s'est mis à pleuvoir beaucoup. Nous sommes donc entrés à l'intérieur pour nous protéger. Il y avait beaucoup de chandelles et ma mère a décidé d'en allumer une pour moi. C'était vraiment en dehors de



ses habitudes et de son univers spirituel. À 20 mètres de là, 20 ans plus tard, j'ai reçu le don de la foi. J'ai trouvé cela incroyable.»

L'AMOUR THORACIQUE

Quand on rencontre Marie-Camille Duquette à l'église, on a droit à un grand sourire. Ça se sent : elle est sincèrement heureuse de croire en Dieu et de se mettre en service.

C'est d'abord à cause de ses enfants qu'elle est venue cogner à la porte de la paroisse Dina-Bélanger, à Québec : pour leur transmettre l'éducation chrétienne qu'elle et son mari Nicolas ont reçue dans leur enfance. Leur emploi du temps chargé comme médecins est le prétexte pour les inscrire à un parcours catéchétique accommodant.

À son étonnement, Marie-Camille est elle-même interpellée par les enseignements du jeune prêtre. «Ça me parlait, c'était ancré dans la vie de tous les jours.» Le prêtre sent sa soif de Dieu, l'invite à une messe des jeunes.

«J'ai été ébahie de voir autant de personnes de tous les âges et de pays différents. Les gens priaient avec ferveur. J'ai toujours été une personne anxieuse, alors la messe m'aidait à être plus dans la paix. Mais j'étais encore en recherche du Seigneur», se souvient Marie-Camille.

«On m'invite à faire le Triduum pascal en 2017. Je ne savais pas trop c'était quoi. Pour la messe du Jeudi saint, on nous offrait l'hostie, et aussi le sang du Christ. Après avoir communie au calice, en retournant à mon banc, j'ai vraiment senti une grande bouffée d'amour de Dieu descendre en dedans de moi. C'était vraiment fort. Je me suis mise à pleurer, j'étais très émue. Je comprenais que ce n'était pas un amour seulement pour moi, mais pour chacun de nous. Je sentais que le Seigneur m'aimait éperdument et gratuitement, malgré toutes les choses que j'aimais moins de moi-même.»

Son mari et ses enfants sont témoins de sa transformation subite. Marie-Camille se met à lire la Bible, écoute des albums de louange et doit même se tempérer pour ne pas parler tout le temps de Jésus.

Quelques mois plus tard, Nicolas accepte d'accompagner sa femme à une fin de semaine de

prière pour les couples mariés. Pendant un chant de louange, il vit une expérience aussi intense que celle vécue par son épouse. «Nicolas s'est mis à ressentir beaucoup d'amour du Seigneur, il ne s'attendait pas à ça, peut-être parce qu'il est très cartésien. Il s'est même demandé s'il avait des problèmes de cœur, car il éprouvait des douleurs thoraciques. Ça a duré deux bonnes heures.»

Comme cardiologue, il pourra rapidement conclure qu'il ne souffre pas de péricardite. C'est plutôt un amour infini qui a déchiré son cœur.

LA BURETTE DU SALUT

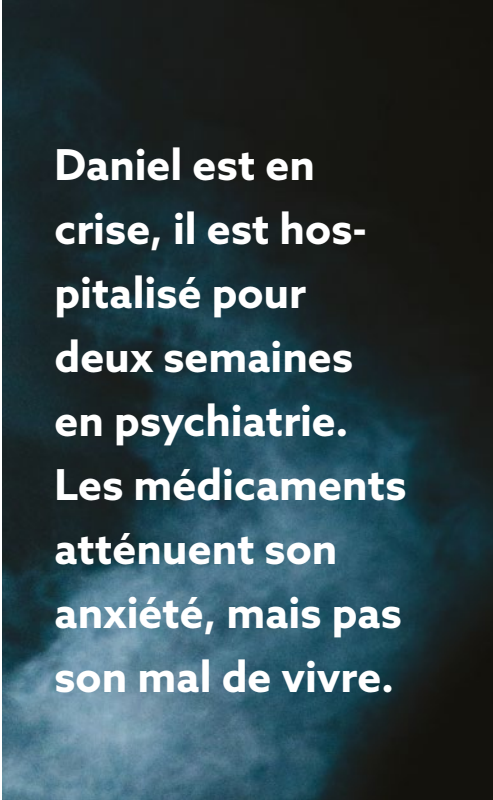
Vincent (nom fictif) est issu d'une famille française non catholique. Par un étonnant concours de circonstances, dès son enfance, la figure du Christ en croix l'interroge, l'appelle.

Son père, brocanteur, rapportait parfois à la maison des débarras de grenier. «Sur la couverture d'un livre qu'il avait rapporté, il y avait un drôle de bonhomme avec des trous dans les pieds et dans les mains, un rond autour de la tête. Je me suis posé des questions. Je suis allé chez les voisins et il y avait le même gars accroché au mur. On ne parlait pas de Dieu à la maison, mais un cœur à cœur avec le Seigneur a commencé à partir de ce moment-là.»

Ce cœur à cœur le conduit à la prêtrise des années plus tard. Prêtre depuis maintenant 25 ans, il ne compte pas le nombre de sacrements célébrés. Mais l'un d'entre eux ressort du lot : la messe des funérailles de son propre père qu'il célèbre en 2007. «Mon père est parti de la maison quand j'avais sept ans. Il aimait l'alcool. Ça a contribué à précipiter sa fin de vie.»

Juste avant l'instant solennel, Vincent a une inspiration. Il prend la burette de la sacristie et se rend au bar juste en face de l'église. Son père fréquentait l'endroit à l'occasion pour prendre un coup. Il demande au serveur de remplir sa fiole de vin. Le vin du bar allait devenir le calice du salut offert à l'autel.

«Même si l'on pense que quelque chose a fait le mal au plus profond, Dieu est là et tout est transformé en lui. Cet alcool qui a contribué à le faire mourir est devenu le sang du Christ. Ça voulait dire pour moi que Dieu a toujours le



**Daniel est en
crise, il est hos-
pitalisé pour
deux semaines
en psychiatrie.
Les médicaments
atténuent son
anxiété, mais pas
son mal de vivre.**

dernier mot. La symbolique était très forte: Dieu est capable de tout transfigurer, jusqu'à la fin.»

LA VIE DE L'ÂME

Daniel Beauchemin n'a pas grandi dans la foi. À l'adolescence, il se questionne sérieusement sur le sens de la vie. Au sujet de Dieu, il écrit: «Je ne pourrai jamais avoir la foi. La foi me demande de croire à des choses dont on ne peut pas être certain. Ça ne serait pas honnête.» Cependant, la rencontre d'un professeur croyant durant son parcours universitaire en philosophie le pousse à s'intéresser au christianisme.

À des funérailles où il est invité, l'intervention du célébrant le surprend: «Si vous n'êtes pas certain que Jésus Christ est présent dans le pain et le vin consacrés, vous ne pouvez pas recevoir la communion.» Daniel se retire de la file. «Je n'étais pas certain. Je me suis demandé s'il y avait un moyen de l'être.»

Un mois plus tard, une autre rencontre l'interpelle: un prêtre lui parle des raisons de croire. Jésus a-t-il vraiment fait des miracles? Après un mois complet passé à étudier la question de long en large, il conclut «que la foi transmise par l'Église est vraie».

L'eucharistie devient un mystère central, le pivot de sa foi. «Si Jésus se fait présent avec

son corps à la messe, je me suis dit qu'il n'y avait rien de plus grand sur toute la terre. J'ai assisté à la messe quotidienne très rapidement. Je n'ai pas vécu de grandes expériences mystiques, mais certainement des sentiments de joie, de paix et de réconfort. J'ai traversé d'intenses épisodes de dépression et de troubles anxieux. Je peux dire qu'à deux reprises, l'eucharistie m'a sauvé.»

En crise, Daniel est hospitalisé pour deux semaines en psychiatrie. Les médicaments atténuent son anxiété, mais pas son mal de vivre. Il est au plus creux. Il se rend de peine et de misère à la messe à l'église Saint Sacrement, à Québec.

«Sur le chemin du retour, tout s'est dissipé en un instant. Je me suis mis à chanter sur ma bicyclette, j'étais vraiment joyeux. Les nuages de désespoir s'étaient évanouis complètement. Cet état a duré des mois.»

L'année suivante, il entre au postulat chez les Dominicains. Il se heurte à plusieurs difficultés, et son état recommence à décliner. Un soir, il troque la soirée de prière pour une séance de jeux vidéos dans un centre informatique du quartier. Tout à coup, panne d'électricité.

«J'ai senti une sorte d'injonction de Dieu me demandant d'aller à la soirée de prière. Je me suis entraîné jusqu'au couvent. J'avais le cœur froid, j'étais mort en dedans. Les autres frères étaient à genoux devant le Saint Sacrement. Puis l'un d'eux a lu un passage biblique sur la brebis égarée et retrouvée. J'ai ressenti une grâce très profonde: Dieu me cherche et me désire. Ça m'a guéri de mon découragement.»

Si Daniel a quitté l'ordre dominicain, il trouve toujours dans l'eucharistie la force pour traverser une maladie qui l'affecte depuis quelques années: l'akathisie. Daniel éprouve une tension continue dans son système nerveux, effet secondaire persistant d'un médicament qu'il a pris.

«J'ai un grand désir de vivre et je cherche l'infini. Je sais que la vie supérieure à laquelle j'aspire est sur l'autel. Je souffre beaucoup dans mon corps, mais je sens que le Christ présent à la messe donne la vie à mon âme.» ■

Merci
au Séminaire
de Québec
d'être un partenaire
majeur de la mission
du Verbe médias.

Photo : Luc-Antoine Couturier, photographe.



SÉMINAIRE
DE QUÉBEC

LeVerbe
médias

Un pour tous et tous pour un !

Le défi de l'œcuménisme en actes

Yves Casgrain

yves.casgrain@le-verbe.com

Unus pro omnibus, omnes pro uno. Cette locution latine signifie ***Un pour tous et tous pour un.*** Devise traditionnelle de la Suisse depuis la fin du 19^e siècle, elle pourrait très bien être celle des chrétiens de toutes confessions, unis au sein de mouvements d'évangélisation, de groupes de pression ou encore de lieux de retraites spirituelles. ***Le Verbe*** a rencontré trois porte-paroles d'organisations qui placent l'œcuménisme au cœur de leur engagement.

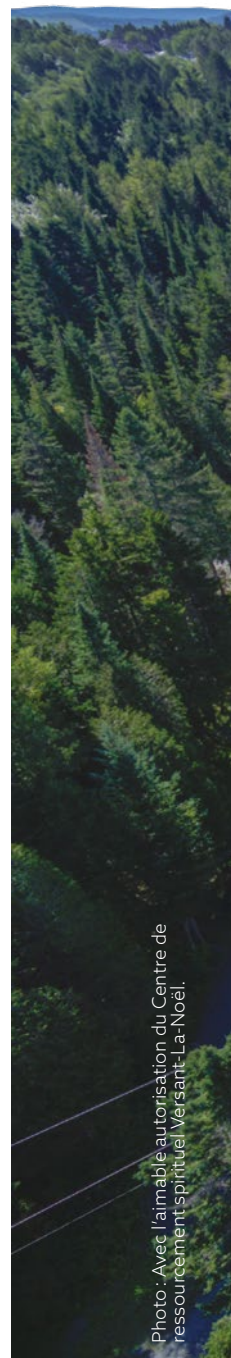


Photo : Avec l'aimable autorisation du Centre de ressourcement spirituel Versant-La-Noël.



Alpha Jeunes

«Non seulement l'œcuménisme fonctionne, mais il est nécessaire! Nous croyons sincèrement que c'est la volonté de Dieu!» Jean-Denis Desbiens, conseiller principal pour la francophonie au sein du groupe d'évangélisation Alpha, insiste: «Cette collaboration des Églises est vraiment, vraiment nécessaire, car nous sommes ensemble dans la même bataille!»

Pasteur pour Église 21, membre de l'Association des Églises baptistes du Québec, Jean-Denis Desbiens a rejoint les rangs du personnel d'Alpha en 2019, après un long séjour en Colombie-Britannique. «C'est là que j'ai réalisé mon propre cheminement et que j'ai rencontré la personne de Jésus.»

Fasciné par l'œcuménisme d'Alpha, Jean-Denis Desbiens souligne toutefois que ce mouvement d'évangélisation n'a pas toujours été œcuménique. «Alpha a été créé en 1970 dans une paroisse anglicane de Londres, la Holy Trinity Brampton. Les fondateurs voulaient inviter les anglicans à dialoguer au sujet de l'ensemble de la foi chrétienne.» C'est en 1990 que l'aspect œcuménique s'est manifesté grâce au pasteur anglican Nickel Gumbel.

Alpha est maintenant présent dans de nombreux pays, incluant le Canada. En 2021, 4300 parcours Alpha ont été offerts, dont 2600 en ligne, dans les différentes villes canadiennes. Au Québec, 220 parcours ont été animés par 129 Églises.

Jean-Denis Desbiens compare Alpha à un «terrain neutre où les différents intervenants qui proviennent de diverses Églises peuvent se rencontrer et discuter de leur mission commune, soit l'évangélisation».

Dernièrement, l'organisme a lancé Alpha Jeunes. Selon le conseiller principal pour la francophonie, «les responsables jeunesse, qu'ils soient catholiques, évangéliques ou protestants, sont moins sensibles aux différences qui existent entre les Églises. Ils sont beaucoup plus ouverts à travailler les uns avec les autres et à collaborer, peu importe leur appartenance chrétienne».

Afin d'aider les responsables jeunesse francophones, une «coop de coaching» a été créée, avec des coachs provenant de différentes Églises. «C'était mon rêve de voir des catholiques devenir des entraîneurs pour des responsables jeunesse issus d'autres Églises chrétiennes. Ceux et celles qui se sont joints à cette expérience disent tous que c'est une belle occasion d'en apprendre sur les uns et les autres.»

«Nous avons le choix, lance Jean-Denis Desbiens, nous pouvons nous isoler et créer des silos, ou nous dire: "Dans cette ville où Dieu nous a appelés, il existe d'autres Églises qui partagent la même mission. Est-ce qu'il y a un moyen de collaborer les uns avec les autres et de vivre cela ensemble?"»

Jean-Denis Desbiens est persuadé que oui.



ACAT-Canada

«Comme le dit un passage que nous aimons citer: “Lorsque deux ou trois sont rassemblés au nom, dans l’esprit, dans la réalité de ce Jésus qui est Christ, il est présent au milieu de nous et avec nous.”»

Cette phrase n’a pas été prononcée dans une église chrétienne, mais bien lors d’une rencontre de prière virtuelle à laquelle participaient des prêtres, des pasteurs, une religieuse et des laïcs chrétiens, tous membres de l’Action des chrétiens contre la torture (ACAT-Canada).

Ce regroupement a été créé en 1974 en France par deux femmes protestantes, Édith du Tertre et Hélène Engel.

L’ACAT a pour but de lutter contre la torture et la peine de mort, et de défendre le droit d’asile.

En 1985, grâce au curé Gabriel Villemure, une branche locale, ACAT-Canada, voyait le jour.

«Bien que la torture ne soit pas pratiquée au pays, le groupe de pression sensibilise le gouvernement et la population sur certaines réalités qui vont à l’encontre de la dignité des personnes, comme l’usage de la contention dans les hôpitaux psychiatriques ou dans les prisons, les fouilles à nu ainsi que la coercition sexuelle pratiquées dans des pénitenciers», explique Nancy Labonté, coordonnatrice d’ACAT-Canada.

L’œcuménisme d’ACAT-Canada ne se retrouve pas seulement dans son nom. Il est également très visible sur son site Web. On y retrouve un document appelé *Les Florilèges*, qui propose des textes de réflexions et des chants pour une célébration. Dans le dernier numéro de *Florilèges* se côtoient une prière du pasteur allemand Jörg Zink, décédé en 2016, et une réflexion du Service national de la pastorale liturgique et sacramentelle (SNPLS) de la Conférence des évêques de France (CEF).

Toutefois, l’ACAT-Canada n’a pas comme mandat de participer au dialogue œcuménique. «Nos membres proviennent de diverses confessions. Certains ne sont pas rattachés à des Églises. C’est une forme d’œcuménisme en pratique, en présence», souligne Nancy Labonté.

La coordonnatrice croit que c’est l’aspect chrétien «qui donne la pertinence à l’ACAT». Nancy Labonté se dit «fière de montrer le visage spirituel et œcuménique de l’organisme».

Versant-La-Noël

Dans la MRC de Chaudière-Appalaches, au sortir de la ville de Thedford Mines, s'élève un édifice tout à fait singulier. Sur son toit, on distingue des symboles de quatre différentes confessions chrétiennes, et même le croissant musulman. De plus, l'étoile de David est présente au-dessus d'un portail du bâtiment (photo p. 95).

Il s'agit en fait de l'un des deux pavillons qui se trouvent sur le terrain du centre de ressourcement spirituel Versant-La-Noël. Fondé en 1998 par le populaire prêtre-chansonnier Robert Lebel et un groupe de bénévoles catholiques, ce centre a pour mission d'accueillir toutes personnes, qu'elles soient croyantes ou non.

«C'est un site spirituel ouvert à toute personne. Nous considérons que chaque personne est un trésor sacré qui mérite que l'on s'y arrête. Je voulais un lieu où l'on peut se rassembler, mais de manière plus universelle encore, en accueillant des personnes de toutes dénominations, d'autres cultures, d'autres formations spirituelles», explique Robert Lebel.

Ce petit Taizé québécois, comme le surnommait feu M^{gr} Maurice Couture, offre de vivre des retraites individuelles ou communautaires. «Nous avons aussi deux célébrations liturgiques par semaine au pavillon œcuménique», souligne celui qui est l'âme de Versant-La-Noël.

Des rencontres œcuméniques ont également lieu. Des pasteurs et des prêtres catholiques peuvent ainsi vivre ensemble des retraites.

L'aspect convivial et accueillant du site n'efface pas les différences entre les Églises chrétiennes, comme le souligne Robert Lebel: «Nous voulons les vivre ensemble.»

Bien que Robert Lebel et les bénévoles de Versant-La-Noël soient en quête d'unité, ils reconnaissent que cette quête est parfois difficile.

«Contre vents et marées, nous choisissons de vivre l'unité. C'est un défi. Pour moi, l'ancrage, c'est d'abord la parole de Dieu. Chaque matin, c'est ma source. Si je n'y puise pas, je risque de céder au découragement. L'unité, nous devons la gagner, la construire dans des conditions parfois difficiles, mais il reste que, s'il y a de l'amour, on peut se dire: "Je ne suis pas d'accord avec toi, mais je t'aime." Cela est faisable», lance-t-il.

Robert Lebel est conscient que l'œcuménisme soulève des résistances. «J'ai du mal à les comprendre. Je crois que l'esprit de l'Évangile est plus ouvert que cela. Un catholique fermé sur lui-même, il me semble que cela fait contraste avec ce que l'Évangile souhaite.»

Le chansonnier croit que seul l'Esprit Saint peut faire comprendre que «l'autre n'est pas un ennemi, mais un peu de Dieu à tes côtés». ■



Frères et sœurs en colocation

La Maison d'Unité

Florence Malenfant

florence.malenfant@le-verbe.com

Inspirée durant l'octave de Pâques 2007 à une jeune mère laïque et engagée, La Maison d'Unité est un milieu de colocation pour jeunes de toutes les confessions chrétiennes.

Ces jeunes ont ainsi l'occasion de vivre pendant un an dans un des appartements de la Maison, au centre-ville de Paris et en banlieue proche, et d'en apprendre davantage sur leurs frères et sœurs catholiques, protestants ou orthodoxes. Cette année de partage et de formation permet aussi à chacun d'approfondir et de redécouvrir les racines de sa propre famille chrétienne.

La Maison d'Unité est un lieu où l'œcuménisme prend la place du prosélytisme. Ainsi, tous les mardis soir, une soirée de prières et de formation est

animée par un groupe œcuménique ou un groupe membre d'une des Églises chrétiennes. Des intervenants de qualité (pasteurs, professeurs, prêtres) sont régulièrement invités à y enseigner.

Des conférences et des fins de semaine de retraite ponctuent également cette année de communion. La prière, la formation et la communion sont réellement au centre de ce que vivent les jeunes adultes de 20 à 35 ans. La Maison est d'ailleurs aussi ouverte à ceux qui désirent seulement assister aux rencontres de formation et aux soirées de prières.

Voilà une initiative qui gagnerait à faire des petits de ce côté-ci de l'Atlantique! ■

✚ maisondunite.org

La réclusion pour écrire *au-delà*



Vie et œuvre
de Laure Conan
1845-1924

Émilie Théorêt
emilie.theoret@le-verbe.com

Marie-Louise Félicité Angers, mieux connue sous son pseudonyme de Laure Conan, écrit à la fin du 19^e siècle une œuvre incontournable de la littérature québécoise. Elle y occupe une place complexe, et en cela, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle suscite tant d'intérêt aujourd'hui. Pour saisir un peu de cette complexité, il faut prendre en compte non seulement ses écrits, mais aussi son sexe et la façon dont elle s'inscrit dans un espace littéraire qui cherche encore à se définir et à s'ériger comme tel.

Étonnamment, c'est poussée par la nécessité de répondre à ses besoins matériels que Félicité Angers choisit la carrière littéraire. Ne sentant ni l'appel du mariage ni celui du cloître, elle considère l'écriture comme un outil d'édification et de conversion. En février 1879, soit à l'âge de 34 ans, elle écrit à une proche correspondante :

« Je voudrais me mettre à écrire. Mon premier essai [*Un cœur vrai*] a été remarqué. Si c'est possible, je voudrais me servir de cette aptitude pour gagner ma vie. » Et plus loin : « Quelque chose qui puisse faire du bien et avec la bénédiction d'en haut, faire aimer Dieu, quand ce ne serait que d'une seule âme » (*Correspondance*, p. 85-86).

Ainsi, Angers embrasse la vocation littéraire en lui faisant porter un objectif spirituel. C'est ce qui fera dire à Marie-Andrée Beaudet qu'il s'agit d'une *vocation littéraire à caractère religieux*.

L'écriture constitue le choix d'un gagne-pain peu orthodoxe pour une femme à cette époque. D'une part, l'accès des femmes à l'écriture publique demeure difficile. D'autre part, même du côté des hommes, l'écriture n'est généralement pas la source d'un revenu principal (sauf pour ceux qui commencent à faire carrière dans le journalisme). Néanmoins, pour Conan, cet emploi s'avèrera couronné d'un certain succès, sinon sur le plan financier, du moins sur le plan symbolique.

Plusieurs conditions favorisent cette réussite. D'abord, Félicité Angers provient d'une famille qui aime la culture et encourage l'éducation des enfants, celle des garçons comme celle des filles. La jeune Félicité fait elle-même des études chez les Ursulines de Québec, l'endroit le plus fréquenté par les futures femmes de lettres avant que ne soient mis sur pied les premiers cours classiques pour jeunes femmes. On connaît également son goût pour la lecture qui, comme pour beaucoup d'autres femmes qui écriront au tournant du 20^e siècle, lui permettra de parfaire son éducation

de façon autodidacte et d'élargir ses connaissances littéraires et culturelles.

C'est donc une Félicité Angers cultivée et relativement à l'aise dans son environnement social qui se lance dans l'écriture sous le nom de plume Laure Conan.

LA VOCATION LITTÉRAIRE

En outre, Conan entreprend ce projet d'écriture de manière bien précise : elle se lance dans l'écriture à la façon d'un appel religieux, une posture qui demeure décisive quant à la fortune des trajectoires littéraires des femmes avant la fin du 20^e siècle. On notera par ailleurs que, pour la première fois, avec l'abbé Casgrain et Louis Fréchette à la même époque, le statut exclusif de femme ou d'homme de lettres est revendiqué.

Son célibat et sa façon bien solitaire de vivre (et d'écrire) dans sa maison de La Malbaie constituent les bases d'une consécration entière à l'écriture. Il s'agit bien sûr d'avoir l'espace et le temps nécessaire pour ce faire. De plus, Laure Conan demeure persistante et décidée à réussir dans son entreprise littéraire. Sa correspondance donne à voir toute une collection d'échanges avec des acteurs des milieux littéraire ou religieux. Dans bien des cas, Conan instaure ces échanges qui visent à l'avancement de son œuvre écrite.

À ce sujet, elle obtient l'appui d'un acteur influent du milieu des lettres de cette époque, l'abbé Henri-Raymond Casgrain. Celui-ci est à la tête du Mouvement littéraire en Canada (École patriotique de Québec). Il participe à mettre en place un programme qui définit la littérature canadienne-française, un programme qui prédomine jusqu'à la fin du siècle. Patriotisme, religion et foi sont au menu de cette vision qui promeut les couleurs locales et les héros glorifiés du passé de la nation. En prenant Conan sous son aile, ne serait-ce qu'un temps, Casgrain lui assure promotion et pérennité.

TIMIDE, LAURE CONAN?

Pourtant, cette assurance dont témoigne la femme de lettres s'accompagne sans cesse de modestie. La correspondance de l'auteure est marquée par un refus obstiné d'être mise de l'avant. Les nombreux échanges épistolaires concernant la fameuse préface de son livre *Angéline de Montbrun*, écrite par Casgrain, en témoignent : « Mais quant à consentir à ce qu'il soit question de moi [...]. J'aime cent fois mieux que le livre ne soit jamais publié » (*Correspondance*, p. 181).

Plusieurs destinataires voient dans cette attitude de la timidité et de la coquetterie. Cependant, ces interprétations ne prennent pas en compte l'objectif de l'auteure. Comme on l'a mentionné plus tôt, elle veut « faire aimer Dieu », non pas le devenir. Certes, l'enseignement catholique de l'époque ne permet guère aux femmes de briller hors du foyer, et l'on comprend bien en ce sens les réticences de l'auteure. Mais que ce soit malgré ces conventions sociales ou grâce à elles, son projet d'écriture bien personnel se dessine de façon à mettre en perspective une vie intérieure et non les apparences d'une vie. Voilà qui explique pourquoi elle s'entoure de tant de mystère.

LA MORT À SOI DANS L'ŒUVRE ÉCRITE

À cet effacement de la femme de lettres répond le texte. De fait, toute l'œuvre semble mettre de l'avant des personnages reclus ou du moins en quête d'élévation – voire d'une vie détachée des choses terrestres.

Avant tout, il faut savoir que Laure Conan publie plus d'une quinzaine de titres entre la publication de sa première nouvelle *Un amour vrai* (1878) et la publication posthume de *La sève immortelle* (en 1925, soit deux ans après sa mort). À cela s'ajoutent ses différentes collaborations à des périodiques. Bien qu'abordant au départ l'écriture par la fiction (la nouvelle et le roman), elle touche ensuite à une diversité de genres (histoire, piété, dialogue théâtral,

Sur le plan de la forme, ces écrits répondent aussi à cet élan vers l'au-delà qui demande une coupure avec les choses du monde.

hagiographie, pamphlet) qui s'inscrivent tous dans un contexte historique nationaliste d'établissement d'une littérature.

Pour revenir au thème de la réclusion dans l'œuvre de Conan, son maître livre, celui qui suscite certainement encore aujourd'hui le plus de lectures, *Angéline de Montbrun* (1882), donne certainement fort à réfléchir. En effet, tous les personnages de ce roman sont destinés à la réclusion, à commencer par Angéline elle-même, qui finit retirée dans sa propre maison.

Ce thème du retrait du monde se trouve déjà dans *Un amour vrai* ou dans ses écrits subséquents. C'est le cas précisément dans *Jeanne Leber. L'adoratrice de Jésus-Hostie* (1910). Conan y compose l'histoire de Leber à la manière d'une vie de saint. Dans ce récit, l'héroïne adopte littéralement l'état de recluse. Emmurée dans sa cellule, elle n'a de ce fait que Dieu vers qui se tourner : « Elle n'avait aucun attrait pour la vie religieuse, mais elle aspirait au détachement, à l'isolement, à la vie humble, obscure, profondément cachée » (*Jeanne Leber*, p. 14).

Angéline, Jeanne... ce ne sont là que quelques exemples de personnages où l'isolement traduit un désir de transcender la vie terrestre. On pourrait en nommer d'autres : Thérèse Raynol (dans *Un*

amour vrai), Charles Garnier (dans *À l'œuvre et à l'épreuve*) ou, de façon inversée, Lambert Closse (dont le mariage l'éloigne du zèle religieux, dans *L'oublié*).

FORME LITTÉRAIRE DE LA RÉCLUSION

Sur le plan de la forme, ces écrits répondent aussi à cet élan vers l'au-delà qui demande une coupure d'avec les choses du monde. Ainsi, le roman *Angéline de Montbrun*, constitué d'un mélange des genres de l'intime, tend vers une forme de réclusion sur le plan narratif. En effet, le livre débute par un amalgame de lettres échangées entre divers correspondants (et notamment avec Angéline), puis le roman s'écrit sur le mode du journal intime d'Angéline.

En cela, la forme traduit l'enfermement graduel qui coupe l'héroïne de tout échange avec l'extérieur. Enfin, le journal emprunte lui-même la voie de la prière. La relation avec Dieu s'avère ainsi être le seul échange possible. La forme finale exprime donc la disponibilité ultime du sujet au spirituel. En fait, plus qu'une disponibilité, c'est une nécessité de la relation avec Dieu.

C'est de cette façon que les propriétés formelles du roman reflètent le chemin vers les profondeurs de l'âme et, par le fait même, vers son élévation. Ce « premier roman psychologique » québécois n'est-il pas précisément une tentative d'aller au-delà des apparences ?

Quant au reste de la production littéraire de Conan, tout indique cette même propension à l'édification intérieure. Même quand Conan rappelle aux femmes leur devoir de gardiennes de la foi ou encore qu'elles constituent l'âme du foyer familial (dans *Si les Canadiennes le voulaient* et dans *Aux Canadiennes*), il semble y avoir plus qu'une conformité au projet nationaliste conservateur de cette époque. Il s'y trouve un surgissement du privé dans le public, l'espace des femmes dans celui des hommes, celui des profondeurs dans celui des choses terrestres. Bref, dans tous les

genres exploités par l'auteure se dessine la volonté de toucher l'âme humaine, une âme humaine animée de rêve et de désir, même si elle doit souvent affronter son propre vide.

DU DOLORISME À LA SAINTE ASCÈSE

Il faut toutefois avouer que, dans ce thème de la réclusion qui va jusqu'à l'autoflagellation, survient quelque chose de masochiste qui dérange le lecteur contemporain. De la même manière, si les images sanglantes du Christ adoré peuvent impressionner (et repousser), il faut les remettre dans leur contexte. La production écrite de l'époque est traversée par de nombreuses influences tant littéraires que religieuses : le romantisme, l'univers gothique ainsi que le dolorisme, pour ne nommer que celles-là.

Avant la modernité littéraire au Québec, le texte répond à des normes qui sont extérieures à la littérature (soit des normes politiques ou encore religieuses). À ce sujet, le genre des *Vies* se situe quelque part entre le religieux et le littéraire. Il met en scène des personnages illustres qui sont élevés au statut de saints, sans en être. Il connaît d'ailleurs ses heures de gloire à la fin du 19^e siècle au Canada français et influence largement la production de Conan. Voilà qui explique certaines des intonations aujourd'hui jugées étranges dans l'œuvre de celle-ci.

Enfin, au-delà des modes de l'époque et d'un renoncement au corps qui fait sourciller, il importe de voir dans les écrits de Conan la recherche d'une saine ascèse. Le regard postmoderne d'aujourd'hui ne doit pas évacuer la réelle quête spirituelle.

UNE AUTRE LIGNÉE HISTORIQUE

Contrairement au projet de littérature nationale qui bat son plein à son époque, Conan ne donne pas à voir un univers lisse et superficiel (quoique grandiose),

elle cherche un chemin vers les profondeurs de l'âme humaine.

Ce faisant, l'auteure fait entendre une voix unique en son temps. Une voix qui, comme celle de toute une génération de femmes poètes qui feront par ailleurs leur entrée sur la scène littéraire au début du 20^e siècle, fait entendre sa désillusion par rapport au monde qui l'entoure en se réfugiant en Dieu. Il s'agit bien souvent d'une désillusion par rapport aux hommes, à l'univers public et au projet national auquel les femmes ne peuvent prendre part. C'est donc par le moyen de l'écriture, une écriture qui tend vers une communication intime avec Dieu (tant dans le fond que dans la forme), que Conan exprime ce point de vue discordant en regard du mouvement littéraire nationaliste dans lequel elle s'inscrit pourtant !

En ce sens, considérons Conan dans une perspective plus grande. Nous remontons alors à Marie de l'Incarnation qui, à partir de sa vocation religieuse, écrit son exploration des profondeurs spirituelles. Conan marque un deuxième temps de la posture « vocationnelle » : elle s'y lance par le moyen de l'écriture. Enfin, c'est lorsque le 20^e siècle est bien entamé que l'on voit survenir de pleines vocations littéraires, détachées de toutes règles extérieures à la littérature elle-même, avec Anne Hébert et surtout Rina Lasnier. Toutes deux se penchent sur la quête intérieure, mais seule Lasnier s'attache à la foi chrétienne.

Voilà dans quelle lignée historique s'inscrit Laure Conan, une lignée inspirante dans sa soif de goûter au-delà des apparences. ■

Ouvrages cités :

Conan, Laure, *J'ai tant de sujets de désespoir. Correspondance, 1878-1924*, Recueillie et annotée par Jean-Noël Dion, Montréal, Les éditions Varia, coll. Documents et biographies, 2002, 480 p.

Conan, Laure, *Jeanne Leber. L'adoratrice de Jésus-Hostie*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1910, 37 p.



Communier au Christ avec Charles de Foucauld

Jacques Gauthier

jacques.gauthier@le-verbe.com

Dieu nous parle à travers la Bible. La prière est une réponse à cette parole de Dieu que nous lisons, entendons, méditons, contemplons. Le chrétien ne prie pas dans le vide, il est en communion avec le Christ. Dieu alimente lui-même le dialogue avec des mots qu'il a inspirés à ses prophètes et qu'il inspire encore aujourd'hui à ses fidèles.

Charles de Foucauld, qui sera canonisé à Rome le 15 mai prochain, a communiqué au Christ en méditant sans cesse les Évangiles. Il écoute la voix intérieure du Seigneur avec un crayon à la main pour mieux l'entendre à voix basse dans l'adoration. Il écrit en priant, dans un va-et-vient constant avec les Évangiles, sans rechercher des effets de style. Il tisse avec les mots de tous les jours le visage de Jésus, le cherchant d'une ligne à l'autre. Il se cramponne à de courtes formules pour relancer sa prière : « Jésus suffit : là où il est, rien ne manque. »

LECTIO DIVINA

L'ermite du désert propose à son ami Louis Massignon cette méthode de méditation biblique qui l'unit au Christ :

« Tâchez de trouver le temps d'une lecture de quelques lignes des saints Évangiles, en prenant chaque jour à la suite, de manière qu'en un certain temps ils passent entièrement sous vos yeux, et après la lecture (qui ne doit pas être longue : dix, quinze, vingt lignes, un demi-chapitre au maximum), méditez pendant quelques minutes mentalement ou par écrit sur les enseignements contenus dans votre lecture. Il faut tâcher de vous imprégner de l'esprit de Jésus en lisant et relisant, méditant et reméditant sans cesse ses paroles et ses exemples. »

Frère Charles pratique ce qu'on appelle la *lectio divina*, couramment utilisée par les moines et les Pères du désert. Elle consiste en une réflexion amoureuse sur Dieu à partir de l'Écriture, à l'exemple de Marie qui « retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur » (Lc 2,19).

Cette lecture sainte irrigue la vie quotidienne de la source évangélique. Elle comprend quatre étapes : la *lectio*, la

meditatio, l'*oratio* et la *contemplatio*. L'important est que la lecture se change en prière au Christ, en contemplation de son amour. « Cherchez en lisant, et vous trouverez en méditant ; frappez en priant, et il vous sera ouvert par la contemplation » (*Catéchisme de l'Église catholique*, n° 2654).

L'ADORATION EUCHARISTIQUE

Il y a un lien essentiel entre chacun des degrés qui est vu comme une progression de l'âme vers Dieu. Par la lecture de la parole de Dieu, frère Charles cherche Dieu ; par la méditation, il « rumine » cette parole pour en pénétrer le sens ; par la prière, il exprime le désir de goûter Dieu ; par la contemplation, son âme est ravie en Dieu, le savourant avec douceur. Ainsi, dans la prière chrétienne, tout débute par l'accueil de la parole de Dieu et tout se termine en action de grâce.

L'écoute attentive de Jésus dans les Évangiles creuse dans le cœur de Charles le désir de l'adorer, de communier à son silence. Seul l'amour compte. Il se sent en bonne compagnie avec son Bienaimé, réellement présent dans le Saint Sacrement. Il repose en lui, même s'il ressent de la sécheresse et que le silence de Dieu se fait lourd. Sa contemplation est gratuite, sans recherche d'efficacité immédiate, mais d'une grande fécondité en son âme, pour l'Église et le monde.

Le 15 décembre 1904, il écrit à Suzanne Perret : « Adorer la sainte Hostie, ce devrait être le fond de la vie de tout humain » (extrait du livre *Saint Charles de Foucauld, passionné de Dieu*, Emmanuel/Novalis). ■

Jacques Gauthier a aussi publié aux éditions Emmanuel et Novalis : *Devenir saint ; En présence des anges ; Thérèse de Lisieux, l'interview ; Les défis de la soixantaine, nouvelle édition augmentée*. Et aux éditions des Béatitudes : *Thérèse de Lisieux, parole d'espérance pour les familles*.

✚ jacquesgauthier.com

A photograph of a man sitting on a wooden bench in a field of tall grass. He is looking towards a line of trees in the background. The image has a soft, naturalistic feel with a slightly muted color palette. The text is overlaid on the lower left portion of the image.

SPIRITUALITÉ

DE L'EXCLUSION À LA CONVIVIALITÉ

Catherine Aubin
catherine.aubin@le-verbe.com

« Ils m'ont rayée de leur liste de contacts ! » annonce Christine en pleurs. À des milliers d'années de chez nous, un homme aussi pleure, car ses frères l'ont jeté dans une citerne : c'est Joseph, l'enfant préféré de Jacob (Gn 37), qui a été rejeté par les siens et, par conséquent, laissé dans une fosse. L'exclusion et le rejet sont une douleur extrême. Elles brisent et transpercent le cœur.

LE RISQUE DE LA RELATION

Chacun a vécu cette situation ou, pire, nous-mêmes, nous l'avons fait vivre aux autres. Dans le plus grand silence, voire dans l'indifférence, nous avons supprimé l'un ou l'autre de nos contacts, car il ou elle ne correspondait plus à nos intérêts. Nous sommes devenus des Caïn, cet homme trop silencieux du livre de la Genèse, confronté à son frère Abel et qui va l'éliminer. Pour lui, Abel semblerait être le préféré aux yeux du Seigneur Dieu. Trompé par son imagination et son illusion, et envahi de colère et de jalousie, Caïn n'écoute plus. Devenu sourd et muet, Caïn écarte son frère et le tue. Incapable de parler et de dialoguer, il s'enferme et s'isole.

Cette parabole biblique se répète indéfiniment, signe que, pour chacun, la relation fraternelle, amicale et même professionnelle est toujours un défi et un risque.

L'absence volontaire de communication exprime notre façon de nier l'existence de l'autre, sans réaliser que les conséquences sont doubles : rejeter l'autre, c'est exclure une partie de soi. Ou pour le dire avec les paroles du psaume : « Devant moi, ils avaient creusé une fosse ; ils y sont tombés en plein » (Ps 57,7). Au lieu de vivre la convivialité et la confiance, nous éliminons l'autre et nous nous éloignons de nous-mêmes.

Pourquoi ne pas tenter la réconciliation, la communication et la communion ? Qu'est-ce qui nous habite au plus profond : insatisfaction, indifférence, ignorance, insensibilité, vengeance, lâcheté ?

LA PAROLE QUI LIBÈRE

Aller au contact et rompre le silence n'est pas une option. Il en va de la communion.

Or, la Parole réalise la communion. Elle nous relie les uns aux autres. Une parole faite d'attention, de confiance et de légèreté. Une parole qui instaure l'affection et le souci de l'autre, qui exprime notre besoin d'exister par l'autre et pour l'autre. Jésus nous engendre par sa Parole, car au commencement *est* le Verbe, sa Parole. Or, sa parole guérit, soigne et libère de l'enfermement autant que de l'enfer.

Nous sommes gagnants lorsque nous tentons le dialogue. Nos larmes coulent quand, au bout du rejet surmonté, la parole du pardon s'actualise. Laver ses yeux, ouvrir ses oreilles et délier sa langue sont les manifestations d'un être vivant, en relation pour cette communion qui structure pour le meilleur.

Avec Christine, avec Joseph et avec tous les exclus, il est urgent de vivre la consolation, la convivialité et la compassion. Tous ces mots commencent par le préfixe « con- » ou « com- », dérivé de la préposition latine *cum*, qui signifie « avec ». Car vivre la communion nous met « avec » ; et notre Dieu s'appelle aussi Emmanuel, Dieu avec nous. ■



La cocathédrale Saint-Antoine-de-Padoue de Longueuil

Texte et photo de Pascal Huot

pascal.huot@le-verbe.com

L'une des plus vieilles paroisses du Canada, Saint-Antoine-de-Padoue, a été fondée en 1698. Au cœur du Vieux-Longueuil, la cocathédrale (depuis 1982) est la troisième église à être érigée sur le site. Construite entre 1884 et 1887, elle présente un plan en croix grecque. Son volume imposant la classe parmi les plus grandes églises du diocèse de Saint-Jean-Longueuil.

Flanquée de deux tours dissemblables, la façade accentue la monumentalité du lieu de culte. Elle affiche une architecture éclectique qui emprunte au style gothique, lequel prédomine, et au style byzantin, bien lisible sur le dôme à la croisée du transept. Une statue de saint Antoine de Padoue couronne le sommet de la façade.

L'intérieur du fastueux lieu de culte séduit immédiatement, notamment par son chœur se terminant par une abside polygonale.

Les vitraux et les fresques décoratives, dont celles ornant la magnifique coupole, illustrent la vie de saint Antoine de Padoue (1195-1231), patron de la paroisse. On retrouve également une imposante collection de statues des saints et des apôtres ainsi que des personnages religieux connus.

La cocathédrale affiche également une dévotion à mère Marie-Rose (Eulalie Durocher, 1811-1849), fondatrice de la congrégation des Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, que l'on nomme communément les Sœurs de Longueuil. En effet, une chapelle de recueillement à l'intérieur du bras ouest du transept recueille les restes de la bienheureuse, béatifiée le 23 mai 1982 par le pape Jean-Paul II.

Classée immeuble patrimonial, l'église fait partie du circuit des sanctuaires du fleuve, qui relie cinq lieux spirituels sur la Rive-Sud de Montréal. ■

✚ sanctuairesdufleuve.com



Antoine Malenfant



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas*

du monde, Antoine Malenfant est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.

Brigitte Bédard



Brigitte Bédard est journaliste indépendante depuis 1996. En 2019, elle publiait *J'étais*

incapable d'aimer. Le Christ m'a libérée (Éditions Artège), son témoignage de conversion franc et direct. La suite de ce récit, *Je me suis laissé aimer. Et l'Esprit saint m'a emportée* (Éditions Artège), a paru en mars 2022.

Émilie Théorêt



Émilie détient un doctorat en études littéraires. En historienne de la littérature, elle

aime interroger les choix qui ont façonné et qui façonnent encore la société québécoise.

Florence Malenfant



Détentrice d'un baccalauréat en histoire de l'art à l'Université Laval et d'un certificat en

révision linguistique, Florence a une affection particulière pour le café et un faible pour la littérature russe.

Emmanuel Lamontagne



Emmanuel est présentement candidat au doctorat en histoire de l'art. Il se spécialise

en art et en architecture religieuse.

Jacques Gauthier



Jacques Gauthier est professeur, prédicateur et poète. Dans ses écrits, il nous offre une

réflexion sur différents aspects de la prière, un sujet qu'il affectionne particulièrement et qu'il vit dans l'Église, le lieu où son être et ses actions s'enracinent. Il a publié en 2017 *Un souffle de fin silence* (Noroît). Ces livres viennent d'être réédités : *Dix attitudes intérieures. La spiritualité de Thérèse de Lisieux* (Novalis) et *La prière chrétienne. Guide pratique* (Presses de la Renaissance). Pour plus d'informations, consultez jacquesgauthier.com.

James Langlois



James est diplômé en sciences de l'éducation et a aussi étudié la philosophie et

la théologie. Il travaille pour Le Verbe médias à titre de rédacteur en chef adjoint et de coanimateur pour *On n'est pas du monde*. Curieux et autodidacte, il est aussi le geek de l'équipe qui vient en aide à ses collègues pour les affaires technologiques et audiovisuelles.

Simon Lessard



Rédacteur et responsable de l'innovation au Verbe, Simon Lessard est diplômé en

philosophie et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale *du neuf et de l'ancien* afin d'interpréter les signes de notre temps.

Marie-Jeanne Fontaine



Finissante au baccalauréat en sexologie, Marie-Jeanne chante, jase et écrit. Femme

de cœur (elle essaye !), elle trace sa route dans le Grand Large du Bon Dieu, à la rencontre de nouveaux visages. Vous la trouverez devant son piano ou au soleil, en train de faire fleurir ses idées entre deux éclats de rire et un café.

Sarah-Christine Bourihane



Vous l'avez sans doute déjà lue dans nos pages, puisque Sarah-Christine figure parmi les

plus anciennes collaboratrices du Verbe ! Après un parcours universitaire en théologie, en philosophie et en journalisme, elle a découvert une vocation : allier foi, réflexion et rencontres. Aussi cinéaste de la relève, elle se sert de l'image comme de l'écrit pour rapporter des témoignages percutants.

Sœur Catherine Aubin



Sœur Catherine, dominicaine, est professeure invitée à l'Institut de pastorale des

Dominicains, à Montréal. Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages de spiritualité, dont *Sept maladies spirituelles. Entrer dans le dynamisme des mouvements intérieurs*, aux éditions Novalis.

Yves Casgrain



Yves est un missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de

leurs effets. Journaliste depuis plus de vingt-cinq ans, il aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne.

Qu'ils gribouillent ou qu'ils numérisent, qu'ils aient l'œil photographique ou la plume agile, ce sont les artisans qui ont tracé les couleurs et les mots de ce numéro du Verbe.

LES IMAGES

Jean Bernier



Étudiant en génie forestier, Jean est un passionné de la nature. Après plus de six ans de photographie,

il s'est spécialisé en photo d'événements et continue ainsi à découvrir le monde et ses surprises.

Joséphine Dubern



Diplômée en Sciences de la communication de l'Université de Montréal, Joséphine a

travaillé pour le milieu culturel montréalais. Elle poursuit une formation d'arts appliqués à l'école des Beaux-Arts de Marseille. Sa vie est partagée entre sa région natale de la Provence et le Québec qu'elle aime tant.

Judith Renaud



Photographe amateur à temps partiel et mère à temps plein, Judith est designer graphique pour Le

Verbe médias depuis 2015. Avec un certificat en communication publique et un baccalauréat en design graphique en main, sa soif de connaissances la pousse aujourd'hui à compléter un microprogramme de 2^e cycle en marketing numérique à l'Université Laval.

Marie-Hélène Bochud



Marie-Hélène est une artiste et illustratrice originaire de La Pocatière, dans le Bas-Saint-

Laurent. Sa grande passion pour le dessin l'amène à décrocher, en 2014, un baccalauréat en pratique des arts visuels et médiatiques à l'Université Laval.

Marie-Pier LaRose



Toujours un crayon à la main, Marie-Pier aime créer. Désirant donner vie à ses idées, elle a étudié en

graphisme au Cégep du Vieux-Montréal, puis elle a poursuivi à l'Université Concordia en design. Elle cumule de l'expérience en entreprise et en agence marketing, en touchant à de nombreux projets de mise en pages, d'illustrations, d'identités visuelles et de communications numériques. Curieuse et soucieuse de communiquer l'insaisissable, elle est au service du Verbe depuis peu.

Pascal Huot



Photographe de presse et artiste en arts visuels, Pascal Huot explore et travaille principalement

la photographie, la peinture et le dessin. Il est titulaire d'un baccalauréat avec majeure en histoire de l'art et mineure en études cinématographiques et d'une maîtrise en ethnologie de l'Université Laval. Il a publié, comme auteur, *Ethnologue de terrain* aux Éditions Charlevoix.

« Heureux les doux »

Variations sur le thème des Béatitudes

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 100 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant. Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 20 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard, Sarah-Christine Bourihane et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Gabrielle Bélanger, Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Denis Saint-Maurice, prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

JOURNALISTE

Sarah-Christine Bourihane

GRAPHISTES

Marie-Pier LaRose et Judith Renauld

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

ÉDITEUR

Ambroise Bernier

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

STAGIAIRE À LA RÉDACTION

Florence Malenfant

AUDIOVISUEL ET MONTAGE

Marc-Antoine Beaudette

Photo page couverture :

Elias Djemil

Les photos des pages 89, 108, 114 et 116 sont tirées de la banque d'images Unsplash.

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)

ISSN 2371-4689 (en ligne)



**Une amitié véritable, c'est
celle qui repose avant tout
sur la communion aux mêmes
principes et à la poursuite d'un
même idéal.**

GUSTAVE THIBON





Comment bien déguster ce numéro spécial sur la « Communion » en expérimentant son contenu de manière performative en 3 étapes faciles

TEMPS ESTIMÉ : 3 h PORTIONS : 13

INGRÉDIENTS

1. « Des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles » (Lc 14,13).
Si vos amis répondent à ce critère, c'est OK.
2. Un article de ce numéro « Communion ».
3. La liste de lecture d'*On n'est pas du monde* (Spotify). ———→
À faire jouer en trame de fond.



PRÉPARATION

1. Demander aux convives de lire ce numéro chez eux avant de venir pour alimenter les discussions.
2. Que tout le monde se mette sur son « 36 ». C'est une demande spéciale de Jésus lui-même : un « vêtement de noce » (Mt 22,11), minimalement.
3. Servir aux invités un repas savoureux préparé avec amour en priant pour eux.

BON APPÉTIT!